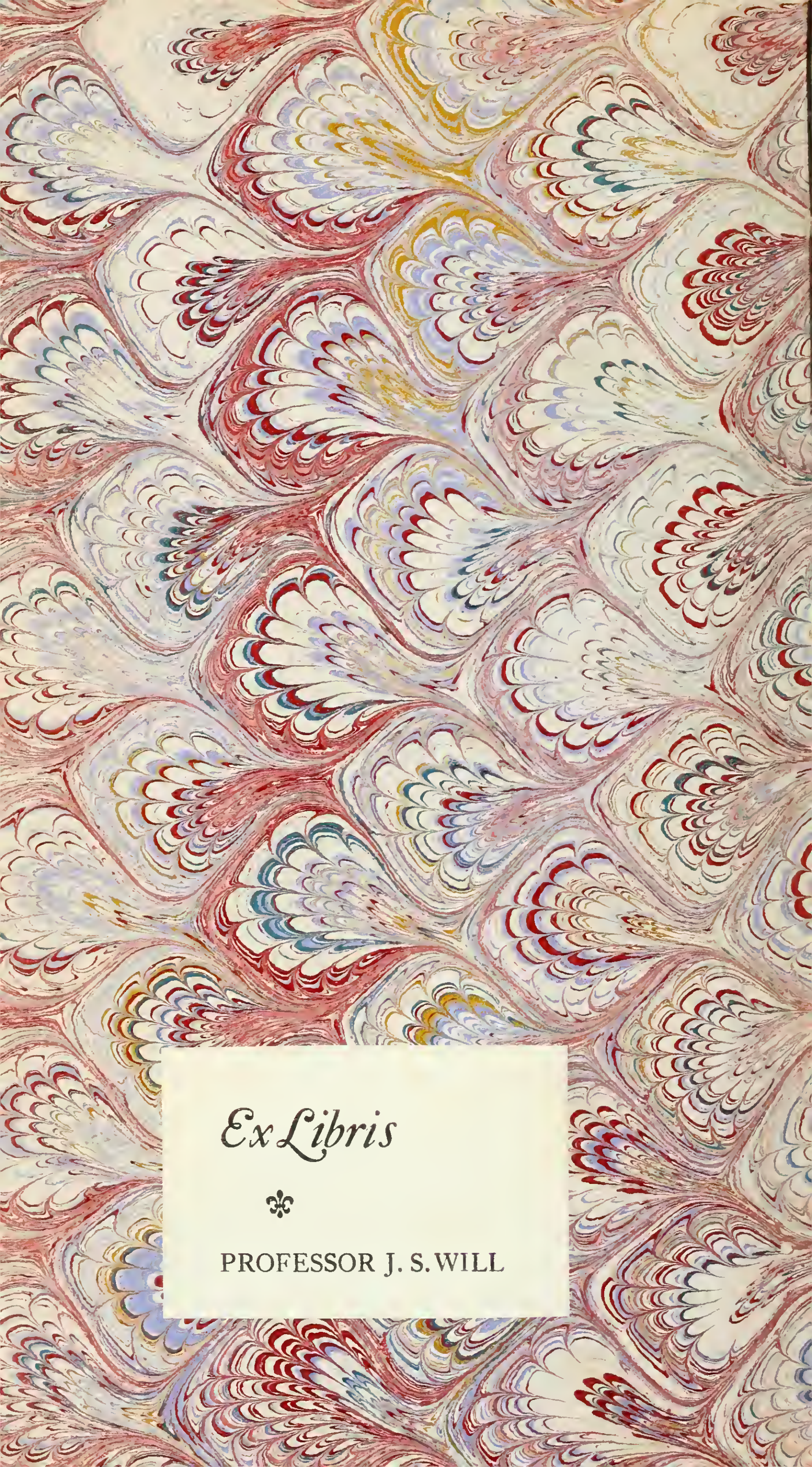










CORRESPONDANCE

INTIME

DE

MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

I

CORRESPONDANCE INTIME

DE

MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

CORRESPONDANCE INTIME

DE

MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

PUBLIÉE

PAR

Benjamin RIVIÈRE

Bibliothécaire de la Ville de Douai

I

(1817-1840)

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, passage Choiseul, 23-31

M.DCCC.XCVI

A MONSIEUR FÉLIX DELHASSE,

L'AMI DÉVOUÉ DE LA FAMILLE VALMORE

Les Poésies et les Lettres de Marceline Desbordes reflètent sa vie presque tout entière.

Ses Vers, dont certains atteignent au sublime, et où se traîne une inconsolable douleur, sont les fidèles échos de toutes les infortunes qu'elle connut, comme femme, comme mère et comme épouse.

Dans les œuvres dont c'est le destin d'être livrées au public, d'être exposées à des regards indifférents, parfois même sans pitié,

la souffrance, qui a sa pudeur, se voile, et les blessures se devinent à peine sous la robe d'or de la Poésie.

Mais, dans les Lettres écrites au jour le jour, d'abondance de cœur, et sous l'impression du moment, rien ne dissimule le sentiment qui les dicte, et n'altère leur naturelle sincérité. Ainsi en est-il des Lettres intimes *de Marceline Desbordes-Valmore.*

C'est là surtout que l'on peut suivre la voie douloureuse où Marceline passa, lourde de désillusions et de misère, se meurtrissant à tous les angles de la vie, ne s'arrêtant que pour soulager d'autres malheureux, exilés comme elle du bonheur.

On a cru devoir faire un choix dans cette volumineuse correspondance (dont la publication complète exigerait sept ou huit volumes), pour éviter la répétition des ennuis monotones ou tristes, qui ne cessèrent d'éveiller les mêmes angoisses et les mêmes plaintes; mais on s'est fait un scrupule de présenter intactes, sinon entières, et telles qu'elles sont sorties de la plume de Marceline Desbordes, ces lettres choisies, en respectant une orthographe parfois spéciale et des tournures de phrase qui relèvent plus directement de son cœur que de la syntaxe. Cette correspondance se compose de lettres écrites par Marceline à son mari, à ses enfants, à son frère, et à ses amies : Caroline Branchu et Pauline Duchambge. Elles sont complétées par d'autres lettres,

d'une forme moins abandonnée, adressées à Mlle Mars, à Mme Mélanie Waldor, à M. de Châtillon, à Sainte-Beuve, au Docteur Veyne.

Celui qui a rassemblé les feuillets de cette Correspondance Intime, *remercie les personnes qui ont bien voulu l'aider de leurs recherches, de leurs conseils, et celles qui, avant lui, ont retracé la vie de Marceline Desbordes.*

I

Marceline Desbordes naquit dans une maison d'humble apparence, rue de Valenciennes, à Douai; une plaque commémorative, placée près d'une niche vide de sa statue, perpétue ce souvenir (a).

Toute sa vie, Marceline errante aima et regretta son toit natal :

« Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde ! »

Elle y pensait dans ses heures de joie qui furent si brèves, dans ses heures de tristesse qui se succédèrent ininterrompues : l'église Notre-Dame était proche, entourée du vieux cimetière où les enfants du voisinage prenaient leurs ébats, couraient et riaient dans les grandes herbes, car les fleurs poussent et les oiseaux chantent, même sur les tombes. Du cimetière, on voyait la porte Notre-Dame, flanquée de ses deux tours, dont l'une servait de prison.

« ... le vieux prisonnier de la haute tourelle
« Respire-t-il encore à travers les barreaux. »

Et s'étendaient, autour de la ville, les promenades vertes et fraîches des fortifications, d'où l'on revenait les bras chargés d'une moisson odorante de fleurs sauvages, destinées à la Vierge.

V

La famille Desbordes (b) *vivait du labeur du père, peintre d'armoiries et d'ornements d'église, lorsque la Révolution, peu propice à ce genre de métier, apporta la ruine au modeste foyer. Heureusement, l'âge de Marceline la protégeait contre les soucis et les terreurs. Ses parents, ses sœurs, ses amies, Marie-Rose et Albertine surtout, suffisaient à son cœur.*

« Mon jeune âge m'a fait deux amies,
« Dont l'une est partie avant moi,
« Parfum de mes fleurs endormies :
« L'autre fleur vivante, c'est toi !
. . . .
« Nous allions, comme trois colombes,
« Effleurant à peine le blé ;
« Et vers le doux sentier des tombes
« Le triple essor s'est envolé.

C'est en ce moment que se lève dans sa vie, comme une aube première de l'amour. Etait-ce de l'amour ? On voudrait se servir d'une expression plus idéale pour désigner le sentiment qui parfume cette pure idylle, racontée par elle-même dans une page exquise, baignée de mélancolique douceur :

« *J'étais sur la porte de ma mère, quand* « *il ne faisait plus ni jour ni nuit. Je l'entre-* « *voyais dans ce voile doux qui couvre les* « *rues à l'heure du soir. Ses pas se pres-* « *saient, sa tête blonde et bouclée se diri-* « *geait comme une tête d'ange vers notre* « *maison. Il sortait du cimetière qui bordait*

« *notre vieux rempart, il venait. Nous nous*
« *regardions sérieusement, nous parlions bas*
« *et peu. Bonsoir, disait-il, et je recevais de*
« *ses mains qu'il avançait vers moi de larges*
« *feuilles qu'il avait été prendre sur les*
« *arbres du rempart pour me les apporter.*
« *Je les prenais avec joie; je les regardais*
« *longtemps, et je ne sais quel embarras*
« *attirait enfin mes yeux à terre. Je les*
« *tenais alors fixés sur ses pieds nus, et*
« *l'idée que l'écorce des arbres les avait bles-*
« *sés me rendait triste. Il le devinait, car*
« *il disait : « Ce n'est rien! » Nous nous*
« *regardions encore, et, par un mouvement*
« *soudain du cœur, en forçant ma voix faible*
« *de prononcer sans trembler : Adieu, Henry!*
« *Il avait dix ans et j'en avais sept.*

« *Mon Dieu! quel charme demeure attaché*
« *à ces amitiés innocentes! Il est imprégné*
« *de la même fraîcheur que je sentais à ses*
« *feuilles vertes que m'apportait Henry quand*
« *elles touchaient mes mains.*

« *Qu'est devenu Henry? A quels yeux a-*
« *t-il redemandé ce qu'il avait entrevu dans*
« *mes regards étonnés et confiants? Je ne me*
« *souviens pas s'il était beau. Sa bouche et*
« *une partie de ses traits ne se représentent*
« *plus à ma mémoire; ses yeux seuls me par-*
« *lent encore. C'est que son âme s'y peignait*
« *sans le savoir. Les paroles brèves qu'il*
« *jetait à voix basse, ont laissé leur bruit*
« *dans mon oreille, et c'est à présent que je*

« reconnais que j'en étais émue. Alors, je ne « m'en rendais pas compte. Seulement, j'atten- « dais Henry sans bouger de place, sans détour- « ner la tête du chemin où j'étais sûre de le « voir paraître... et il paraissait. Il paraissait « toujours sans m'avoir dit de l'attendre. Que « le bonheur le plus pur l'en récompense! »

Cette époque lui rappelait un autre souvenir, pénible, celui-là. Un jour, son père avait reçu une lettre de deux grands-oncles, libraires en Hollande. Tous deux « célibataires, cente- naires » et riches s'étaient souvenus de leur famille de Douai et lui offraient leur suc- cession; ils y mettaient une condition : le retour à la religion protestante (c). *« On fit « une assemblée dans la maison, dit Marce- « line. Ma mère pleura beaucoup. Mon père « était indécis et nous embrassait. — Enfin, « on refusa la succession, dans la peur de « vendre notre âme, et nous restâmes dans « une misère qui s'accrut de mois en mois, « jusqu'à causer un déchirement d'intérieur « où j'ai puisé toutes les tristesses de mon « caractère. » Cette noble résolution ne fut pas récompensée, il semble, au contraire, que l'aventure ne laissa au foyer que des germes de révoltes et de désunion. Moins résigné à vivre pauvre, on songeait sans cesse à cette fortune, à ce bien-être dont on n'avait pas voulu; la misère augmentait, les temps deve- naient plus difficiles. Enfin, à la suite de difficultés intimes, sur lesquelles la piété*

filiale de Marceline étend un voile, la mère, Catherine Desbordes, prit un parti extrême. Elle s'était ressouvenue d'un parent riche qui habitait la Guadeloupe et qui, plusieurs fois, avait offert aux Desbordes de les recueillir. Sans prendre le temps de lui écrire, sans même songer aux obstacles que présenterait à deux femmes, dénuées de ressources, un si long voyage, il fut décidé que la mère et Marceline, la plus jeune des filles, partiraient.

« Ce voyage avait pour but, dit une note, « de retrouver un parent qui plusieurs fois « avait appelé quelqu'un des siens pour lui « rendre quelque chose de la patrie perdue. « La plus jeune enfant du peintre et doreur, en « suivant sa mère pour aller au bout du monde, « sentit vivement l'effort qui l'enlevait à sa « famille. On lui disait que sa mission était « de relever le sort de son père, qu'elle aimait « profondément, et de ses sœurs qui l'avaient « comblée de soins. Elle obéissait à l'espoir « pieux de sa mère, mais elle pleurait, et, « dès ce moment la teinte triste fut mêlée en « elle à tous ses étonnements, à ses travaux « et à ses jeux. L'obéissance l'entraînait, le « pressentiment l'enveloppait et les joies vives « étaient tombées comme des fleurs sur le seuil « déserté de son père.

« Déchirée en quittant son père et ses sœurs « pour la première fois, elle suivit une mère « adorée qui, « plus grande que folle », sui-

« vant l'expression de la Fontaine, et déçue « par la noblesse même de son propre cœur, « s'en allait au-delà de la mer chercher un « appui si longtemps et si inutilement attendu « dans son pays. »

« En partant, elles passèrent par Lille où « elles descendirent chez une dame qui avait « joué la comédie et qui apprenant la situation « malheureuse de la famille Desbordes con- « seilla à Catherine de mettre sa fille au « théâtre. Marceline avait une figure intelli- « gente, touchante, et la voix juste et sympa- « thique. Mme Desbordes, toute en pleurs, se « rendit à ce conseil, la somme qu'elle avait « pu distraire de ce qui restait au ménage, « ruiné par la Révolution, se trouvant d'ail- « leurs insuffisante pour couvrir les frais d'un « si long voyage. Marceline joua d'abord à « Lille, puis à Rochefort et à Bordeaux. La « directrice fit banqueroute, et, lorsque la « jeune actrice osa lui demander un léger à- « compte sur ce qui lui était dû, cette misé- « rable femme lui donna un soufflet, en lui « disant qu'à son âge on n'avait pas besoin « d'à-compte. Deux jours se passèrent sans « que le pain entra dans leur humble refuge, « et quand Marceline voulut en sortir pour « s'en procurer, elle tomba évanouie. Une jeune « actrice, Mlle Tigé, sa voisine, lui offrit tout « ce dont elle pouvait disposer, et la sauva « ainsi que sa mère. Mme Desbordes et sa fille « partirent alors pour Pau, où Marceline joua

« des rôles d'adolescents. A Bayonne, une « dame, chez qui elles logeaient, s'intéressa « aux deux femmes et leur avança l'argent « nécessaire au voyage projeté (d). »

Les deux femmes, à leur arrivée, trouvèrent l'île en pleine révolte, les plantations incendiées par les noirs, les demeures des colons dévastées; le cousin avait disparu. Catherine Desbordes ne put résister à tant de déceptions, la fièvre jaune la saisit et l'enleva en quelques jours.

Après une traversée où sa vie et son honneur furent en péril, Marceline revint partager les misères de la famille. Son frère Félix s'était engagé, mais son père et ses deux sœurs manquaient de tout. Elle résolut de leur venir en aide en rentrant au théâtre, sacrifice d'autant plus pénible qu'elle ne ressentait que de l'éloignement pour cette vie aventureuse, où tant de choses froissaient sa nature délicate et impressionnable.

La troupe de Lille donnait alors des représentations à Douai, Marceline s'y engagea, et ce fut sur la scène douaisienne (e) *qu'elle fit ses véritables débuts (21 novembre 1802). Accompagnée de ses deux sœurs, elle partit l'année suivante pour Rouen, où elle figure au tableau de la troupe, en qualité de jeune première, forte seconde ingénuité, seconde et troisième amoureuse d'opéra (17 mai 1803). Elleviou et Martin, tous deux chanteurs au théâtre Feydeau (Opéra-Comique), l'ayant vue jouer,*

furent frappés du talent de la jeune artiste et lui offrirent de venir à Paris. Cependant, elle resta attachée encore à la troupe de Rouen pour la saison théâtrale qui commençait le 7 mai 1804, et la quitta vers la fin de l'année pour débuter à Paris, au théâtre Feydeau, le 29 décembre. Les critiques du Journal des Débats *et du* Journal de Paris *ne ménagèrent pas leurs éloges à cette nouvelle étoile. Grétry la remarqua, éprouva pour elle une affection toute paternelle et se chargea de compléter son éducation musicale. Mais le theâtre ferma en juin 1805 pour des travaux de réparation, et Marceline profitant de ce repos forcé se fit entendre à Lille, du 22 au 30 juillet. Quand le théâtre Feydeau rouvrit, elle y rentra, pour le quitter au commencement de l'année 1806. En mai, Marceline fait partie de la troupe de Jolly qui desservait le théâtre de Lille. De Lille, elle passa au théâtre de Rouen. Le 4 mai 1807, elle était à Bruxelles comme jeune première, aux appointements de 4,800 fr. « C'est dans la « *Femme jalouse, *comédie de Desforges, et « dans* Une Heure de Mariage, *opéra-comique « d'Etienne, musique de Dalayrac, dit M. « Fétis, que la jeune artiste fit, le même « soir, son apparition dans les deux emplois « de jeune première et de dugazon qu'elle de- « vait cumuler, suivant les usages du temps. » Elle avait, comme à Paris, gagné la faveur du public, quand, par malheur, la troupe se*

trouva désorganisée à la fin de l'année théâtrale (avril 1808).

Marceline Desbordes quitta Bruxelles et revint à Paris.

II

Marceline Desbordes atteignait sa vingt-deuxième année. Jusque-là, elle n'avait pas aimé ; d'un sentiment tendre qui avait pu l'émouvoir un moment, il ne restait qu'un souvenir indécis.

« A quinze ans, j'entrevis un enfant désarmé ;
« C'était l'Amour ; plus folâtre que tendre,
« D'un trait sans force il effleura mon cœur :
« Il fut léger comme un riant mensonge :
« Il offrait le plaisir, sans parler du bonheur.
« Il s'envola... Je ne perdis qu'un songe.

C'est auprès de Délie (e), *l'une des femmes de théâtre qu'elle était obligée de fréquenter, qu'elle rencontra celui à qui elle devait se donner :*

« J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
« Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne :
« Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu :
« Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
« Je l'entendis un jour et je perdis la voix ;
« Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre :
« Mon être avec le tien venait de se confondre ;
« Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.

Par complaisance, ou dans un but qu'il serait trop délicat de préciser, Délie se fit la complice de l'amant : « Ces attentions « qu'on me témoigne, prétendait-elle, s'adres- « sent à vous. » Marceline se défendit, mais quelle jeune fille peut rester insensible à l'émoi qu'elle fait naître, au premier encens qui monte vers son cœur. Tout en s'amusant de ce « badinage *» elle voulut s'arrêter sur cette voie où l'entraînait une séduction savante :*

« Par un badinage enchanteur
« Vous aussi, vous m'avez trompée !

. . . .

« Je l'ai vu cet amant si discret, si tendre.
« J'ai suivi son maintien, son talent, sa voix.
« Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?
« Ses regards me parlaient, et j'ai su les entendre.

« Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.
« J'ai lu ces vers charmants où son âme respire :

« C'est l'Amour qui l'inspire,
« Et l'inspire pour vous

. . . .

« Laissez moi ma mélancolie ;
« Je la préfère à l'ivresse d'un jour :
« On peut rire avec la Folie,
« Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.
« Laissez-moi fuir un danger plein de charmes,
« Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous.
. . . .
« Je renonce à l'amant, et je garde une amie.

Plus prudente, ou plus expérimentée, Marceline aurait dû fuir une amitié si dangereuse, le pouvait-elle encore? Elle comptait sur sa fierté pour se defendre. Elle écouta les aveux, elle crut aux serments et se laissa prendre au charme d'une voix pénétrante et voilée, elle s'enivra de protestations passionnées, puis elle voulut fuir, mais elle était vaincue :

« Contre un penchant si vrai, si longtemps combattu,
« Ma sœur, je n'avais plus d'appui que sa vertu.

Bientôt Marceline n'eut plus qu'à pleurer son désespoir.

Son nom! Qu'importe de connaître le passant à qui nous devons les plus beaux cris d'amour que notre siècle ait entendus? Plus heureuse, Marceline aurait-elle trouvé de tels accents et, d'ailleurs, pour les Poètes, les larmes ne sont-elles pas la rosée du génie? Son nom! Il revient sur les lèvres de Marceline, il est au bout de sa plume; sa bouche le murmure sans cesse, mais sa voix ne le prononce, sa main ne l'écrit jamais.

« Ton nom ! partout tout nom console mon oreille,
« Flamme invisible, il vient saluer ma douleur,
« Il traverse pour moi le monde et le malheur,
« Et la nuit, si mon âme est triste, il la réveille.
« . . . .
« Tu sais que dans le mien le Ciel daigna l'écrire ;
« On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi,
« Car depuis mon baptême il m'enlace avec toi.

Que son secret reste inviolé !

La douleur avait brisé la voix de Marceline, et elle dut renoncer au chant lorsqu'elle rentra au théâtre, pour faire vivre son père et son enfant. Elle nous l'apprend elle-même dans une lettre qu'elle écrivait à son frère, alors prisonnier de guerre en Ecosse.

Paris, 3 mars 1813.

« *Ta dernière lettre, mon cher Félix, m'a*
« *fait tout autant de bien que les autres.*
« *Elles me parviennent toutes, et je réponds*
« *à toutes. C'est un bonheur pour moi comme*
« *pour toi-même, et si mon amitié charme*
« *les ennuis de ta longue captivité, ton sou-*
« *venir adoucit également la tristese de ma*
« *position. Qu'elle ne t'occupe pas trop, elle*
« *ne peut durer, et j'ai tout autant de cou-*
« *rage qu'il en faut pour supporter un mal-*
« *heur qui ne peut être que passager. Mais*
« *ayant quitté Paris depuis plusieurs années,*
« *c'est avec bien de la peine que je parviens*
« *à y retrouver une place. Enfin, ce moment*

« *approche, je l'espère, où ma persévérance*
« *sera récompensée. J'en ai besoin, je te*
« *l'avoue, mais en ce monde, n'avons-nous pas*
« *tous besoin d'un peu de philosophie? Je te*
« *la recommande, mon cher Félix, et cette*
« *recommandation accompagnée de l'assurance*
« *de mon éternelle amitié doit te trouver*
« *docile.*

« *Ah çà, mon ami, je te défends sérieuse-*
« *ment d'être en colère contre tes deux sœurs.*
« *Je veux bien que tu m'aimes un peu plus*
« *que les autres, mais je ne veux pas te voir*
« *injuste. Elles sont enterrées dans deux*
« *villages fort tristes. Leurs petits ménages*
« *ne sont pas trop heureux, mais quand elles*
« *m'écrivent, c'est toujours pour me demander*
« *si j'ai de tes nouvelles, ou se réjouir de*
« *celles que je leur donne de toi.*

« *Je t'envoie vingt francs par la voie que*
« *tu m'indiques, et qui est, je le sais, la*
« *voie la plus sûre. C'est bien peu, cher*
« *Félix, mais je n'ai pas besoin de te faire*
« *des sermons pour te faire croire que c'est*
« *tout ce que je puis. Quand je pourrai*
« *renouveler cette petite douceur, je m'en ferai*
« *une fête. Cela fait du bien à un prison-*
« *nier qui la reçoit et à une sœur qui l'offre.*
« *Mais ce napoléon que je t'envoie aujour-*
« *d'hui, tu ne m'en dois nulle reconnaissance.*
« *C'est un enfant, beau comme le jour, qui a*
« *deux ans, et qui se nomme Eugène, qui me*
« *l'a remis pour toi. N'oublie pas ce nom-là.* »

Ce fut au Théâtre de l'Impératrice (Odéon) que Marceline débuta au mois d'avril 1813, et qu'elle s'y fit applaudir pendant deux années. Puis, elle quitta Paris pour Bruxelles où elle fut engagée le 15 août 1815. Elle trouva, à son arrivée, Albertine Gantier, son amie d'enfance, Albertine mariée, Albertine qu'elle devait voir mourir bientôt.

Le seul bonheur de sa vie, à cette époque, c'était son fils, « gage adoré » d'un amour qu'elle avait maudit sans pouvoir l'oublier, et ce bonheur devait lui échapper bientôt. L'enfant tomba malade; pendant deux mois, elle le disputa vainement à la Mort.

« J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort,
« Et... dans quel temps ! mon ami par l'absence
« Je n'ose dire hélas ! par l'inconstance
« Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort !

Ce coup terrible terrassa Marceline. Privée du faible appui qui la soutenait encore, elle tomba « prosternée ».

« Mon ami, écrivait-elle à son frère quelque temps après (17 juin 1816), mon ami, « tu te plains de mon silence, il est pourtant « bien vrai que je t'ai écrit dans le moment « le plus cruel!... mais non, non, pas le plus « cruel, puisque j'avais encore une ombre « d'espérance, et maintenant, tout est fini, je « n'en ai plus.

« Je suis si anéantie de larmes, ma tête et « mon cœur sont si en désordre que je ne

« *sais même pas me plaindre d'un malheur*
« *qui me tue. J'avais tout supporté avec cou-*
« *rage, mais, mon cher ami, ce dernier coup*
« *m'a frappée au cœur!... J'ai perdu ce que*
« *j'ai le mieux aimé au monde, et comment*
« *l'ai-je perdu! Cette image s'attache à moi...*
« *N'est-ce pas un ange qui me suit? Oui,*
« *cher Félix, j'ai beaucoup souffert. Ce petit*
« *ami, cet adorable enfant était l'unique*
« *charme et le seul espoir de ma vie. Ma*
« *triste existence se traîne à présent. Oh! je*
« *suis bien malheureuse!*

« *Papa se porte mieux. J'ai augmenté sa*
« *pension, et ferai davantage encore par la*
« *suite,* si j'ai un avenir... »

Bruxelles, le 5 septembre 1816.

« ... *Papa se porte mieux, Mme Gantier l'a*
« *vu dans un voyage qu'elle vient de faire à*
« *Douay. Si je reste à Bruxelles l'année*
« *prochaine, comme tout le fait croire, j'irai*
« *le voir, comme je me le suis promis, j'ai*
« *besoin de l'embrasser. Il est si vrai que*
« *c'est pour lui seul que j'ai pu me résoudre*
« *à continuer le théâtre! C'est le plus grand*
« *sacrifice que j'aie jamais fait... Mais son*
« *bonheur m'est plus cher que tout au monde.*
« *Si tu savais, mon cher Félix, comme j'aime*
« *mon pauvre père! Hélas! comme j'aime*
« *tous mes parents. Crois-moi, sans d'aussi*
« *chers liens, il y a six mois que je n'exis-*
« *terais plus. Mais, non, j'ai tort de te dire*

« cela, car je ne me serais tuée moi-même,
« je tiens trop à l'espoir d'une autre vie pour
« la hasarder par un acte semblable, et je
« sens bien que la douleur portée au dernier
« excès ne tue pas encore ceux qui parais-
« sent les plus faibles. Je t'assure, mon cher
« Félix, qu'il faut qu'il y ait en moi une
« obstination de la vie... »

Bruxelles, 2 janvier 1816 (sic : *1817*).

« Quelle année vient de s'écouler pour
« votre pauvre Marceline !... et ce qu'elle
« m'a ravi ne me sera jamais rendu, mon
« ami, non jamais dans ce monde ! Il faut
« attendre la fin d'un voyage pour moi bien
« bien long ! Mon cher fils ! mon aimable
« enfant m'en rendait toutes les peines plus
« légères. Jamais un enfant adoré, pleuré à
« chaque heure par sa malheureuse mère, n'a
« mieux mérité de l'être. T'en souviens-tu ?
« Qu'il était beau ! qu'il était bon ! ... »

III

Au mois d'avril 1817, le personnel de la troupe de Bruxelles avait été modifié. Parmi les nouveaux venus se trouvait Prosper Lanchantin, qui avait pris comme nom de théâtre

celui de Valmore. Il avait vingt-quatre ans. Grand, bien fait, beau garçon, de tournure distinguée, il avait une voix qui, bien que voilée par un grasseyement assez sensible, ne manquait pas de charme. Malgré de brillants débuts, il n'avait pu rester au Théâtre-Français. Du théâtre de Nantes, où Valmore était en 1816, il passa à celui de Bruxelles, l'année suivante. C'est là que Marceline Desbordes et lui se rencontrèrent, lui qu'elle avait vu tout enfant à Bordeaux, vingt ans auparavant, qu'elle avait fait sauter sur ses genoux. Toutefois, ce ne fut pas seulement cet ancien souvenir qui les rapprocha. La nature pleine de poésie, de délicatesse et de mélancolie de Marceline fit sur Valmore une telle impression que les déclarations d'amour, qu'il lui adressait chaque soir sur la scène, devinrent l'expression d'un sentiment véritable ; il s'aperçut bientôt qu'il aimait sa grande amie d'autrefois. Marceline ne crut pas à cet amour, qu'elle pouvait mettre sur le compte de la jeunesse. A une lettre pleine de passion elle répondit : « ... Il « n'y a rien de si sincère que mon cœur. Je « ne puis plus le donner qu'en donnant ma « vie, et ce n'est pas à votre âge, entouré de « mille séductions, que l'on promet un amour « sans bornes, sans terme que le tombeau !.... « Ne cherchez donc pas à l'inspirer, à moi.— « j'ai tant souffert. » (Lettre I). *A d'autres protestations, elle opposa les mêmes refus. Puis, cet amour sincère d'un homme beau,*

distingué, plus jeune qu'elle, la toucha, elle, abandonnée, privée de toute affection, et, à son tour, par reconnaissance, par besoin d'aimer et d'être aimée, elle donna tout ce qui lui restait de son cœur. (h)

Avait-elle donc oublié celui qui l'avait trahie ?

« Inconstance ! affreux sentiment
« Je t'implore, je te déteste.
. . . .
« Tu flattes mon orgueil, tu séduis ma raison ;
« Mais mon cœur est plus tendre, il échappe à ta ruse.
« Oui, prête à m'engager en de nouveaux liens,
« Je tremble d'être heureuse, et je verse des larmes.
. . . .

Non, elle n'avait pas oublié, et elle n'oubliera jamais. Mais le recul du temps obscurcit peu à peu l'image de l'aimé, qui s'efface et disparait dans les brumes du passé ; il ne reste plus dans le souvenir, qu'une grande lueur d'amour, pareille à un de ces feux solitaires, qui brûlent longtemps encore, après le départ du pâtre qui les avait allumés : l'homme a passé, l'amour, l'amour idéal et impersonnel demeure. Aussi, Marceline, quoique se souvenant, pouvait-elle regarder son mari en face et lui dire : « Tout mon cœur « t'appartient, je ne suis qu'à toi, et cet amour « que je chante dans mes vers ne m'apprend « qu'à mieux t'aimer. » C'est peut-être ce qu'aurait dû mieux comprendre celui auprès duquel elle vécut, épouse, mère irréprochable.

Allait-elle enfin trouver le calme dont elle avait tant besoin et fixer le bonheur qui, une fois seulement, avait traversé sa vie comme un éclair ? Hélas ! non. Les jours qui précédèrent le mariage furent attristés par la mort de son père. L'année suivante (1818), elle perdit Junie, sa première fille, âgée d'un mois.

Ce fut cette même année que parut son premier Recueil de Poésies dans lequel, en dépit de quelques incorrections, et de certaines pièces qui se ressentent trop du goût de l'époque, on découvre déjà, dans leur forme définitive, des strophes, des pages entières, dignes d'être admirées. Bientôt, après avoir résilié leur engagement, les époux quittèrent Bruxelles pour venir à Paris, où Valmore eut toujours, et pour leur malheur, l'intention de s'installer. C'est là que naquit Hippolyte, dont Marceline salua la naissance en ces vers :

« Bien venu, mon enfant, mon jeune, mon doux hôte !
« Depuis une heure au monde ! Oh ! que je t'attendais !
« Que j'achetais ta vie ! Hélas ! Est-ce ta faute ?
« Oh ! non, ce n'est pas toi qu'en pleurant je grondais.
. . . .

Cependant Valmore n'obtenait pas la place qu'il croyait due à son talent, il ne voulait pas moins que rentrer au Théâtre-Français, et dans les premiers rôles. Ce fut le rêve irréalisé de toute sa carrière et la cause principale des misères inévitables contre lesquelles Marceline courageusement se débattait.

Alors commença cette vie errante, « hale-
« tante », *à travers la France et l'étranger.*
« Au refus de la fière Lutèce » *écrivait Marceline, mais on peut dire plus sévèrement et plus justement : au refus de Prosper Valmore qui, dans son amour-propre d'artiste déçu et ne voulant pas être le second dans Rome, refusait les engagements qui ne lui ouvraient pas la première scène de Paris, les époux allèrent à Lyon, puis à Bordeaux. Leur famille, en ce temps s'accrut de deux filles : Hyacinthe, surnommée Ondine (1821) et Inès leur dernier enfant (1825.)*

Toujours inquiets, toujours incertains de l'avenir, ils continuèrent leur odyssée, sans jamais trouver le port désiré. Pendant trente années, Valmore est perpétuellement en quête d'engagement, et comme si la France et la Belgique, qui est une province artistique de la France, n'étaient pas assez grandes, il va, en 1838, s'échouer à Milan, à la suite d'un impresario qui tombe en faillite, et qui l'abandonne, sans ressources, lui, sa femme et ses deux filles.

Le voyage en Italie, au pays des citronniers en fleurs, des roses et de l'amour, l'air si si doux, si voluptueux qu'elle y respire, ravive en Marceline le feu des souvenirs.
« *Je t'envoie comme un sourire, mon pre-*
« *mier chant d'Italie, écrit-elle à son amie Pau-*
« *line Duchambge. Leurs voiles, leurs balcons,*
« *leurs fleurs m'ont soufflé cela, et c'est à toi*
« *que je les dédie. Venir en Italie pour gué-*

« *rir un cœur blessé à mort d'amour* (le mot « a été effacé), *c'est étrange et fatal.* » *Et plus loin:* « *Et moi, sais-tu ce que je regrette* « *de cette belle Rome ? La trace rêvée,* « qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si « jeune alors, si douce toujours, si éternelle-« ment puissante sur moi. *Je ne demande-* « *rais à Rome que cette illusion ; je ne l'au-* « *rai pas.* »

Qui donc oserait lui reprocher cette heure profonde d'émotion, non de défaillance, ni de regret. Est-on maître de l'oubli? Mais aucun réveil de désir ne troubla l'épouse fidèle et scrupuleuse ; même tout bas dans son cœur, jamais elle n'appela le retour de l'absent ; jamais elle ne regretta de s'être unie à Valmore. Les soins, les attentions infatiguées et délicates, que seule peut commander une affection vraie, les longues épreuves acceptées et partagées sans une plainte, l'obéissance infinie, l'abandon et comme la confusion de soi-même avec le maître de sa vie, les protestations dont elle remplit les lettres qu'elle lui adresse et dont l'accent ne peut laisser aucun doute, en sont d'irrécusables témoignages.

Honnête, affectueux, dévoué, mais d'une nature moins fine, Valmore douta parfois cruellement de cette sincérité. Sa mère, qui l'avait suivi pendant les premières années du mariage, laissa, avant de mourir, à ce fils que pourtant elle aimait, les semences et les tor-

tures du doute. Aussi, vingt ans plus tard, le mari inquiet encore du passé, avait-il de ces accès de jalousie posthume qui arrachaient à ses lèvres des paroles amères, des reproches auxquels l'épouse, injustement accusée, répondait avec une si affectueuse humilité : « Oui, le sort nous a fait bien du mal en « nous séparant, mais je me sens aussi pé- « nétrée de l'espoir que ce n'est qu'une grande « et sévère épreuve, après quoi je serai réunie « à toi, Valmore, pour qui je donnerais vingt « fois ma vie. Si ce serment, vrai devant « Dieu, ne suffit pas à la tendre exigence de « ton affection pour moi, je suis alors bien « malheureuse, et si tu vas chercher dans le « peu de talent, dont j'abhorre l'usage à « présent, des recherches pour égarer ta rai- « son, où sera le refuge où j'abriterai mon « cœur. La poésie n'est donc qu'un monstre, « si elle altère ma seule félicité, notre « union... »

Entre deux engagements, Valmore s'empressait d'ordinaire d'accourir à Paris, obsédé par son idée fixe de rentrer à la Comédie-Française. En 1839, l'année qui suivit le voyage en Italie, il revient au théâtre de Lyon, laissant à Paris sa femme et ses enfants; il ne semble pas entendre, dans les lettres qu'il reçoit chaque jour, la plainte de celle qui ne voudrait plus le quitter. Marceline a une mission à remplir, de nouveaux efforts à tenter, toujours dans le même but à atteindre, il faut que

le Théâtre-Français reçoive son mari... Et l'épouse, timide et fière, qui n'aimait ni demander ni se montrer, multiplie ses démarches, passe ses journées en courses, gravit ces interminables escaliers de Paris, frappe à des portes inconnues, se morfond dans les antichambres, pénètre dans les bureaux des directeurs, et même, tout émue, dans les ministères. Sans doute, le monde de Paris avait oublié la jeune comédienne, dont en 1805, au théâtre Feydeau, on admirait la grâce ingénue et la voix touchante, mais beaucoup connaissaient ses romances chantées dans les salons, et tous ceux qui s'occupaient de littérature, les esprits délicats, les amants de poésie, avaient lu ses vers. Bien des fois, elle fut surprise de voir éclore tant de sympathies autour d'elle ; et certes, elle devait avoir un charme bien grand, pour, plus tard, trouver grâce devant Barbey d'Aurevilly, si avare pourtant d'admiration et d'indulgence, surtout envers les femmes.

C'est pour elle, qui va mendier une place dans un théâtre, qui est plus que modestement vêtue, qui n'a rien de ce qui séduit, ni l'attrait de la jeunesse, ni l'éclat de la beauté, ni la richesse, que Lamartine compose une de ses plus belles harmonies, que Victor Hugo s'oublie lui-même un instant, et que Sainte-Beuve, sous sa plume de critique, trouve l'émotion... Tant est grande encore — disons-le pour l'honneur de notre siècle, si souvent accusé d'indifférence, — la puissance qu'exerce la poésie.

Tout en continuant les démarches en faveur de son mari, Marceline restait à Paris pour s'assurer le maintien de la modique pension qu'elle touchait, en qualité de poète, sur la cassette du roi. Elle cherchait aussi à publier ses romans, qui, par suite des exigences de certains libraires, ne lui rapportaient presque rien. Cette existence séparée des époux, les jeta dans cet état de pauvreté, parfois extrême, qui pesa sur eux jusqu'au dernier jour. Il fallait que la misère fût à son comble pour que Marceline écrivît à leur ami, M. Félix Delhasse, cet appel si poignant, dans sa brièveté, mais si sûr d'être entendu.

3 décembre 1851.

« *Si vous pouvez nous envoyer quelque* « *argent, que votre cœur s'empresse. — Le* « *moins sera beaucoup au milieu des choses* « *formidables qui se pressent. Tout est para-* « *lysé dans une terreur mortelle.* »

Elle s'adressait à bon escient, et, aussi simplement qu'elle avait demandé, aussi simplement elle remercia :

« *Ecrivez-nous, cher et bon ami, afin que* « *nous soyons du moins sûrs de votre santé,* « *comme nous le sommes de votre amitié...* « *Qu'il vous soit doux, pour le moment,* « *d'apprendre que vous avez épargné une* « *grande angoisse à notre cœur. Que pou-* « *vons-nous écrire que vous ne deviniez.* »

Ce dénuement pût naître d'une autre cause, que seraient tentées d'appeler un vice les âmes bien tenues de caissières, et qu'Hippolyte « le fils le plus tendre, l'ami le plus dévoué », retrace dans le si affectueux reproche : « Amas-« ser, conserver même, lui était impossible.

« Le superflu, tu vois, c'est pour l'être sensible
« Tout ce que les autres n'ont pas. »

« En effet, elle me disait parfois qu'un ob-« jet quelconque, précieux ou non, ne lui sem-« blait plus être sien aussitôt qu'il avait été « désiré par quelqu'un. » Que de fois revenant de toucher le trimestre de la pension, qu'il lui était si pénible d'accepter au début et dont elle était si heureuse maintenant, elle rentrait pourtant à la maison les mains vides : elle était allée voir Pauline Duchambge, et l'ayant trouvée si misérable, sans feu, sans pain, lui avait laissé ce qu'elle venait de recevoir, certaine de l'approbation du mari et du fils. Aussi est-elle réduite souvent à des extrémités pénibles : « J'avais un franc dans mon tiroir pour commencer mon mois... » ; elle suspend l'envoi de lettres écrites aux siens, faute de pouvoir les affranchir. Elle est le pauvre qui fait l'aumône.

Elle ne s'en tient pas à l'aumône du peu d'or dont elle a tant besoin, elle fait aussi l'aumône de son cœur. Il n'est pas une détresse qui ne l'émeuve : pauvres de bonheur, persécutés, malades, sur tous, Marceline étend son inépuisable charité, — sans pré-

férences politiques (quoique on en ait dit), ayant l'esprit trop large et le cœur trop grand, pour obéir à ces étroites idées de parti que lui ont prêtées ceux qui l'en blâmaient, ou ceux qui l'en admiraient. Et si presque toujours, son affectueuse pitié se penche vers le peuple, c'est que le peuple souffre davantage. Toute infortune, juste ou imméritée, éclatante ou obscure, trouve en elle un écho : le retour des cendres de l'Empereur, « de l'Empereur volé par l'Angleterre, » *la captivité à Ham de celui qui, plus tard, s'appellera Napoléon III, la condamnation à mort de Barbès, l'exil de Raspail, l'insurrection de 1834, à Lyon, pendant laquelle elle va, par les rues ensanglantées, soigner les blessés et consoler les veuves, — toutes les souffrances en un mot lui arrachent des larmes, des cris de compassion, des appels vers la clémence et vers la bonté...*

Quelle mère devait-elle être avec une telle âme ? Ses poésies et sa correspondance nous le révèlent. Mais il faut tout dire : si elle fut aimée pieusement, sans réserve, par son fils Hippolyte, celui qui ne fit pas même passer sur elle l'ombre d'un chagrin, Ondine et Inès mirent souvent sa tendresse à l'épreuve. On eut dit que ces deux enfants, conçus dans la tristesse et la pauvreté, en avaient dans le sang une inoubliable amertume. A mesure qu'elles sortaient de l'insouciance du jeune âge, leur caractère se modifiait sous l'action

latente d'un état maladif que leur apparence de santé ne pouvait laisser soupçonner. Ondine surtout, vive, spirituelle et gaie, mais d'une gaîté nerveuse, plutôt extérieure, n'avait pas cet abandon confiant si doux aux mères. Cependant, à la suite d'un de ces voyages en Angleterre entrepris pour fortifier sa santé, elle ouvre son cœur à sa mère. Et celle-ci répond à un de ces épanchements : « Dans une vie « aussi haletante que la nôtre, où prendre le « temps d'un récit, d'une confidence. Tout s'y « jette par larmes, par sanglots, par une « étreinte passionnée qui n'a rien dit, mais qui « a empêché de mourir. Avec toi surtout, « j'ai vécu de silences forcés. Je croyais les « devoir à ton repos, à ta santé. J'ai fait ce « que j'ai pu pour tourner toujours du côté « du soleil ; la nuit même, en t'appuyant à « mon cœur, et te cherchant : « Cachons-nous! « Cachons-nous pour avoir bien chaud! » Ce « qui doit apaiser ta charmante colère contre « M. Alex. Dumas, (cette colère qui m'a fait « entrevoir un moment le ciel d'une mère, *le « cœur de son enfant soulevé en sa faveur), « c'est que ce n'est pas ici dans ce monde comme « il est fait, qu'il faut prétendre être ju- « gée suivant ses vertus et ses fautes.... »* (Lettre CLXXIV).

Moins froide qu'Ondine, mais plus fantasque, Inès avait de longs silences, suivis d'une agitation fébrile, inquiétante, que la mère attribuait à une croissance difficile. La

maladie se déclara, étrange comme sa nature, faisant naître chez elle une jalousie excessive contre sa sœur, lui enlevant la voix : « La voix « d'Inès était d'une douceur pénétrante et, « comme celle de sa mère, faisait pleurer. *« S'éteignant de plus en plus sous le progrès « de la maladie, cette voix déchirait le cœur « de la mère lorsque l'enfant faisait de vains « efforts pour moduler certains airs flottant « dans sa mémoire ; ils ne sortaient plus qu'é- « touffés de cette gorge brûlante et sèche. Celle « qui la veillait, en l'écoutant, pleurait dans « la chambre à côté. — La* Voix perdue *est « un des souvenirs de ces veilles poignantes » (Œuvres III, p. 251).*

Inès mourut. Sa mère lui adressa cet adieu poignant, où pleure comme l'affection de Rachel qui ne voulut pas être consolée :

« Je ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée !
« Toi, la plus douloureuse, et non la moins aimée !
« Toi, rentrée en mon sein ! Je ne dis rien de toi
« Qui souffres, qui te plains, et qui meurs avec moi.

« Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,
« Ce que je te vouais de tendresse ignorée !
« Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,
« Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté ?

Elle reprit dans son cœur, un sentier de souvenirs, connu d'elle seule depuis trente ans, et, à côté de son premier enfant, coucha pieusement sa dernière fille.

Valmore était à Bruxelles. Ce malheur, pressenti pourtant, le brisa. Fatigué de la

scène, aigri, usé de déceptions et de chagrins, il revint à Paris, et ne quitta plus sa femme et son fils. Quant à Marceline, elle a descendu l'abîme de douleur, si bas que, par moment, elle, si pieuse, ne voit plus le ciel. Puis, son âme se relève vers les divines espérances :

« . . . . « Une âme
« Prend ses ailes longtempsavant de s'envoler. »

Soudainement, le bonheur paraît leur sourire. Ondine se marie. Valmore trouve enfin une place, place bien humble, à la Bibliothèque Impériale. Ce ne fut qu'un temps de répit, trop court hélas ! Le soir de la vie de Marceline est attristé par la mort de ceux qu'elle aime: son frère, ses sœurs, Caroline Branchu, Ondine... Elle veut *mourir. « Ecoute, écrit-elle « à Pauline, je suis allée à l'église où j'ai fait « allumer huit cierges humbles comme moi. C'é« tait huit âmes de mon âme ; père, mère, frère, « sœurs... enfants ! Je les ai regardé brûler, « et j'ai cru mourir. Ne dis cela qu'à toi, « c'était une visite à Dieu. » Pauline ellemême, la meilleure compagne de son cœur, s'en va avant elle.*

Le chapelet des affections s'est rompu sous ses doigts de malade.

Elle se cache, pour pleurer et souffrir, dans l'attente de la grande libératrice. Deux ans, la maladie la plus cruelle la torture sur un lit qu'elle ne peut plus quitter. Enfin, (1) *elle attendrit la Mort qu'elle appelait depuis*

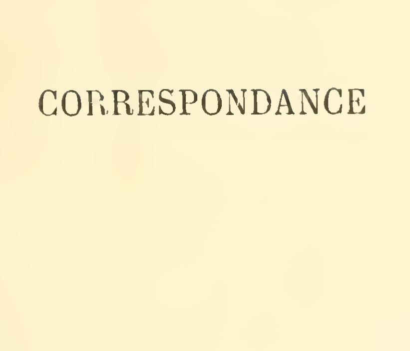
si longtemps, et la Mort l'emporte où elle voulait aller :

« J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
« Au jardin de mon père où revit toute fleur ;
« J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée ;
« Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

. . . .

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée.
« La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
« Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée.
« Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

. . . .



CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE INTIME

DE

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

I

A M. VALMORE

(Bruxelles, 1817.)

Non, Monsieur, je n'ai pas répondu. Je ne voulais donner aucune suite à ce que je regardais comme un badinage. Cette idée m'avait glacée de crainte.

Quelle lettre vous m'écrivez aujourd'hui! Qu'elle m'a troublée! N'abusez pas des expressions, croyez-moi, n'en abusez jamais. Il n'y a rien de si sincère que mon cœur. Je ne puis plus le donner qu'en donnant ma vie, et ce n'est pas à votre âge, entouré de mille

séductions, que l'on promet un amour sans bornes, sans terme que le tombeau !... Ne cherchez donc pas à l'inspirer à moi, — j'ai tant souffert !

Oui, vous ferez bien de m'éviter. C'est tout ce qu'il y a de raisonnable dans vos projets que je ne comprends pas. Je vous éviterai aussi, — j'en ai déjà pris la triste habitude. Que ne ferais-je pas pour être en repos avec moi-même. N'auriez-vous aucun regret si vous me rattachiez à l'existence pour m'en faire un jour un autre genre de douleur ? Ah ! laissez-moi, je vous prie, triste comme je le suis, je ne suis pas faite pour aimer. Je ne puis l'être jamais non plus. Je ne crois pas au bonheur !

Pourquoi dites-vous que votre mélancolie éloigne mon cœur du vôtre ? Pensez-vous cela ? Etes-vous bien naïf quand vous me l'écrivez ?

Vous faites un reproche à notre malheureux état de nous avoir rapprochés l'un de l'autre. Cette expression est bien dure. Si vous vous en plaignez, quel droit n'aurai-je pas de le haïr ? Pardonnez-lui pourtant, il peut tout réparer en nous séparant bientôt. Il me restait à savoir que vous le désirez pour rendre ce départ plus certain.

Non, ce n'est pas votre tendresse qui vous a conseillé jamais de m'écrire, — ce n'est pas non plus votre excellente mère qui vous aurait détourné de troubler mon âme. Pour

le monde entier, je ne voudrais affliger la vôtre, entendez-vous ? De quoi m'accusez-vous donc ? Quelle autre preuve puis-je vous donner à présent de l'estime que je vous ai vouée, et dont je renouvelle encore l'assurance pour toujours.

M. Desbordes.

II

A M. VALMORE

(Bruxelles, 1817.)

Monsieur, j'ai pris, dites-vous, votre timidité pour de la fierté. Vous avez pris ma tristesse pour du dédain. Nous nous sommes trompés mutuellement. Comment pourrait-on dédaigner quelqu'un que l'on a appris à estimer depuis longtemps ? Mais pourquoi vous excuser avec moi ? Quel reproche ai-je fait ? Quel motif et quel droit pouvais-je en avoir ?

Vous avez la bonté d'attacher quelque prix à mon opinion, et vous voulez la connaître. Eh bien, Monsieur, la voici : je vous crois toutes les qualités d'un honnête homme, jointes aux penchants de votre âge.

Toute ma pensée vous est connue à présent. Ne vous blessez donc plus d'une réserve naturelle aux personnes malheureuses. Ne l'attribuez jamais au dédain, s'il est vrai que vous l'ayez pensé, et croyez que dans tous

les temps de ma vie, ce serait un bonheur pour moi de vous prouver, autrement que par ma gaîté, l'estime particulière que je me plais à porter à votre famille, et à vous, Monsieur.

N'est-ce pas là tout ce que vous désirez savoir ?

Vous devez être assuré présentement que personne n'est plus sincèrement que moi, votre humble servante.

M. Desbordes.

III

A M. VALMORE

(Bruxelles, 1817.)

Me croyez-vous libre d'exprimer ce qui se passe en moi, mon ami ? Le croyez-vous ? Oppressée de joie et de surprise, je crains... pardonnez-moi, je crains d'abandonner mon âme au sentiment qui la remplit, qui l'accable, oui, cette ivresse de l'âme est presque une souffrance. — O prenez garde à ma vie ! Elle est encore frêle et incertaine. Depuis qu'elle est à vous, je crains tout ce qui peut la menacer, et l'espoir d'une félicité imprévue, infinie, me semble au-dessus de mes forces.

Et dites-moi, mon amour, portez-vous dans les relations intimes de la vie, ce charme, cette douceur qui me touche, qui m'entraîne vers vous ? Quel bonheur alors de

vous aimer! d'être uniquement aimée de vous ! L'enchantement de nos premiers regards ne sera donc pas détruit? J'oserai les fixer à présent, y lire ma destinée, un avenir chéri, la promesse tendre et solennelle du lien qui va nous unir!...

O Dieu ! si je suis craintive, il faut pardonner ce sentiment, c'est l'amour même qui tremble devant l'amour. S'il est timide dans ses aveux, dans ses espérances, vous savez bien qu'il n'en est que plus parfait et plus fidèle. Tous les jours de ma vie en laisseront une preuve dans notre souvenir, mon bien aimé! Oui, ce soir, nous nous verrons. — Quelle douceur d'y penser! Toute ma mélancolie s'effacera encore. — Dieu qui nous aime, ne veut pas d'un nuage sur la plus douce réunion. Votre mère sera donc la mienne! Votre père va donc remplacer celui que je pleure encore!... Savez-vous comment je le chérirai ?... Dites que vous le savez bien! Mais moi, m'aimeront-ils?—Oh! demandez-leur de m'aimer, de commencer dès à présent pour ne jamais finir.

Adieu. S'il est vrai que nos âmes s'entendent, devinez ce qu'il m'en coûte pour vous dire adieu. Devinez ce que j'éprouve en vous disant : à ce soir! Il faudra me rendre compte de tout cela, pour voir un peu si nous serons d'accord dans l'avenir.

M. Desbordes.

IV

A SON MARI

(Bruxelles, 1818)

Mon cœur a sauté hors de sa place, comme toi de cette voiture, mon ami. Que de choses se passent dans un cœur fait comme le mien ! Je suis troublée au point de ne pas mettre deux mots en ordre. Vingt-quatre de plus !... Tu n'es pas blessé, mais tu pouvais l'être. En voilà trop pour me laisser en repos ! Je ne te quitterai jamais. Promets-moi de neplus me quitter. Je n'existe qu'avec toi. Oh ! que cela est vrai !

Ta Junie est bien jolie comme une rose blanche. On m'en donne à l'instant des nouvelles. Viens, cher Prosper, viens la voir avec moi. Je meurs d'impatience. On me demande ma lettre. Mon Dieu ! Je ne t'ai rien dit. Mais ne sais-tu pas tout. Prends soin de toi, prends garde à ma vie ! Ta maman et moi nous t'embrassons. Les pressentiments ont joué leur rôle.

V

A SON MARI

St Remi, le 22 mars 1820.

Plus jamais, mon amour, plus jamais je ne

m'arracherai de toi, c'est volontairement s'arracher le cœur. Mais sois du moins sans inquiétude, mon voyage a été heureux. Je suis arrivée à six heures. Vis-à-vis la demeure de ton fils, la nourrice, la mère, le mari et Drapier m'attendaient pour m'y conduire. J'y ai couru, je te jure, sans m'apercevoir que j'avais passé une nuit en voiture. J'ai vu ce petit ami pendant une heure. Il est vif comme un poisson, tous ses mouvements sont si rapides qu'à peine on peut examiner ses jolis petits traits mobiles. Sa physionomie est un vrai kaléidoscope, toujours nouvelle et toujours gentille. Sa peau est d'une blancheur étonnante, ses yeux d'un *bleu superbe*, mais moins grands que les tiens. La bouche est en repos quand il dort, mais je ne l'ai pas vu dormir, ainsi elle m'a paru grande, moyenne, imperceptible et de toutes les formes. Il se tient tout droit, et quand on le couche, il se lève fièrement sur ses petites mains pour regarder tout le monde. Il mange avec amour, il boit le sein de sa nourrice jusqu'à la dernière goutte. Ses cheveux sont beaucoup plus blonds qu'en naissant. Il est ravi quand on lui caresse la tête, c'est un petit mouton charmant. J'ai assisté deux fois à sa toilette; il me paraît d'une grandeur étonnante et il est fait en perfection. Je t'en parlerais une heure que ce serait trop peu pour nous deux. Tout est d'une propreté ravissante autour de lui dans la chaumière.

Cher Prosper, viens le voir pendant les Saints Jours. St-Remi est bien défait sans toi. A tout instant le souvenir du passé, qui est souvent comme une illusion vive, me fait croire que je vais te voir dans la prairie ou vers les ruisseaux. Je ne pourrais vivre longtemps ainsi séparée de moi-même. Mon âme se retourne à tout instant de ton côté, je te vois ennuyé comme moi, poussant le temps des deux mains pour qu'il avance, et cela fatigue. Si tu venais, je retournerais avec toi. Tu verrais petit Prosper qui te recevra les bras ouverts. Drapier en saute d'espoir, tu sais comme il t'aime et ma sœur me dit de tout employer pour obtenir de toi ce bonheur pour toi - même. Songe, mon petit ami, que l'occasion ne s'en trouvera plus, et que ce léger sacrifice nous sera bien payé par le plaisir. Donne-le moi si tu peux et tu m'emmèneras avec toi, veux-tu ? Ils comptent rester ici encore jusqu'au trente avril. La même incertitude existe pour leur avenir. J'ai trouvé ma sœur très changée et très maigrie. Si tu vois mon oncle, dis-lui bien que l'affaire d'Espagne serait agréée si elle était sûre et avantageuse. L'expatriation est bien triste, mais que faire ? Camille me dit qu'elle désire bien t'embrasser de *vive voix*. Moi, Prosper, je meurs déjà du besoin de et voir et de me sentir près de toi. J'ai froid partout, excepté dans la chaumière où je te désire encore. Oh ! pourras-tu ne pas venir ?

Ma lettre ne partira que demain. Tout se fait par siècles dans les campagnes. Et quand recevrai-je la tienne ? Dimanche... ce dimanche est au bout du monde. Non, jamais plus je ne te quitte, allons partout à deux, car tu es tout à moi, et je suis toute, toute à mon ami. Tantôt, j'irai voir notre lien d'amour, et je t'en parlerai encore avant de fermer cette lettre. Voici un homme qui se charge de la porter à Dreux. Tu la recevras donc un jour plus tôt, et je la lui confie. Réponds y bien exactement, cher Prosper, réponds à tout ce que j'éprouve et pense partout et toujours à ta Line qui t'aime pour la vie entière.

VI

A SON MARI

23 (mars 1820) au matin

La fortune, comme tu le dis, n'est pas prodigue, mais elle cherche peu les amants, ils ont, en effet, tant de dédommagements à ses caprices! Ne nous plaignons pas, car je te jure qu'Hippolyte Prosper se porte bien et qu'il m'a ri comme un petit ange. J'ai baisé hier ses jolis pieds de roses. Il sera grand comme toi, et impatient!.. comme nous deux. Il veut ce qu'il veut, il l'exige à haute et intelligible voix. La dissimulation, je crois, lui sera très étrangère. Et nous lui lirons la Bible et l'Evangile pour que sa belle petite âme soit

aussi pure que naïve. Tu es tout fait pour lui servir d'exemple, cher bien aimé, et quant à la théologie, tu y seras toujours plus fort que ta petite amie, tu me battras quand tu voudras sur toutes les sciences sérieuses, par exemple, la géographie, — le nord, le... Tu vois, pas un mot ne se trouve sous ma plume. J'aime mieux te dire que je t'aime de toute mon âme, que je suis triste sans toi, que je n'ai pas non plus de courage, si ce n'est pour t'écrire, et que tout mon être appelle l'instant de te presser dans mes bras, j'aurai bien de la force pour cela. Je languis pour toutes les autres actions. Non, je ne retrouverais pas la santé sans toi dans la plus heureuses des vallées!

Hier, malgré le froid, nous avons vu arriver les hirondelles. C'était un spectacle charmant que toutes ces petites voyageuses bruyantes qui viennent retrouver leurs nids. Tu as donc été toi-même chez Corbet. Merci, petit ami. J'écris à mon oncle pour lui faire passer la note de Drapier, je suis gênée pour lui écrire. Et moi, je ne le suis pas pour te répéter les mêmes choses, je t'écrirais des volumes, sans crainte de me répéter, ce que j'ai à te redire est si tendre! Mais il faut pourtant finir pour que cette petite lettre s'en aille vers toi demain. Je vais relire la tienne qui me console du temps qui se passe sous des nuages depuis mon arrivée. Je t'aime comme on aime quand on adore. Je t'embrasse

avec cet amour si rarement éprouvé, si rarement partagé, et je crois qu'il l'est par mon Prosper, par l'ami de ma vie entière. Au revoir, on appelle ma lettre. Ta femme, ta Line, ta maîtresse chérie et fidèle. Mille amitiés à maman.

VII

A MADEMOISELLE MARS

Bordeaux, le 28 septembre 1825.

Si j'attendais pour vous écrire que vous respiriez de vos triomphes et des hommages dont vous êtes entourée, je ne m'y hasarderais plus, mais l'habitude fait que vous n'en êtes pas étourdie, et mon père m'a donné la joie d'apprendre que vous vous êtes ressouvenue de moi.

Depuis que nous sommes à Bordeaux, je rêve de six mois en six l'espoir de vous y voir arriver, parce que ce bruit court dans le public, et qu'il n'intéresse ici personne plus que moi. A quoi tient-il donc que ce soit toujours une fausse joie? Est-ce parce que je le désire trop vivement? J'en ai peur, car tout va de travers dans ma vie, et si vous renoncez pour toujours à vous en mêler un peu comme vous me l'aviez promis, je la passerai toute entière errante et incertaine.

Je ne vois pas sans quelque frayeur les

obstacles qui s'amassent devant la rentrée de Valmore aux Français, des concessions d'amour-propre, un changement d'emploi, rien ne peut-il les aplanir ? Votre appui vaudrait tous les droits, s'il en avait. Tout le monde me renvoie à vous quand il est question d'une tentative à ce sujet. Mon admiration et mon attachement pour vous ne me font pas redouter de vous avoir une grande obligation, et je peux vous dire que je serais heureuse de ma reconnaissance. Vous connaissez assez mon caractère pour croire que je n'en dirais pas autant à beaucoup d'autres.

Si vous pensiez qu'il y ait quelque espoir fondé pour Valmore, ayez la bonté de le dire à mon père, nous ne prendrions alors que des engagements conditionnels pour l'avenir. L'idée de nous lier pour plusieurs années en province m'est très sensible, mais après cette dernière démarche, je prendrai le parti d'une entière résignation.

Je vous aime et je vous embrasse avec l'affection la plus vraie.

VIII

A SON MARI

Paris, le 5 avril 1827.

... J'ai vu M. de Forbin, le plus beau, le plus élégant des courtisans qui puissent

chanter : « Je suis encore un peu dans mon printemps. » Ah ! qu'ils sont loin tous ces beaux de ta grâce romaine, non, grecque, toute pure, et mieux, s'il est possible. N'es-tu pas dans ce délicieux tableau des Bergers du Poussin? Tu ferais faire des élégies au milieu des landes. Il a été plus que bien, ce M. de Forbin, et c'est ce qui m'assomme. Tu sais combien j'aime le pain de ménage ? Enfin, il m'a promis beaucoup pour mon oncle, et j'ai appris avec surprise et douleur qu'il en méprise le talent. C'est M. de Brack, qui dit tout, qui me l'a dit. Autre beau fort à la mode, mais tout rond, tout uni avec les simples qu'il aime. Il chante toutes nos romances d'une manière qui t'enlèverait parcequ'elle est pleine d'accent. Nous aurons ton Molière s'il existe, et le reste de ce que tu souhaites. Merci de ces soins que tu me confies, je les aime, c'est du repos. Lilite a quitté courageusement sa première dent : « Mais, maman, je n'aime pas les enfants sans dents; m'aimera-t-on à présent? » Il est fort enrhumé, et garde tout pour la nuit. Je ne dors pas, je suis lasse à mourir.

14 avril.

Je donne tout un jour au repos, et tu en auras une grande part, mon amour. J'ai tant à te parler! à t'aimer, à te le dire! Ta dernière et charmante lettre, je l'ai prise hier matin chez mon oncle; de quel secours elle

m'a été! Ne pense pas que tout soit bien dans ce voyage; d'abord sans toi, il y aurait toujours un vide que je ne pourrais longtemps soutenir sans devenir malade. Mais la certitude d'être à toi tout à l'heure, me fortifierait contre cette rupture de mes chères habitudes. Tu ne sais donc pas comme tu es moi, comme j'existe à présent de toi seul, du besoin d'être là, de sentir tes mains, tes yeux sur moi, cet amour, cette âme sincère et pure qui tourne autour de ma vie, qui, sans toi, ne me serait plus supportable! Va! tu peux me donner, j'ai de quoi te rendre, et si tu as le bonheur d'aimer ta femme, j'ai celui de te préférer à tout l'univers. Je ne veux que toi, je n'aime que toi. Je t'en prie, ne me parle pas de couronne, de talent, de rien du tout. La vanité ne tient pas de place dans mon cœur plein de tendresse, de larmes, car je pleure souvent, tu sais, en cachette, et ce n'est pas toujours de tristesse!

Mme Nairac me donne une lettre de Talma, un peu de cette âme aimable et douce qui animait ton idole. Cette lettre est charmante de bonté naïve. J'ai beaucoup de bonheur de te la reporter. J'ai dîné avec elle avant-hier, avec la brillante Mme O'Donnel, fille de Mme Gay. Je n'en veux pas beaucoup. On dirait un charmant gendarme déguisé. Elle parle... toujours! et sa voix est grosse comme un basson. Elle montre ses dents avec une sorte de grincement qui fait mal, et sans

doute elles jauniraient devant les tiennes, mon Prosper, si humblement cachées sous tes belles lèvres. Elle m'a dit un mal affreux de M. de L., à la bonne heure. Il est à la campagne, ce qui me dispense d'aucune démarche où je ne suis pas portée. J'ai été chez Mme Récamier, sans la trouver. J'ai vu Mme de Marsillac auprès d'une de ses filles, mourante de la poitrine. Seize ans, et belle !

IX

A MADEMOISELLE MARS,

Lyon, le 2 juin 1829.

Je vous remercie du fond de l'âme, et je vous aime trop pour ne pas trouver une grande douceur à vous devoir beaucoup. Ce projet de retour n'est peut-être encore qu'un beau rayon d'espérance sans effet, car je sens la solidité des craintes de Valmore ; une famille si nombreuse à soutenir arrête l'élan de notre joie. Mais enfin, j'aurai reçu de vous un témoignage de souvenir et d'attachement qui ne sortira jamais de mon souvenir.

Si je suis fort timide à croire à quelque bonheur, vous savez que j'ai mes raisons pour cela. Et dans la retraite absolue où je vis, j'ai le temps de peser sur les conséquences d'appointements trop faibles pour soutenir *cette tribu* dont Valmore s'est fait le chef.

Si nous perdons cette dernière occasion de retourner à Paris, je sens que tout est fini, et que je ne vous reverrai plus.

Adieu, que toutes les félicités vous entourent, c'est un besoin pour moi de vous croire heureuse autant que je vous sais sincère. Mille causes m'ont rendue superstitieuse et confiante dans mes rêves, ils ne m'ont jamais trompée, et vous pouvez croire au bonheur. C'est une de mes consolations dans l'avenir, car je vous aime bien!



A CAROLINE BRANCHU

Lyon, le 4 mars 1830.

J'ai dit quelquefois, dans tous ces jours d'étouffement : Que pense-t-elle de mon silence? Qu'il vous soit expliqué tout d'un coup, bonne Caroline. J'ai été garde-malade tout l'hiver. Mes deux aînés, à peine remis de la fièvre scarlatine, ont pris ensemble la petite vérole volante dont la vaccine n'exempte pas. Mon fils a beaucoup de peine à se remettre, et vous pouvez juger que ce n'est pas de fatigue que j'ai le plus souffert. Je passerais vite sur ces détails qui vous font du mal, je crois, si je n'avais à cœur de me bien justifier devant vous, à cause que je vous aime d'un sentiment à part. Il est né au milieu des premières impressions de ma vie, et je n'en perdrai jamais

le souvenir ni le charme. Je vous admirais avec tant de joie, ma bonne Caroline! de cette joie sérieuse que donne un grand talent, je ne savais pas trop vous le dire, car vous n'étiez pas là quand je pleurais de vous entendre. Mais vous avez bien vu sur ma pensive personne quelques traces de ces émotions profondes qui ne se révèlent bien qu'à ceux qui les inspirent. Je vous jure que c'est toujours à cause de vous que je n'entends jamais prononcer les noms d'Alceste et de Didon sans tressaillir comme si je vous voyais, il ne m'est pas possible de leur prêter une autre voie et d'autres traits que les vôtres.

A vous dire la vérité, Caroline, je n'ai pas eu de bonheur d'attacher de prix à ces pauvres élégies dont vous me parlez avec bonté. Je les ai toutes écrites devant les murailles de ma chambre, et comme si je disais un peu de mes ennuis qui n'intéressaient personne, je n'avais aucune éducation littéraire, et il y a cent choses de travers qui me causeraient maintenant de la honte et du chagrin si je n'étais absorbée dans d'autres pensées. Je vous les offre de bon cœur telles quelles sont, et je suis affligée d'avoir su trop tard un un désir que je n'anrais pas osé espérer. Votre beau nom qui m'a toujours été si cher n'y sera donc pas pour cette édition qui était imprimée quand j'ai reçu votre lettre, et ce sera pour la prochaine. Je vous saurai un gré éternel de me l'avoir demandé. Que pouviez-

vous me dire qui me prouvât davantage que vous m'aimez comme je vous aime. Ma lettre qui doit partir ce soir par occasion vient d'être brusquement interrompue par le feu qui a roulé une heure dans ma cheminée. Deux branches de cyprès secs dont j'avais couronné le portrait de Talma ont failli causer un évènement bien grave autour de moi. Mais tout est éteint comme Talma. Talma ! vous avez souffert, n'est-ce pas ? Je ne sais pour ce qui me regarde, ce qu'on a pu vous dire, chère. Vous ne risquez rien de me plaindre quelquefois, vous n'ignorez pas que la vie a de tristes étonnements. Je voudrais vous embrasser en même temps que cette Fauvette qui n'a jamais non plus fait grand tapage de ses peines. Je ne parlerais peut-être pas entre vous deux, mais je vous embrasserais, et je croirais que l'on m'aime.

Adieu. Soyez heureuse. Je finis vite, sans vous quitter de la pensée, envoyez quelquefois la vôtre vers moi.

XI

A MADEMOISELLE MARS

Lyon, le 5 mai 1831.

Je n'ose guère vous écrire. Non pas que je doute de votre amitié pour moi. J'y crois par le sentiment profond que je vous ai

voué, et aussi par la preuve réelle d'intérêt que vous m'avez donnée. Mais peut être que vous êtes froissée qu'on n'y ait pas répondu dans le temps; vous savez si c'est ma faute, et combien je suis soumise à une volonté qui fait mon sort.

Enfin cette administration a la funeste conséquence que j'en redoutais, tout est rompu et perdu. Ma famille est là sans ressources et Valmore, éclairé, sans engagement, libre et désirant avec ardeur en retrouver un. Les deux théâtres sont fermés. Les autorités, comme il arrive en province, ne prêtent nul appui aux artistes, et chacun a la triste liberté du grand chemin. Je ne vous arrêterai pas longtemps sur ce tableau, mais je laisse à votre âme, qui a quelquefois plaint la mienne, le soin de tenter encore un effort pour obtenir la rentrée de ce grand enfant prodigue,

« Cachant sous un front grave un esprit imprudent. »

J'ai hésité à vous importuner de nouveau d'une prière qu'il n'oserait vous adresser lui-même. Mais le désespoir me gagne, et si vous n'y pouvez rien, je me rendrai du moins témoignage de n'avoir rien négligé pour servir Valmore, et alors vous me plaindrez, car le désespoir me gagne. Je suis à peine convalescente d'une maladie étrange que je partage depuis deux mois avec tous mes enfants. C'est une coqueluche contagieuse, appelée choléra spasmodique. Val-

more lui-même a été frappé de ce fléau et j'étais seule pour veiller nuit et jour tous mes pauvres malades. Je suis fort brisée, et c'est un redoublement d'*étoile*. Un libraire me prend deux mille francs, et une petite pension que m'accordait l'*autre* gouvernement ne m'est pas continuée. C'est trop peu ponr vivre. Que vos belles mains s'élèvent en ma faveur; si vous êtes aussi puissante qu'adorable, vous obtiendrez une seconde fois cet engagement qui semblerait aujourd'hui si précieux à Valmore. Répondez-moi ou faites-moi répondre. Votre silence me ferait mal, car vous savez que personne ne vous aime plus que MARCELINE VALMORE.

XII

A MADEMOISELLE MARS

Lyon, le 22 juin 1831.

Je ne sais ce que je donnerais pour vous embrasser et vous voir ! Votre lettre m'a fait du bien, elle est telle que je la désirais de vous bonne et sincère. Vous savez qu'après votre talent, qui est de ce monde une des choses que j'aime le plus, votre caractère est ce qui m'attache éternellement à vous, parce qu'il est vrai.

Vous avez raison de ne pas me donner de vaine espérance, je sens qu'il n'y en a pas de raisonnable pour moi.

Le tableau que vous me faites de la situation des arts en France est d'une affligeante intégrité. Dans l'intérêt que je suis bien sûre que vous me portez, vous aurez appris avec plaisir le retour de M. Singier ; il est revenu juste au moment où nous allions partir, moi et mes enfants, pour uu coin de la Normandie où ma sœur m'offrait un asile provisoire, et Valmore pour aller chercher à Paris quelque engagement pour la province. Il se croirait heureux d'entrer à la Porte St-Martin, car entre nous, ce qu'il aime le mieux, c'est le drame avec ses formes nouvelles et historiques, il y réussit bien. Mais il a cherché inutilement à se placer à cette Porte St-Martin, qui nous est aussi fermée que toutes les autres. Je persiste à me croire exilée de vous et de ceux qui m'étaient chers, par quelque puissance invisible, mais vous savez qu'il y a longtemps que la résignation me tient lieu de beaucoup de choses !

Par le retour de Singier, du moins, l'horrible misère s'arrête : on ouvre le grand théâtre le premier de juillet, et nous ne perdrons que trois mois et dix jours... Il faut encore en bénir la providence. Mais vous êtes malade, et je m'en inquiète avec mon cœur de femme, l'un des plus tendres à vos peines que vous ayez, je crois, trouvé dans votre chemin. Si c'est une indisposition, bien que grave, elle passera pour vous

laisser heureuse et belle. Si c'est une douleur d'âme, vous la ressentirez plus longtemps, et je les ai toujours vivement partagées. Car je vous connais ! J'ai vu et lu jusqu'au fond de vos célestes yeux. Ainsi, et j'en prie Dieu ! soyez-un peu malade, s'il le faut, mais soyez calme et heureuse plus que celle qui vous souhaite toutes les félicités de la terre !

J'ai vu deux fois *une tête toujours pleine* de vous.

« J'étais né pour elle, — m'a-t-il dit avec beaucoup d'émotion, il y a trois ou cinq mois de cela, je le regardais en pitié, — croyez-le, m'a-t-il répété plusieurs fois, je l'adorerai toujours, *il n'y avait qu'elle* pour moi. » Mon Dieu ! pourquoi vais-je vous dire cela ? Eh ! qu'importe des remords ? ils ne réparent rien.

Dites à la bonne Julienne que ma petite Inès lui ressemble toujours étonnamment.

Non, ne demandez rien pour moi. Je n'ai ni goût ni courage à rien devoir à ce monde, où j'ai été, où je serai toujours malheureuse. Mais je ne vous cacherai pas que j'ai été touchée jusqu'au cœur de l'idée qui vous en est venue. Vous me connaissez, je suis plus sensible à cela qu'à l'argent.

Je vous embrasse, et je nourris l'espoir que vous viendrez à Lyon puisque l'excellent Singier fera encore tout pour se faire aimer. La salle est belle ; mais au train des choses,

vous seule, je crois, feriez reprendre ici le goût du théâtre. — J'ai donc encore une joie dans l'avenir, où vous me retrouverez votre fidèle.

M. Valmore.

XIII

A CAROLINE BRANCHU

Rouen, le 23 mai 1832.

Il a fallu la réunion de bien des embarras pour m'arrêter de t'écrire, mon ange Caroline, mais jamais tu n'as vu une pauvre femme plus femme que moi depuis que ce déploiement s'effectue. Nous vivons après avoir traversé les terreurs du choléra et vu tomber tant de ses victimes. Son influence à Rouen s'amortit tous les jours, et pour moi du moins et ma famille qui t'intéresse, tu peux respirer librement. Puisses-tu n'avoir aucun être cher à déplorer dans cette grande calamité qui a remplacé la guerre avec tant de fureur qu'elle frappait tout, enfants, femmes et vieillards. Je vois et j'ai vu ces tristes civières, plus éloquentes que tous les mots humains pour entrer dans l'âme, l'affreux tableau dont, au reste, je ne veux pas te navrer. Il m'eût été plus doux de te rassurer aussitôt ta bonne lettre reçue en arrivant ici, car mon départ de Lyon a été dans le

temps beaucoup retardé par la terreur même de nos amis qui m'écrivaient de Paris et de Rouen, pour me conjurer de ne pas venir. Ceux de Lyon m'arrêtaient aussi de tout leur pouvoir, et comme il s'agissait de mes enfants, tu penses bien que je bougeais pas. Enfin la probité a parlé quand l'engagement de Valmore a été fini, et sans qu'il voulût entendre au délai d'une heure, nous sommes partis tous ensemble. Quel voyage, Caroline! et que de frayeurs quand on tremble pour sa famille menée au-devant de la mort, je le croyais. J'ai donc souffert et traversé Paris n'ayant que le temps d'y voir trois chères femmes que j'y aime de tout mon cœur, et qui m'ont poussée hors de cette ville désolée. Nous sommes arrivés le 28 avril à Rouen, soumis au fléau, mais moins infecté que Paris. Et puis, j'étais avec tout mon monde dans un tel tourbillon de soins pour les loger et les établir, les débuts de Valmore ajoutaient tant de trouble à tout cela que je n'avais plus un moment à moi, et si tu joins à cela, chère! les visites de famille, d'anciennes relations, et la fatigue de cœur qui m'écrasaient de toutes sortes de poids et de regrets, tu n'auras pas la triste pensée que c'est distraction volontaire si je n'ai pas répondu à ta lettre comme tu le demandais. Il y a déjà bien longtemps, Caroline, que je ne fais plus ce que je veux, que je n'appartiens que par l'âme à ceux que j'ai aimés comme

toi pour les aimer toujours, ainsi grâce même pour l'avenir, si quelque retard se mêle encore de m'enlever la consolation de te parler, à toi, qui entends tout, même dans l'absence.

Si tu es plus libre que moi, ne tarde pas à me rassurer dans mes craintes sur ta santé, sur l'état de ton âme dans toutes tes peines. Je te souhaite à présent l'espèce d'engourdissement où je me crois tombée pour les miennes. Il vient une heure, vois-tu, où l'on n'a plus la force de souffrir. On reste immobile devant le passé. On regarde l'incendie qui a tout dévoré, et le désespoir finit par s'amortir comme toutes ces flammes éteintes. Ce n'est qu'en voyant *le ciel* qu'on peut achever cette vie. Je veux le ciel, et j'y crois ! Tu peux croire de même à ma tendre amitié.

Les débuts sont terminés heureusement. Valmore est adopté dans cette ville, la dernière où j'eusse voulu appuyer un an des jours qui me restent. Et toi, resteras-tu longtemps où tu es ?

XIV

A SON MARI

Paris, le 7 novembre au soir 1832,

Je t'ai promis, mon bon Prosper, de t'écrire pour ta tranquillité, et je sens que

je ne fais que céder au premier besoin de mon cœur. Toute ma journée a été en course. Voilà la première : Arago m'a prise avec Hippolyte, bien joli, bien paré et nous avons été en droite ligne chez Mme Tastu. Elle nous a accueillis avec tout l'empressement de la véritable bonté. Nous y sommes restés deux heures, et je suis vraiment heureuse de la connaître, elle est bonne. C'est elle qui me servira pour la vente des petits livres, elle le fera de cœur. Je serai son obligée avec plaisir. — En sortant de là, Arago nous a conduits au Louvre, aux tombes de Juillet. Quel triste et doux cimetière ! Je n'avais pas l'idée d'une telle impression.

XV

A SON MARI

(Paris), 9 novembre (1832.)

Je sors de chez Mars qui jetait des cris de ne pas me voir accourir. Elle m'a fait bien des reproches sur mon silence, et notre passage à Paris sans l'avoir vue. Elle voulait me retenir à dîner pour m'emmener à «*Clotilde*», mais j'ai tenu bon, parce que j'ai besoin de forces, et qu'il est impossible, dit-on, même Arago, de la voir dans cette pièce sans être brisé. J'irai en revenant de Grenoble. Alors

je pourrai me dévouer à quelque émotion étrangère. Mais tu sais que son talent me pénètre. Ah ! et puis elle *daigne* souhaiter venir à Rouen, un peu, dit-elle, à cause de toi, qui peux la seconder dans ce genre qu'elle adore, où elle a, en effet, du sublime, et puis que devant aller à Bruxelles, mais n'ayant encore rien signé, elle fait la grimace à tous ces préparatifs de guerre. Elle est très craintive à présent, je t'assure, parce que ce genre romantique lui a porté sur les nerfs. J'ai trouvé sa figure un peu altérée, mais je l'ai vue rire, elle m'a parlé avec cette voix, tu sais, et ces yeux ! Elle était charmante.

Elle irait à Rouen pour le même traité qu'elle aurait à Bruxelles : mille francs par représentation. M. Walter y gagnera encore. D'ailleurs elle ne bouge qu'à ce prix. Elle sera libre tout le mois de mars. Parles-en sans délai à M. Walter, et qu'il en profite, si cette brillante affaire lui sourit.

Hier soir en la quittant, j'ai dîné avec Mme et M. Fournier, cette famille bonne et simple me convient mieux que la maison de Mars, suffoquante de luxe. Nous avons été voir au Vaudeville « Les Jours gras. » Je suis malade ce matin d'avoir pleuré. C'est une pièce à immense succès. Point de dépense, point d'embarras.

XVI

A SON MARI

Paris, le 11 novembre 1832.

Je t'ai écrit, mon bon Prosper, par M. Walter, mais c'était comme rien pour notre intimité, et je veux avant de partir *demain 12 à 11 heures du matin*, décidément arrêté par Arago, je veux t'écrire autant que je pourrai à travers quelques visites et mes préparatifs de malles. Tu sais bien aussi qu'il n'y a rien de calme dans mon affection pour toi. J'ai souvent renfermé des orages qui auraient troublé ta vie, déjà fort agitée par ton caractère *qui ne te pardonne rien*. A ce titre seulement, je mérite de toi une amitié, un sentiment indestructible, et tu me le garderas ! Sois toujours sûr d'une vérité : c'est que tu peux en toute confiance me *céder* quand je te demande quoi que ce soit avec instance et chaleur, car je te le proteste, ta dignité d'homme, dont tu es quelquefois si jaloux, m'est aussi sacrée qu'à toi. C'est pour qu'elle ne fut jamais compromise que j'ai toujours évité d'exalter ton cœur déjà si sévère contre tes étourderies. Le mien pleurait souvent, mais tu n'en savais rien, car tu aurais été trop irrité sur toi-même ou contre d'autres, à qui je pardonne devant Dieu tout ce qui peut t'attrister dans le passé. N'y pense

plus! Sois indulgent avec toi, et alors tu m'aimeras mieux pour ton bonheur. Nous pouvons être infiniment heureux l'un par l'autre, en ce qui concerne au moins la douceur d'un ménage bien uni, et c'est le premier bien de ce monde. Je te défends d'abord de te fanatiser sur le peu que je vaux, ce qui te rendrait irritable et injuste contre ceux dont tu me croirais méconnue. Promets-le moi! Par exemple Pauline, si tu savais ce que je sais à présent! D'abord elle est très malade, c'est une femme que l'infortune dévore. Elle n'a pas de *bois*, elle a tout mis en gages. Elle garde son loyer dans l'impossible de sortir *en payant*. J'ai tout vu, je suis restée consternée, et j'ai pleuré de douleur d'avoir ignoré cette triste arrière-scène. C'est souvent ainsi. On ne voit pas la vie à jour, il faut nous garantir des apparences. Pauline est une pauvre victime de sa faiblesse. Je t'en parlerai dans des détails qui te feront du mal.

Hier matin, j'ai été chez Mme Gay qui me poursuivait de tous côtés. J'ai vu sa brillante fille, toujours belle et heureuse. Cela repose le cœur et les yeux.

XVII

A SON MARI

Grenoble, le 18 novembre 1832.

Espoir et Grenoble! Nous y sommes entrés

ce matin à sept heures, mon bon Prosper ; J'ai vu M. Froussard ! Sois heureux de tout le bonheur que j'éprouve de l'avoir trouvé mieux que tout ce que nous pouvions en espérer. Hippolyte sera le plus fortuné des enfants *hors* de la maison paternelle. Cet homme, vois-tu, Prosper, tu l'adorerais. J'ai aussi été visiter avec cet excellent M. Froussard l'établissement qu'il va faire succéder à son pensionnat actuel. A Pâques prochain, tout sera prêt pour y recevoir ses cinquante élèves. C'est ravissant ! Dans l'air le plus pur, au pied de la ville, entouré de jardins, de sources vives, de montagnes à perte de vue, ton fils était heureux d'avenir. Pauvre petit ! qu'il est bon, que je l'aime ! Que je suis ingrate de pleurer autrement que de joie... Mais j'ai beau faire, non, la joie n'est pas là. C'est d'une amertume dont je n'avais jamais eu l'idée... Je n'ai pas autre chose que la résignation, comme ceux qui avancent leur tête...

Ta lettre que j'ai reçue hier au moment de quitter Lyon, ta dernière de Paris, qu'Arago a reçue et renvoyée pour moi à Herdliska, cette lettre, mon ami, m'a fait beaucoup pleurer. Elle m'a reportée à des temps de torture et de malheur qu'il ne faut pas réveiller, puisque j'ai pu y survivre.—Quoi ! j'impose, moi ! moi si écrasée alors dans le sentiment de dédain que je croyais t'inspirer, c'est de moi que tu parles ! Tiens, je te le dis, on vit

en aveugle dans ce monde, et à côté l'un de l'autre, on ne s'entend pas. La pensée est donc bien voilée chez moi, mon ami. Moi, si vraie, j'ose dire si naïve pour tous les autres, c'est toi qui me redoutais ! quand j'avais le cœur martyrisé de ta froideur et de ta lassitude de me voir. J'ai cru cela ! Pourquoi dis-tu que je n'aime pas les *correspondances* dans l'intimité ? Peux-tu trouver le moindre rapprochement dans l'*égarement* solennel de deux êtres qui ont voulu s'unir et s'aimer et se rendre heureux, avec les tracasseries jalouses d'une mère aigrie par de petites prétentions d'autorité menacée ! Ah ! Prosper, qu'il y a de tristesse dans la découverte des causes qui nous ont fait verser tant de larmes ! N'en doute pas, mon ami, c'est à ces premières sources que tu as puisé, à ton *insu*, mille vagues préjugés contre moi, tu m'as vue souvent à travers les jugements bien troublés de ta maman. Je respecte les vertus réelles qu'elle avait, mais elle nous a été bien cruelle sans le vouloir méchamment. Sois toi-même ! Vois-moi comme je suis, ta dévouée, ton intime, et, j'ose dire, ta bonne Marceline ! et ta seule vraie amie !

XVIII

A SON MARI

Lyon, le 23 novembre 1832

Je suis arrivée, mon Prosper, hier à trois

heures, plus abattue que je n'avais été. Mon sacrifice à moi venait de s'accomplir. Il est un de ceux qui font deviner l'angoisse de la mort. Ma tête a tourné dans un affreux éblouissement... et je suis ici étonnée, seule, mais plus calme. Sois en paix sur ton fils, puisque je le suis. La position où il serait si ton père avait cent mille francs de rentes, et si nous étions nous-mêmes de grands et solides personnages, Hippolyte en jouit dans les bras, car il y est sans cesse, d'un homme qui est un mélange de tout ce que nous estimons dans nos meilleurs amis. Il est passionné comme toi, il a cette active charité de M. Dessaix que je nomme mon pur apôtre, il est actif d'âme et de corps. La vie est complète auprès d'un tel homme, car il est fortuné et ne poursuit ce rude métier de père de cinquante petits hommes, que pour remplir sa mission, une vocation, un culte ! Dans toutes mes larmes, en m'arrachant de notre ange qui te ressemble tant ! il y en avait pour cet homme que j'ai connu trois jours. Tout notre avenir est maintenant lié au sien. Sois calme, heureux, et crois dans une providence cachée. N'est-elle pas sensible dans ce qui nous arrive ! Je m'y abandonne comme un enfant à sa mère... Et puis écoute, tu m'as parlé de mots détournés et qui t'avaient fait du mal. Du mal à toi ! quand je te donnerais mon sang, quand je te suivrais au bout du monde, et partout et

à tout prix ? Oh ! bien, reçois le serment vrai que jamais une parole volontaire ne te réveillera du passé, qu'il est anéanti pour moi, et que je te conjure de l'oublier de même. Mais aussi, prends bien les choses ! A force d'être rigide avec toi-même, tu ne crois pas assez que les autres t'aiment, et t'aiment, et t'aiment ! Sois liant, sois sans crainte, je n'ai de rancune contre quoi que ce soit, et juge avec toi ? Embrassons-nous, Prosper, veux-tu ?

XIX

A SON MARI

Paris, le 2 décembre 1832, huit heures du soir.

Que je te raconte ma vie, mon cher Prosper, puisque tu ne peux la partager. J'attendais Arago, et je te l'avoue, avec l'espoir qu'il allait me remettre le prix de ce qu'on m'avait demandé pour le « Journal des enfants ». L'étoile était là ! toujours inclémente. On a trouvé le « *Petit Railleur* » trop scientifique pour le premier âge, et le « *Petit Oreiller* » trop court... J'ai gardé un pénible silence et j'ai reconnu mon sort ! Je crois le pauvre Arago sous la même influence, aussi n'est-ce pas à lui que je dirai : « Je manque d'argent. » S'il en avait, j'en aurais.

J'ai écrit un mot à Alibert pour qu'il m'indiquât l'heure exacte de le trouver, et, après un petit dîner bien triste dans ma chambre, au moment où je sortais avec Arago pour me rendre chez Mme Tastu qui m'attendait, Alibert est entré lui-même. Il nous a embarqués dans sa voiture et nous a conduits rue Vaugirard chez Mme Tastu qu'il connaît. Cette visite a renoué l'espoir de la vente d'un livre, mais du dernier volume, le reste étant encore chez tous les libraires. Mardi j'ai rendez-vous avec le sien pour terminer ce petit marché, qui ne me paraît pas devoir être brillant; ce genre d'affaires est déplorable. L'argent comptant manque partout, et pourtant on ne passe plus un ruisseau de cette vie, sans payer la main qui nous aide à n'y pas tomber. Cher ami ! je voudrais tant rafraîchir ta tête qui brûle, et te rendre heureux, en te disant : « Je le suis. » Mais j'ai le poids d'une tristesse amère sur le cœur. Hippolyte me manque partout. Quel supplice d'avoir repassé seule tous les lieux où sa jolie petite tête était là devant mes yeux ! Quoi ! tu demandes s'il pensera longtemps à nous ! Ah ! c'est moi qui t'en réponds ! Il y a tant d'âme chez cet enfant, il m'a dit des choses ! inattendues, charmantes. Oui, il t'aimera toujours. Je te raconterai tout cela. Mme Tastu est bonne, raisonnable, essentielle. On est sans gêne devant ce talent sans enflure. Elle est bien !

Elle est aussi une mère tendre, et deux femmes s'entendent vite sur ce sentiment.

J'ai reçu toutes tes lettres, je crois en être sûre. Nous compterons pour notre sincérité. Tu ne voudrais donc pas que l'on sût que tu m'aimes bien ? Et tu m'appelles orgueilleuse, tu vois ?

Ces poésies qui pèsent sur ton cœur, soulèvent maintenant le mien du regret de les avoir écrites. Je te répète avec candeur qu'elles sont nées de notre organisation : c'est une musique comme en faisait Dalairac ; ce sont des impressions observées souvent chez d'autres femmes qui souffraient devant moi. Je disais : « Moi, j'éprouverais telle chose dans cette position »; et je faisais une musique solitaire. Dieu le sait.

XX

A SON MARI

Paris, le 6 décembre 1832, 7 heures du soir.

J'ai été trois heures chez Mme Paradol, et je l'ai quittée à la porte du Théâtre-Français, pour me rendre chez Mme Nairac. J'y ai dîné avec Mme Gay, qui est sortie de son lit pour venir avec nous. Elle est accablée de douleur et pleure plus qu'elle ne parle. Delphine l'a quittée depuis cinq jours. Leurs destinées sont séparées, la voilà

seule loin de cette gloire qui la consolait de toutes les siennes mourantes. C'est bien triste de voir pleurer une femme si brillante, et de la sentir blessée jusqu'au tombeau. Delphine sans sa mère, c'est comme Mme Fay sans sa fille. Cette année n'est pas heureuse pour les mères.

Je suivrai à la lettre toutes tes instructions pour mon retour. Ne crains donc pas que je m'arrête en route, je t'avoue que ce me serait impossible. Je n'ai plus de courage pour les autres, j'ai besoin de vivre un peu pour moi-même, c'est-à-dire pour nous deux. En quittant Alfred, j'ai été déjeuner à midi chez Mme Favier, après chez Alibert avec elle et sa sœur. J'y ai vu Mlle Mercœur. Je ne peux mieux te la peindre qu'en te rappelant Mlle Michelet de Bruxelles, peu élégante, l'air sincère et très bizarre. Elle m'a fait beaucoup d'accueil. Sa mère lui nuira partout, c'est une drôle de femme, très commune, jusqu'au cuir, comme la mère de Simonet, le bon sens excepté. Après... tu ne devines pas où Alibert m'a emportée ? Chez Mlle *Cinti* où m'attendaient frémissantes d'impatience Mme Paradol qui me l'avait fait jurer, et Mme Ponchard. Dis-le à M. Fournier, je suis quitte maintenant de tout ce qu'il m'avait demandé de faire à Paris. Un luxe ! une beauté ! des cris de joie à me faire tomber, j'ai tout subi par reconnaissance... et je rentre à six heures, après avoir été pardes-

sus tout dire adieu à Mme Branchu, qui ne voulait pas me laisser sortir sans dîner, et qui revient demain matin. Les cruelles gens ! J'ai refusé fermement de même Mme Paradol qui voulait m'entraîner, et j'ai dit que je *voulais t'écrire*. Enfin me voilà libre, avec toi c'est un peu de la vie ; le reste, mon cher Prosper, c'est du bruit qui finit par m'enivrer comme la fumée de tabac, et ternir l'espèce de petit charme de se croire un peu estimée du monde.

Que Paris est triste en décembre ! Cette cohue mouillée, ces pauvres soldats qui font l'exercice, et ce bruit de tant de gens qui se pressent de vivre, tout cela, mon ami, m'abat davantage que les grands chemins. Ils sont déserts, mais personne n'y souffre ; je n'aime point Paris.

XXI

A SON MARI

Paris le 10 (décembre) au soir (1832)

Pauline vient de se sauver pour retourner rue Saint-Lazare. Ah ! si je n'étais qu'avec elle, ce serait comme toi avec ton chien. Tu sais bien que je te remercierai toujours d'attirer à toi tout ce qui paraît souffrir, mais il arrive pourtant que nous sommes trop attirants, car moi, ici, je te jure, mon bon Pros-

per, que j'étouffe. Arrange-toi à Rouen pour dire, pendant trois jours, que je ne suis pas encore arrivée. Il faut que je te regarde, que je t'écoute et que je parle, que je t'embrasse, et mes petites chéries, et que j'embrasse bon papa pour son pauvre Hippolyte. Je me suis éveillée en tenant la tête de cet enfant sur mon cœur. Je rêvais, il s'était enfui pour me revoir, il pleurait et je le couvrais de caresses. Boitel le guidait et le justifiait en me disant qu'on l'avait séparé de son maître. Moi, je ne sentais que l'immense joie de le ravoir, et je m'en suis éveillée, le cœur battant comme une cloche. J'ai pleuré, car j'étais bien seule !

J'ai passé une grande part du jour chez David. C'est lui qui fait la statue de Corneille pour Rouen. Je l'ai vue, elle est prodigieuse, noble, calme et simple. Il se repose d'avoir trouvé « qu'il mourût ! » Cet atelier est bien loin, mais bien plein d'illustres. David est bon comme un paysan, il a une blouse bleue, et il m'a reçue en frère. Il m'a demandé en grâce de rester encore mercredi pour achever le plâtre qu'il va mouler d'après son ébauche en cire. Ce sera un médaillon deux fois grand comme une *cruchade*, je ne trouve pas d'autre mot. C'est une collection qu'il fait ainsi. J'ai vu M. de Vigny et trente autres dans cette grandeur. Hélas ! mon cher Ange, ton amour ne sera peut-être pas content, moi, je me trouve d'un laid aux larmes. La coiffure est belle

pourtant et te plaira, j'en suis sûre. Il dit que je ressemble aux filles des bardes de Girodet, enfin tu verras. Arago pousse des cris sur la ressemblance. Moi, je ne connais pas bien mon profil.

Et puis, rien de fini avec M. Janet. C'est ceci, c'est cela, qui fait perdre un jour. Ils sont si courts ! si furtifs dans cette saison ! Je n'ai d'espoir solide que sept cents francs, encore faut-il que je *livre* mon manuscrit pour les recevoir. Ainsi je partirai mercredi soir, après ma séance chez David. Il me semble que la mesure de mes forces et de ma patience s'arrête là. Je te l'écrirai d'une manière positive la veille au soir, *à toi*, mais tu ne le diras qu'à papa et à ma sœur. Que nous soyons en paix ! que nous vivions quelques bonnes heures de nous-mêmes, je me sens malade de cette soif, Prosper, comme toi.

XXII

A SON FILS

Rouen, le 23 avril 1833.

Ta lettre nous a rendus bien heureux, mon petit ami ! Que ne puis-je t'embrasser moi-même pour te récompenser d'avoir été ce que tu dois être, en tâchant de répondre aux soins de ton maître que je ne cesse de bénir ! Ton application et ta douceur me

consolent de ta pénible absence. Que je t'aime, mon cher fils, de tenir ta promesse, et de chercher ainsi à t'acquitter de tout ce que tu dois à M. Froussard ! Tu sauras un jour l'immensité de tes obligations envers lui. Où pouvais-tu mieux apprendre à devenir un honnête homme, et à garder l'innocence de ton cœur ? Et de combien de douceurs il entoure tes devoirs ! Si tu savais, mon petit ange, de quel attendrissement cette idée me pénètre ! Acquitte-moi bien par ta soumission et ton amour pour lui. Comme tu n'es pas destiné à avoir d'autre fortune que la probité, il faut que celle-là du moins soit solide et immense. Ton père et ton grand-papa en ont mis les germes dans ton cœur ; qui pouvait les développer mieux que le meilleur des hommes qui t'a pris pour son élève et son Emile ? Ne t'endors pas sans une pensée vers Dieu ! Remercie-le, mon cher enfant, du guide qu'il t'a donné. Ne te guéris jamais de l'horreur du mensonge, il n'y a pas d'honnêtes menteurs. Garde-toi de promettre jamais ce que tu ne peux remplir. Sois heureux d'obliger, prends soin du peu qui t'appartient, et surtout de ce qui appartient aux autres, n'y touche pas indiscrètement. N'emprunte que ce que tu peux rendre avec exactitude, et que la propreté embellisse toute ta vie. Elle devient la récréation innocente du pauvre. Dieu a mis de l'eau par-

tout pour se purifier. Ne te livre jamais à la moquerie. Les amitiés les plus profondes en sont affligées. On ne croit jamais plus à la tendresse de celui qui s'est moqué de nous. C'est une grande amertume pour un petit triomphe !

XXIII

A SON MARI

Paris, le 26 mai 1833.

J'ai couru ce matin chez Charpentier dans un étouffement d'impatience. Enfin M. Dumas sera ici demain lundi à une heure, et tu seras instruit de tout ce que j'aurai de mauvais ou de bon à te dire, dans le tourment de feu où tu dois être, ô mon cher Valmore ! comme moi sans doute. Mais je souffre de ne pouvoir t'envoyer que des paroles vides, cet espoir effrayé qui est à chaque heure prêt à fuir. Et puis, malgré l'accueil reçu partout, bon, tendre même, si tu savais quelle douleur d'être en ce moment loin de toi ! de te savoir sans moi dans tout cela, et l'impatience où tu dois brûler ton pauvre cœur ! que je voudrais savoir et rendre si heureux ! Je t'écris chez Pauline, j'y dîne et j'y reste aujourd'hui dimanche. Un dimanche à Paris, tu sais comme c'est gai ! Toutes les boutiques fermées, des fiacres qui se traînent, et tout Paris

dehors les portes. Je ne revivrai que demain pour courir et agir. Aller chez Mme Paradol avec l'âme navrée que j'ai, c'est impossible. J'aime mieux perdre *mille écus* sur ceux que nous avons, s'entend.

Aller ailleurs, pourquoi faire, un dimanche? J'irai chez Mme Récamier demain, chez Mmes Waldor et Tastu. Aujourd'hui je suis morte de dimanche et de ta tristesse, comprends-tu! Ne pouvoir rien avancer avec mes mains, ni mes pieds!... Non! il n'y a rien de si amer. Quelle étoile, qui fait partir M. Dumas pour la campagne! va! si on étouffait de douleur... Mais, un moment, je veux que nous sortions de là et tout mon courage se dressera demain quelque soit mon entretien avec M. Alexandre Dumas. Il agira ou j'agirai seule et partout, et j'irai chez M. Taylor, et Singier et George, qui sait? En attendant, prends courage dans les tendres embrassements que je t'envoie. C'est tout ce que j'ai d'âme et d'existence, donnes-en quelque chose à mes chères filles, dis quelques paroles consolantes à ton père et à ma pauvre Cécile, et à Eugénie que je te prie d'aller voir une fois.

Adieu, au revoir. Ce ne peut-être long, tout assommant que ce soit, en pensant que demain je te suis côte à côte, et que je ne peux me sentir nulle part sans toi.

Ta femme, et crois-tu que ce soit une amie?

XXIV

A SON MARI

Paris, le 28 mai 1833.

Hier matin, en sortant de coucher chez Pauline, j'étais tellement inquiète de manquer M. Dumas que je suis rentrée à l'hôtel à dix heures, sans entreprendre de visites. Je m'y suis dévorée à regarder les diligences. Ensuite le bon M. Nairac est venu pour me sommer d'y dîner hier. Enfin l'heure approchait pour M. Dumas, qui est mon Messie. On frappe, je cours... Mme Waldor! Ah! mon Dieu ! » Savez - vous, lui dis-je, qui j'attends ? M. Dumas. « Elle s'assied imperturbable, et se décide à braver l'émotion. On refrappe. Allez, c'est Dumas lui-même avec Charpentier ; Dumas, grand comme Achille, bon comme le pain, et qui se baisse en deux pour arriver à me baiser la main. Il demeure courbé ainsi dans son étonnement de trouver sous le chapeau qu'il salue Mme Waldor, pâle comme un papier. J'ai tout mis à l'aise, en parlant à tort, à travers, pour leur donner le temps de se rasseoir. — Enfin, pour nous, il est parfait, il a couru de suite à la maison du Roi de toutes ses immenses jambes, mais il est rentré désolé. C'était fête, tout fermé. Les démarches étaient remises, et il vient ce matin.

XXV

A SON MARI

Paris, le (30 mai) jeudi matin 1833

J'ai couru à l'Abbaye-au-Bois, tout ce que tu peux rêver d'affable, de tendre, de *bon*, de grâce, c'est Mme Récamier. Elle m'a embrassée dix fois, mais du cœur. Elle est simple... tiens, comme la bonté, car c'est tout dire. Elle a tout ensemble vingt ans et soixante ans, et ces deux âges lui vont bien. Elle touche le cœur. Elle m'a entraînée dans un coin pour m'offrir bien des choses ! Il me semble que je les ai reçues trois fois, tant mon âme en est pleine ! Je lui ai promis que j'userai de sa bonté si l'extrémité devenait trop vive. « C'est là pour vous, m'a-t-elle dit. » Je n'ai rien vu de plus charmant.

J'ai couru de là chez Mme Waldor me dégager de son dîner, car Mars m'avait écrit qu'elle me réunissait à dîner avec Dumas et sa femme. Tu n'as pas d'idée de Mars, elle y met du cœur et une volonté qui récompense de tout ce que je lui ai porté d'admiration désintéressée dans ma vie. Dumas est plein de chaleur et de zèle, et sa femme m'a prise en goût tout à fait.

J'ai vu Bocage chez Mlle Mars. Il a été d'une grâce et d'une chaleur toutes romantiques. Il m'a dit de bonnes choses, entre autres

l'offre de retarder son voyage à Lyon d'un mois, pour ne pas déflorer les drames où tu rentrerais. Je t'avoue que je lui ai serré la main pour cette offre pleine de loyauté. J'ai appris là que M. Frédéric Soulié se meurt d'une anévrose au cœur. C'est une pitié, si jeune et si fort ! Mlle Bourgoin est aussi fort mal.

XXVI

A MÉLANIE WALDOR

Paris, le 25 août 1833.

Vos tristes vêtements me couvrent, chère Mélanie. Nous portons le deuil d'un excellent père. Lundi matin, cette perte lugubre a jeté le deuil dans notre maison. Après dix-neuf jours de maladie que je ne croyais pas dangereuse, Valmore a vu finir son père. Je vous envoie, il me semble, avec cette nouvelle, la révélation de tout ce qui me perce le cœur et les membres. Je n'ai aucune expression à joindre. Vous me voyez, vous me devinez. Je suis à demi-morte de douleur et de deuil. N'est-ce pas Dieu qu'on aime dans son père ? Quand il s'en va, n'est-ce pas Dieu qui nous quitte et qui déchire nos entrailles? — Toutes ces souffrances sont encore écrites sur votre figure que j'aime et vos yeux, pauvre femme d'amour et de passion triste ! — Oui, comptez sur moi, je vous aimerai

toujours, je vous le prouverai toujours; vous avez raison de le croire, ce sera.

Dites à Dupavillon ce que je vous écris. Je n'ai pas de force pour entrer à chaque instant dans cette douleur. J'ai reçu ce que votre amitié m'a destiné en partant. Il y a bien de vos larmes dans ce livre ! Je vous louerai plus tard de son talent. Le vôtre, ce sera toujours votre âme. Nous n'avons rien de mieux à répondre. Au revoir ! Amitié fidèle.

Vos impressions d'église m'ont navrée. J'ai senti bien des choses pareilles !

Mon mari vous aime. Il vous ferait pitié. La douleur est une torture sauvage, — on dirait qu'elle m'entre dans les os comme les clous de la Passion.

J'allais vous dire que la vie est bien triste, comme si vous ne le saviez pas !

XXVII

A MÉLANIE WALDOR

Paris, le 2 novembre 1833.

Vous n'êtes donc pas de retour, bonne Mélanie ? Car je me figure que vous m'auriez écrit. J'ai trop tardé, moi à vous répondre, et ma vie si troublée, si souvent malade, est pleine de ces remords du cœur, de ne pas faire ce qu'il désire le plus. Pardon entier dans l'avenir et le passé pour ces intervalles

involontaires, non dans l'amitié stable et vraie que je vous porte, mais dans mes moyens de vous la témoigner. Après les embarras, les recherches d'un appartement, l'installation dans celui qu'enfin nous habitons, j'ai été quinze jours sans voir. Mes yeux ont porté toutes les conséquences de mes fatigues et de mes chagrins. Pourtant je suis guérie. J'ai écrit à M. Horner, il y a trois semaines, mais je n'ai pas revu sa calme et douce figure dans mes orages. Ce sera vous qui me remettrez sur son chemin.

Je me suis permis, sans votre aveu, d'orner l' « *Almanach des grâces* » d'une de vos romances. *Il faut sourire*, ce brave éditeur a été si heureux d'avoir nos deux noms qui riment comme nos pauvres cœurs; je crois que j'ai été généreuse de votre bien.

Il faut que vous appreniez *la première* que nous resterons à Paris, selon toute apparence, par l'influence qui m'y a d'abord attirée. Je suis sûre de faire quelque bien à votre belle âme en vous disant que M. Dumas nous prête un constant appui. Bien que nous ne fassions que l'entrevoir comme un éclair, c'est toujours pour nous consoler. Il remonte le Théâtre-Français, appelé par le ministre qui l'a prié, dit-on, d'y apporter ses ouvrages et son beau talent. Vous devez comprendre à ce compte tout ce qu'il peut pour servir mon cher Valmore, et c'est sans l'avoir demandé qu'il a songé à nous attacher à ce

grand changement qui va s'opérer au théâtre. N'est-ce pas, bonne, que vous êtes contente de lui ? Jugez de tout le bien que je pense de vous pour en être sûre et pour sentir de la douceur à vous l'écrire !

XXVIII

A SON FILS

(Paris), 8 décembre 1833

Mon cher Hippolyte ! Qu'il y a d'embrassement et de tendresse dans ces trois mots : mon cher Hippolyte ! Petit ami de moi, il me semble que je t'ai dit toute une lettre en t'écrivant cela !

Nous comptons depuis quinze jours, et de jour en jour, sur une occasion qui retarde sans cesse. Tu pourras le voir par la date de la lettre de ton père. Ta sœur t'écrit en même temps que moi, et je tremble que M. Bremont de Lyon ne retarde encore son départ, car tu seras inquiet, cher enfant, et nous sommes en ce moment, pour longtemps sans doute, obligés à tant d'économie que j'ai recours, par raison, à ces occasions si lentes qui font souffrir mon cœur déjà triste de ne pas te voir, mon cher enfant. Si je ne te savais pas sous la protection bienfaisante d'un homme que j'honore comme une providence, je serais bien à plaindre. Tu es

heureux, Hippolyte, et tu le comprendras encore mieux plus tard, mon cher enfant ! Il n'y a rien de meilleur au monde ni de plus élevé que M. Froussard. Ecoute et regarde bien une vie si pure que la sienne. Il remplit une mission bien belle de la part de Dieu, il forme d'honnêtes hommes pour l'avenir, il assure le bonheur de bien des familles !

Je n'ai plus mal aux yeux, mais je suis faible. Mon travail est au delà de ce que je peux faire. Nous ne resterons peut-être pas à Paris, malgré les efforts que nous tentons dans l'intérêt de ton avenir et celui de tes sœurs. Un fil d'espoir nous reste encore, et Dieu est là. Tu sais ma confiance et ma soumission à sa volonté, toujours meilleure que nos désirs.

M. Dumas t'a trouvé bien. Il est bon et obligeant, mais comme tous les hommes d'un grand talent littéraire, impossible à cultiver. Il appartient à trop de monde, à tous les mondes.

Notre prochaine, mon bon ange, te dira si nous avons trouvé quelque moyen de nous fixer à Paris. Ton père voudrait quitter le théâtre, et je prie Dieu qu'il le permette. Prie le aussi, cher. Tu nous aimes tant, n'est-ce pas, que ce sera de bon cœur ?

Tu écouteras les battements de cette montre que nous t'envoyons, et tu penseras à ceux de mon cœur pour toi. Tu es tout au fond de mon cœur, cher enfant ! Tu nous

écriras aussitôt la réception de cette boîte.

XXIX

A SON MARI

Paris, 2 février 1834.

Je réclamerai un de ces jours « Notre-Dame de Paris », sois-en sûr. Charpentier a payé le billet fin janvier. Sois tranquille, je n'irai pas à Douay, malgré la bonté de ton cœur qui te porte à m'y engager. C'est impossible, et sans attrait pour moi, au milieu des préoccupations de ton absence. Il faudrait d'ailleurs quitter mes enfants, et, pour retourner là sans toi, je voudrais que ce fût sans y voir une âme que les murs et les rues, errer seule aux remparts, au tombeau de mon père, tu me comprends bien! Pour cela, ma santé, la saison, mes moyens, rien ne m'y invite. Hippolyte et toi, vous emportez les idées de tout le reste. Quand tu auras pris une ferme et dernière résolution sur l'engagement de Lyon, que l'on t'accorde ou non celui des Français, je m'occuperai de mon départ, car, je te le répète, ton aversion me fait un dégoût de cette ressource à Paris, et je ne comprends aucun avantage d'avenir dans un sacrifice qui te rendrait malheureux. Tu sais que j'ai

compris également dans le temps ton effroi de retourner à Lyon; tu n'es pas assez sûr de mon abnégation profonde à ta volonté, cher Prosper. De quoi puis-je être contente au monde, quand ta position est fausse et odieuse à ton inclination? Tu t'agites trop pour moi. Un coin, mes enfants, de l'encre et du papier, je serai aussi bien là que là, pourvu qu'on me laisse respirer!

Hier, nous avons passé une heure sur le balcon, par un temps imprévu et admirable. Le soleil éclairait un peuple immense suivant le sarcophage d'un jeune député tué en duel, tu sais cela (A). Déplorable événement! Toute la troupe était sous les armes, tout Paris dans les rues pour suivre et voir. La tranquillité la plus profonde a suivi les craintes d'une émeute. Ils sont revenus au Père Lachaise en chantant la *Marseillaise*. Le soir, des patrouilles ont inondé les rues, les groupes se sont dissous, et toute la nuit comme aujourd'hui a été calme.

XXX

A MÉLANIE WALDOR

(Paris,) 6 février 1834.

J'ai été longtemps stupéfaite après vous avoir quittée, ma bonne Mélanie, mais je restais devant une conscience si pure dans

tout ce qui se rapporte à vous, qu'il m'était impossible d'attribuer cet évènement à une autre cause qu'un bouleversement nerveux que vous aurez éprouvé. Je me suis attendrie plusieurs fois sur vous-même, et je vous plaignais, vous que je crois très bonne et très sincère, d'avoir si vivement méconnu mon cœur plein de droiture et d'intérêt pour vous. Soyez sûre que c'est comme un rêve auquel je ne pense plus qu'avec le regret de ce qui l'a produit, et que M. votre père si bon, si parfait pour vous, si bienveillant pour les autres, en ait été le témoin. Je ne vous en veux pas. J'irais vous dire adieu, si je n'étais dans une fièvre et une fatigue qui m'arrachent des larmes. Pensez quelquefois à une femme qui vous souhaite mille biens, et qui n'attache, dans ce monde, de prix qu'au repos dont elle est si loin !

Je ne comprends pas davantage votre découragement sur votre ouvrage, je vous le jure... Hélas ! je ne comprends plus rien en ce monde.

XXXI

A SON MARI

Paris, le 12 février 1834.

J'ai lu ton succès dans « *Bertrand* ». J'en ai ressenti le bien-être qu'il doit te faire

éprouver, et je te remercie pour toi-même, cher bon ami, de répondre ainsi à tes trois assassins de Rouen. Je persiste à te dire que je n'accepte pas le nouveau sacrifice que tu n'acceptes, toi, je le sens, qu'au prix de l'immolation de tous tes goûts. Ne viens pas aux Français, noyé d'avance dans cette amertume, qui, chez l'homme, ne fait que s'accroître. Restons en province; c'est déjà quelque chose que d'avoir quatre mille francs d'assurés. C'est tout ce que tu aurais aux Français, moins l'honneur d'un premier emploi, pour lequel je sais que tu es fait. Je sais tout ce qu'un talent déplacé et dans un faux jour peut perdre et *conquérir* de médiocrité. Je l'ai bien assez éprouvé à Lyon, où j'aurais voulu me cacher dans le chameau de Gulistan. Je n'hésite donc pas à te demander pour toi-même d'en finir avec toutes ces hésitations fiévreuses qui nuisent à ta santé comme à ton bonheur, jusqu'à faner la joie bien naturelle de te sentir aimé où tu es. N'ayant pas encore reçu l'engagement promis par M. Carré, je serai autorisée en le recevant à le remercier, et à dire qu'il s'est trop fait attendre, que l'effroi d'être sans place l'a emporté sur tes répugnances et que tu as été forcé de céder aux pressantes sollicitations de tes directeurs. Est-ce convenu ? Dis-le moi dans ta prochaine afin de sortir de cette hésitation qui lie mes mouvements, car il faut que je sois

bien incertaine, bien enchaînée pour ne pas répondre en partant à l'appel que tu me fais. Mais comment partir avec mes enfants, nos meubles, et tout, si nous devions par hasard revenir à Pâques, et comment partir seule si nous devons rester à Lyon ? Ne me plains-tu pas dans cette position vide où je flotte sans toi, qui me casse tout courage, et fait que je m'assieds des heures entières devant mon petit feu solitaire, sans avoir la force de combattre ma maladie nerveuse à laquelle est venu se joindre *ton* enrouement, car il a eu sur moi une telle puissance magnétique par ce qu'il m'a fait ressentir d'impatience et d'inquiétude pour toi, que j'ai la voix éteinte. Je prends soin de moi pourtant avec toute l'intégrité que je mets à faire des *vers justes* quand j'en fais. Et à propos, voici la « Valse » et l' « Aumône » pour Boitel, en remerciement de sa « Belle Fourvières », où il y a de jolis articles. Je ne peux rien faire depuis ton départ, je suis comme une âme en peine, et ne désirant qu'un grand silence que je ne peux mettre au profit d'aucun travail *utile*. J'en excepte les lettres que je t'écris qui sont nécessaires à ma vie comme à la tienne.

Comment peux tu m'aimer comme tu m'aimes, et me dire et avoir le courage de me dire que *j'ai mal choisi*. D'abord, tu as en toi tout ce qui m'honore, et de plus, tu connais bien peu la femme de mon caractère,

si tu es *à savoir* que l'idée d'une affection profonde ne tient pas la place, avec un immense avantage, de toutes les gloires et de tous les luxes de ce monde. Je ne te comprendrai jamais en cela, ne pouvant résoudre selon mon cœur une opinion si constante en toi, je pleure. Si tu pouvais te pénétrer une bonne fois de la simplicité de mon cœur! il me semble que le tien serait dilaté de tous les vains scrupules et de tous les préjugés qui l'obsèdent.

XXXII

A SON MARI

(Paris,) le 21 février 1854

As-tu rien compris à ce qui vient de se passer ? sinon que notre sort semble être le jouet de quelque chat volant qui s'en amuse comme d'un peloton de fil ? La chose qui m'attriste tout-à-fait, ce sont tes justes craintes pour Lyon. Car présentement, malgré les nouvelles assurances pour ta rentrée aux Français, j'ai une telle fatigue nerveuse de ce balottement dont je voudrais rire avec toi si nous n'en étions pas les deux acteurs indécis, malgré les sermons de Dumas qui s'est soulevé comme un coursier que l'on pique, les jurements d'Harel qui a pris sa tête à deux mains pour la jeter à ces *gredins,* dit-

il, de la Comédie-Française, et enfin, malgré l'air effaré d'indignation de M. Jars qui nous consacre tout son temps de député de la Chambre, et qui remplit ainsi énergiquement sa mission, je t'avoue que je te dirais encore : laissons là MM. des Français, et reprenons Lyon. Enfin, tu vas peser tout ce que j'ai à te dire de nouveau dans ce singulier imbroglio où je deviens plus flamande que jamais, c'est-à-dire tellement naïve que je ris et que je pleure suivant le tableau.

Mlle Brohan du Vandeville vient d'être *engagée*, Mlle Verneuil *engagée,* une demoiselle du théâtre, rue Chantereine, *engagée,* et enfin..., crois-le, cela est pour la honte de ce pauvre Hugo, qui l'a voulu ardemment, Mlle Juliette *engagée* là ! — Ce que tu me dis de Samson est précisément ce que M. Jars me disait l'autre jour. Dans ma prochaine, je te dirai le calcul de ce que j'aurai à payer ici, c'est énorme avec mon loyer et le voyage. Je calculerai tout bien juste.

Est-ce que je ne te comprends pas, laisse donc tes dégoûts de la Comédie-Française ! Est-ce que je n'ai pas horreur de l'intérieur glacé de ces risibles nobles ! Va, Prosper, j'entends très-bien tes peines, elles t'honorent toutes. Aussi, quand je voudrais les changer en joie, en satisfaction de cœur, compte sur le mien, cher ami ! Je l'ôterais de ma poitrine pour toi. Comment appelles-tu ce sentiment-là ?

J'irai demain moi-même demander à Dumas son adhésion à « l'Echelle ». Mon Dieu! qu'il a de bonnes choses!

Bon soir! Dors bien, mieux que moi. Les ouvriers de Lyon font du bruit dans nos nuits.

Hier, avant de fermer cette lettre, j'ai été moi-même chez M. Dumas, je n'ai trouvé personne. J'ai laissé un billet le conjurant de m'écrire le soir deux lignes d'adhésion ou de refus. Je n'ai rien reçu, et je fais porter ma lettre. Aussitôt qu'il me répondra, je t'écrirai. Depuis deux soirs, il y a quelques rassemblements qui crient : « à bas la garde nationale, vive nos camarades de Lyon, vive la liberté, » mais rien d'hostile. Il fait du soleil et je suis moins faible. Je t'aime et je t'embrasse pour aujourd'hui.

Je vais voir encore pour Bordeaux, car enfin, d'après ce que tu crains, tu n'aurais que cinq mille à Lyon, et Bordeaux serait, m'a dit Duverger, pour toi de six mille cinq.

XXXIII

A MÉLANIE WALDOR

Paris, le 22 février 1834.

Je vous avertis, bonne Mélanie, que demain dimanche je fais trois visites dans l'intérêt de quelqu'un qui m'est recommandé par ma

sœur, et je vous épargne ce *voyage* que vous avez la bonté de projeter pour me voir.

Je n'appartiens en ce moment qu'à une inquiétude et une indécision qui me donnent une fièvre croissante. Chaque jour, au moment de partir, un contre ordre, puis un ordre ; — des sursauts, de fausses espérances, tout ce qui fait de la vie une raillerie amère et un fardeau trop lourd à traîner pour ma faiblesse. Je tombe.

Vous avez donc de l'espoir, bonne Mélanie? Ah ! tant mieux. Je désire vivement que vous soyez contente. Si je pars pour revenir, je n'irai pas vous voir, si je m'en vais tout-à-fait, ce ne sera pas sans vous dire adieu. — J'ai été très triste de ne vous avoir pas vue l'autre jour, j'étais chez les correspondants pour Valmore. Lyon est dans des mouvements de troubles qui m'agitent.

XXXIV

A SON MARI

Paris, le 27 février 1834, matin.

Je t'écris pour le seul besoin de t'écrire, mon cher Prosper, car je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre. Augier, avec une bonté de cœur très-empressée, m'a menée chez M. Mignet, intime de M. Thiers et de lui. Pour un emploi dans le civil, il paraît que tout est encombré. C'est un très beau, très élégant

jeune homme que M. Mignet, c'est-à-dire de ton âge. Il a une tête d'Apollon et de Napoléon tout ensemble. Mais ma visite se bornera au plaisir de l'avoir vu.

Je viens d'écrire à Hippolyte pour la deuxième fois, car ce silence me donne des palpitations et un cauchemar la nuit. J'écris à son maître. Mais le pauvre petit ne comprend pas encore avec quoi on adoucit l'absence; je t'avoue que je comprends ces oublis d'écrire, un jour est sitôt passé dans l'étude, le travail ou la rêverie. Je trouve que c'est au dépens de tout repos et de ma santé que je satisfais, *encore* assez mal, à toutes les obligations de mon devoir. Va ! il a bien le temps de se gronder lui-même ! ne le grondons pas.

Ne hais pas les hommes, je t'en prie ! il y en a de si bien, et ils sont tous si malheureux ! *Tous*, va ! Je t'embrasse encore du cœur qui n'est plus loin de consoler le tien de près.

XXXV

A SON FILS

(Lyon, 16 avril 1834)

Bon jour, mon cher et bien aimé enfant ! Nous vivons tous encore pour t'aimer et remercier le sort qui t'a donné un asile sûr

auprès du meilleur des hommes. Je ne peux encore prendre une résolution pour nous revoir, je suis abattue et tout-à-fait ruinée par ces évènements qui ont fait fermer les théâtres. Tout nous accable cette année ! Espoir, mon fils, dans la providence qui t'a si bien protégé, et de loin comme de près, aime ta mère qui t'aime tant !

Tu ne peux trop nous écrire, mon bon ange, si tu veux verser quelque consolation sur mon cœur malade. Dans ta lettre que j'ai reçue aujourd'hui, 18 avril, tu ne me parles pas de celle que j'ai écrite à ton maître, le 14. Deux heures après l'avoir écrite, la guerre civile a recommencé avec plus d'horreur jusqu'au 16, à onze heures du matin. As-tu reçu cette lettre !

Je confie celle-ci à une occasion sûre, ainsi que les livres et je t'embrasse aussi étroitement que je t'aime, mon cher espoir! mon cher ami (B).

XXXVI

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, le 23 avril 1834.

Si je n'eusse été à demi morte de terreur, mon bon ange Caroline, je ne me pardonnerais pas les inquiétudes de ton excellent cœur. Je les ai si parfaitement devinées que

j'ai conjuré Victor Augier de te donner de mes nouvelles dans quelques lignes que je lui (ai) écrites le 14 matin, durant une heure trompeuse où l'on laissait sortir et vivre... Je lui disais, je crois, que j'allais t'écrire aussi, ce qui justifie de son côté de ne t'avoir pas communiqué ma lettre, ou plutôt mon billet écrit en haletant encore de nos quatre premiers jours d'une si sanglante semaine. Mais je n'ai pas pu tenir le vœu que je formais de te rassurer, car Valmore, qui voulait aller aux informations de la vie de plusieurs connaissances, venait d'être arrêté, au bas de l'escalier de la rue, par la sentinelle qui faisait rentrer à la hâte, sous peine de la vie. Ce serait replonger une âme dans l'eau-forte que de te raconter tout ce que nous venons de voir et de souffrir. Toutes les horreurs de la guerre civile ont désolé Lyon, durant six (jours) et demi et six nuits d'épouvantables terreurs. Le canon, les balles, le tocsin permanent, l'incendie partout, les maisons écroulées avec leurs infortunés habitants consumés sans secours dans les flammes, et la triste tentation de regarder aux fenêtres, punie partout de mort... Le danger était partout, la fuite était impossible. Nous nous sommes retrouvés après ce grand fléau, tous étonnés et presque tristes d'être vivants au milieu de tant de victimes. Je rendais pourtant mille grâces au ciel d'être près de mon mari dans ces graves

circonstances ; que serais-je devenue en le sachant de loin au milieu de telles calamités ! Si la résignation la plus profonde peut être appelée du courage, j'en ai eu sur tout ce qui m'était personnel, mais mon âme se brisait pour tout ce qui m'entourait ; jamais la pitié n'a déchiré un cœur plus horriblement que le mien.

J'appelle une grâce de la providence l'arrivée de forces imposantes qui contiendront toute révolte, mais dans cette ville sauvage où le peuple ne craint pas la mort, le moindre mouvement nouveau de quelques imprudents peut nous replonger dans les horreurs qui viennent de se passer. Que Dieu nous regarde en pitié s'il nous en juge dignes, je ne peux avoir d'autre volonté que celle d'obéir à mon inflexible destinée. Faire son devoir est du moins une secrète consolation, je l'offre à Dieu. Mon pauvre mari était au désespoir de nos dangers. Par bonheur mes chères petites filles ont eu bien du courage, et bien de la confiance dans celle que je tâchais de leur montrer. Leur santé n'a pas souffert, et une terreur curieuse, jointe à mes prières au ciel, ont soutenu la mienne. C'est après que j'ai été comme disloquée par tout mon corps. Mais de quoi ose-t-on se plaindre devant des maux si grands.

XXXVII

A MADEMOISELLE MARS

Lyon, le 6 mai 1834.

Que vous ayez pensé à moi avec quelque tendresse durant cette semaine sanglante, c'est ce que je n'oublierai pas. Votre lettre m'a causé beaucoup d'émotion. Je vous ai aimée toute ma vie, et si j'avais été tuée comme je devais l'être, vous n'auriez jamais perdu un cœur plus empreint de vous et de tous vos enchantements. Je sais au reste, mieux que personne, que vous êtes bonne et vraie, et votre sollicitude ne me surprend pas. Tout a été horrible ici. Après six jours et demi de tocsin, d'incendie, de massacre inutile, (car les femmes, les veillards, les enfants étaient égorgés) et six nuits plus épouvantables pendant lesquelles nous nous attendions à sauter dans nos maisons après avoir vu tout ce qu'on peut voir sans mourir, nous nous sommes retrouvés vivants, et comme tristes d'avoir survécu à ce grand fléau, où c'était si tôt fait d'en finir, où le bruit des cloches, des balles et des canons, causait un étourdissement de la vie. J'ai senti trois fois l'irrésistible désir d'un coup de feu dans le cœur pour m'en aller hors de cette boucherie... Elle saignera longtemps, ma bonne Hippolyte! Je n'avais vu cela que dans des livres. Mais je suis destinée, je

crois, à revoir de tristes choses, car je peux vous dire que la mort m'a prise plusieurs fois par la main et m'a laissé aller, j'ai vu Dieu comme je vois votre belle image, mais je le remercie encore de m'avoir entrainée comme par force à Lyon. J'étais à mon devoir, près de mon mari, au milieu de mes enfants, on n'aurait pas pu mieux finir. C'est à refaire, j'en ai du regret, mais nous avons tous une tâche imposée. Vous savez que j'essaie de la remplir avec résignation.

M. Jouslin, pressé par vous sans doute, vient en effet d'écrire à Valmore. Sa lettre est obligeante et polie, mais ses offres ne sont pas acceptables. Il est impossible de songer à vivre à Paris avec mille écus ; si, comme il l'assure, il ne peut dépasser cette somme, nous poursuivrons notre orageuse destinée. J'en suis venue à ce point d'immobile obéissance, que je n'éprouve ni surprise, ni douleur de ce nouvel obstacle,— et j'ai pleuré en touchant votre écriture. Tout ce qui est bonheur et amitié me retrouve faible et femme, — sur tout le reste, je suis mieux qu'autrefois.

XXXVIII

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 5 juin 1834.

J'ai retrouvé votre cœur pour moi, bonne Mélanie, dans une petite lettre qui m'a été

remise, il y déjà au moins quinze jours. Je les ai comptés, croyez-moi, pour le désir et la volonté de vous répondre. Mais vous savez les entraves de la vie, et vous ne m'en voulez pas de ce retard qui m'a beaucoup contrariée. Vous pouvez d'ailleurs vous figurer dans quelle bizarre situation d'âme je suis demeurée après des secousses assez violentes pour donner la mort, à part même les balles, les bombes et l'incendie qui faisaient le fond de nos journées et de nos affreuses nuits durant cette sanglante semaine. Je ne peux pas me figurer que je sois en France. Oh ! non ! Les barbaries que j'y ai vues n'ont jamais été rêvées par les Français contre des Français. C'était une chasse aux lièvres, une chasse ouverte pour les soldats, une débauche de sang... Je suis malade de ces souvenirs. — Et forcée de rester dans cette ville infortunée dont le sol tremble, vous devez croire encore, Mélanie, que j'en épouse toutes les douleurs et l'effroi dont elle est agitée. Mais c'est bien assez vous en parler. J'en ai mal dans le cœur des suites de ces tableaux déchirants. Cette maladie, qui s'était calmée depuis trois ans, se renouvelle au lieu même où je l'avais contractée : une guerre civile équivaut à une affection malheureuse et violente..... Dieu vous sauve de toutes deux, chère Mélanie. Le repos, l'indifférence, voilà ce qui empêche les femmes de mourir vite, ou ce

qui ne leur fait pas de la vie une lutte au-dessus de leur raison.

Je ne doute pas un moment que vous n'ayez été triste pour moi de mon départ, mais jugez comme j'ai dû le bénir ! Si j'avais senti mon mari sans moi au milieu de si graves dangers, que serais-je devenue ! Que devient-on quand on tremble pour ceux qu'on aime ? Il est cent fois moins affreux de mourir avec eux. Je dois vous avouer, ma chère, que nous nous sommes retrouvés en vie avec étonnement et presque avec regret, car cette mort était si prompte ! Tomber ainsi en martyr sous l'atroce barbarie des rois, c'est aller au ciel d'un seul bond, et ce qui nous reste à voir peut-être dans cette ville infortunée nous faisait par moment envier l'élite qui montait à Dieu. A présent ce fanatisme est amorti en moi, je crains la mort, même en supportant une vie peu désirable comme la mienne. C'est la vie ! Au milieu de mes chers enfants, je l'aime encore. Que mille biens vous y attachent de même, chère amie, et croyez aux sincères affections quand vous pensez à celle qui m'attache à vous.

XXXIX

A SON FILS

Lyon, le 12 juin 1834.

Nous sommes tous présentement plus

tranquilles, mon cher enfant. Lyon est calme et se repose de la guerre civile. La providence prendra les peuples en pitié ; ils s'entendront dans la paix, je l'espère. La bienveillance, la droiture et l'union, c'est le rêve et le but des honnêtes gens.

Je suis pleine de reconnaissance pour toutes les personnes qui rendent à Grenoble ta vie heureuse et te font une joie de ton séjour dans ce pays où mon cœur va si souvent te chercher et te revoir ! Je n'aurais pu me refuser la consolation d'y aller moi-même quelques jours, si nous n'étions en ce moment dans un état de gêne, voisin de la pauvreté. Nos voyages nous ruinent. La guerre qui a fait fermer le théâtre a privé ton père de deux cents francs et, par une clause d'engagement, il ne reçoit pendant cinq mois d'été que les deux tiers de ses appointements. Nous sommes donc réduits jusqu'en septembre au strict nécessaire, et il faut ajourner la récompense attachée à tout sacrifice commandé par la probité. Je te reverrai avec encore plus de bonheur, et toute la famille partagera du moins cette récompense.

XL

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, 8 août 1834.

Ta lettre m'a rouvert le cœur, bien

aimée Caroline. Ce coup bien qu'inévitable, n'en est pas moins affreux pour toi. Il t'aurait terrassée au milieu du bonheur, que doit-il être au milieu de ton âme déserte !... Pauvre Caroline, est-ce là le sort que j'avais rêvé pour toi quand je te voyais resplendissante de gloire, et si bonne !... Je suis triste et je pleure de n'avoir pu baiser la main de ta charmante mère avant son départ. L'idée que tu as vu cette excellente amie lutter dans une si longue agonie me pénètre tout le cœur de tendresse et de larmes pour toi, pour ta fille que j'embrasse avec toi. Crois-tu que je t'entende ! Deux jours avant, non, la veille même de ta lettre, je parlais de toi avec tout le ressentiment de ton mauvais sort. Quelque chose me disait que tu éprouvais un redoublement de torture. Oui, tu es bien malheureuse ! Cette pensée me fera toujours souffrir.

Si j'osais me plaindre, à côté de la place vide de ta mère... je me plaindrais. Mais tu devineras tout en deux mots. L'administration théâtrale est en faillite, le théâtre fermé depuis hier, et nous perdons déjà onze cents francs.

Pourtant M. Adolphe Nourrit vient de faire faire des recettes formidables. Mais Lecomte n'est pas aimé, il s'est aliéné les artistes, et son arrogance rend toute conciliation impossible.

J'ai été et je suis malade. Une terreur de

nuit, un assassinat commis sous nos fenêtres il y a trois semaines, à minuit, par un factionnaire ou un tigre, sur un jeune homme qui passait tranquille, m'a mise au lit avec une perte de sang dont je ne peux me remettre.

XLI

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, 6 septembre 1834

Il y a des impressions qu'on n'écrit pas, Caroline.

Répondre par une lettre à une lettre comme la tienne, est si imparfait, que tu ne sauras jamais au juste ce qu'elle m'a fait ressentir d'émotion, de bonheur et de tristesse. Il fallait, mon bon ange, pour obéir à l'élan de mon cœur, partir et arriver chez toi, prendre tes mains et te regarder ! C'était là ce qui eut satisfait nos deux cœurs, le mien dans sa gratitude profonde, le tien dans son impatiente charité.

Caroline ! une femme comme toi ne pouvait être contente que par la présence de celle que tu demandais pour la consoler. — Va ! je te comprends par moi-même, et tu ne seras jamais mieux connue que par celle qui t'a tant aimée ! Un mot te dira tout, et pourquoi je ne pars pas, et pourquoi je demeure dans une position torturante. *Je ne suis pas libre.*

Mon mari, que ta lettre a touché jusqu'aux larmes, est un homme tout entier, immobile dans ses aversions. Il abhorre Paris ; rien ne pourra le changer, et sais-tu une chose ? C'est qu'il faut que ce soit moi qui le console de cette manie qui nous perd. Car il s'avoue en secret qu'il détruit tout l'avenir pour lui et pour nous, — mais sa sauvagerie l'emporte, et il ne veut pas que je paraisse en souffrir. Chaque homme est inexplicable au fond de lui, Caroline. Obéissons dans cette vie, et sauvons-nous dans l'espoir d'un avenir où rien ne nous opprimera.

Je demeure donc près de lui, en attendant la destinée des théâtres pour cet hiver. J'ai été malade, abattue de fièvre, brisée de ta lettre. — J'ai changé de logement, ce qui m'a achevée de fatigue, et jour par jour j'ai voulu t'écrire, sans en trouver le temps, car je m'agite dans les soins d'un ménage de six personnes. Fais la part de cette position, — que ton âme de mère et de femme m'excuse et me comprenne toujours. — Tu vas pleurer de ma lettre, n'est-ce pas ? moi aussi. Mais c'est comme cela.

XLII

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 9 septembre 1834,

Je n'ai pas eu besoin de vous répondre, chère Mélanie, pour vous persuader de

l'intérêt sincère que je prends et prendrai toujours à ce qui vous touche. Vos peines, vos ennuis, vos découragements, tout cela me touche et m'attendrit, parce que je vous connais si bonne que vous devez en être plus abattue que personne.

J'ai été malade plus qu'à l'ordinaire, et ma chère fille aimée l'a été plus que moi, pour grandir et se soumettre à ce climat tour à tour humide et dévorant ; c'est le plus malsain pour les organisations nerveuses. Et si l'on pouvait se trouver heureux comparativement, je vous dirais : « Bénissez Dieu, vous n'habitez pas Lyon ». Ce sera une des tristes réalités de ma vie qui s'abrège ainsi de tout ce qui lui est imposé par force, — mais je sais bien que les chagrins des autres ne peuvent consoler des âmes vraiment bonnes, et la vôtre, j'en suis sûre, est de ce nombre. Nous sommes toujours dans le désastre d'une grande faillite théâtrale, dont le directeur est en fuite. Le théâtre est fermé, les appointements de trois mois perdus, la profonde infortune enfin, tout ce que je pressentais en vous disant : adieu. Si mon sort changeait par une pitié du ciel, je me ferais un devoir de vous l'écrire pour vous donner un peu de joie, car il y a longtemps que vous êtes triste en pensant à moi. Ne croyez pas pourtant que je sois sans courage et sans consolation. Mes trois enfants sont près de moi et m'aiment bien !

Vous savez l'attachement de mon mari pour moi, et j'ai des heures entières d'oubli, sur le fond de notre amère position. Dieu ne m'a pas encore laissé tomber, et puis je ne tomberai, je l'espère, que dans ses bras.

Vous présumez que dans ce coin où m'a cherchée votre dernière lettre remise par un médecin fort distingué, je n'ai pas moyen de répandre les souscriptions de votre joli volume. Jamais je ne vais dans le monde de cette province où tout ce qui tient au théâtre demeure étranger comme les juifs ; mais j'ai fait quatre listes et je les ai confiées à des allants et venants de cette société où, je vous l'avoue, on fait très peu d'état de nos rêves et de nos tendres vers. J'ai prié Mme Niboyet, qui a l'air d'une femme très bonne, de vous attirer toutes les signatures qu'elle pourrait. Hélas, je ne peux entre elle et moi vous en annoncer encore que cinq, et c'est une peine dans mes peines. Pourquoi m'imposeriez-vous la froide obligation de ne pas y mettre mon nom ? Si une pareille idée me venait pour un livre, je vous demanderais votre nom, et ce serait un plaisir pour moi de le trouver à la tête de tous. Ainsi, je vous prie de vous taire et de me laisser vous embrasser aussi sincèrement que je vous aime.

XLIII

A CAROLINE BBANCHU

Lyon, le 14 Septembre 1834

J'ai mon fils près de moi. Il est hors de pension pour deux mois et c'est te dire qu'une consolation bien douce est répandue sur mes chagrins, — ils sont devenus bien amers. Voilà trois mois de perdus au théâtre toujours fermé par l'immense faillite de M. Leconte qui est en fuite. (Cinq cent mille francs composent *ses déficits*). Nous sommes réduits à l'extrême misère, et si je déchire ton amitié par cette confidence, mon ange Caroline, c'est pour te prier, si tu peux, de trouver dans quelques-unes de tes connaissances à vendre les meubles que ta fille veut bien me garder. Valmore m'a *avoué* qu'il préférait toutes les chances désastreuses que nous éprouvons de faillite en faillite et de voyage en voyage, *à rentrer* jamais à la Comédie-Française qu'il abhorre. Cette aversion franchement déclarée au moment où nous sommes *ruinés* par elle, ne me laisse pas le moindre espoir de retourner jamais à Paris, et ces meubles que je dois encore ne sont qu'un fardeau inutile sur ma conscience, et pour les amis qui voulaient me les garder. J'ai écrit au neveu de Scribe qui voulait à mon départ m'en acheter quelques-uns, et, s'il

est toujours dans la même intention, je lui donnerai ton adresse. De ton côte, si le hazard te faisait connaître quelqu'un pour cela, songes-y avec ton cœur. L'ami à qui nous devons encore une grande partie de ces meubles à Rouen est devenu tout-à-coup, par un procès, malheureux comme nous, et cette dette m'empêche de dormir. Si notre théâtre demeure fermé cet hiver, je serai obligée de me retirer à la campagne. Tu vois, ma Caroline, que je pressentais tout mon sort en quittant Paris, et que, comme toi, le malheur tient mon âme pour l'éprouver jusqu'au bout. Il y a de grands mystères dans nos grandes douleurs, mon amie, et il faut attendre ! lutter avec un corps faible et brisé contre cet ouragan qui nous a prises depuis si longtemps pour victimes.

Si tu vois notre bon Victor Augier, dis-lui que je le plains de la perte qu'il a faite de son ami Roux-Martin. J'ai pleuré cet excellent homme, mort si jeune encore, dévoré comme nous de peines de cœur. Il y en a qui en meurent !

XLIV

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, le 26 novembre 1834

Ta première lettre, mon bon ange, m'a tellement surprise, que je croyais rêver en

la lisant. Celle de Mme Favier qui l'enfermait ne me donnait pas un mot d'explication sur tes craintes, relativement à mon fils dans son éducation. Tu connais assez la promptitude de mon cœur pour te figurer que, libre de mes actions, je n'aurais pu rester en place et que j'aurais pris mes ailes vers Paris ou vers Grenoble où mon cher enfant est retourné depuis le 4 de ce mois. Mais, je te répète, ce dont il faut bien te persuader, chère Caroline, c'est que je suis enchaînée autant qu'une femme peut l'être, et que mon mari ne comprend pas du tout que je puisse quitter trois heures ma maison. Jamais, à cet égard, tes offres généreuses et charmantes ne pourront même effleurer sa résolution. Il en est touché jusqu'aux larmes, il t'en aime comme la seule femme au monde qui soit capable envers moi de cette naïve et profonde amitié, mais pour me laisser aller un mois sans lui quelque part que ce soit, il m'a fait jurer de ne jamais lui en parler. Tes bons yeux d'ange, pénètrent facilement jusqu'à mon cœur pour y voir un renoncement absolu à toutes choses, plutôt que de troubler le peu de bonheur qu'il est en mon pouvoir d'offrir à Valmore. Je le suivrai où il voudra comme tu ferais à ma place, et comme je pense, au fond de l'âme, que c'est le devoir que Dieu m'impose, comme femme, je crois que Dieu ne se plaira pas à m'en punir. Du reste, Caroline, que sa

volonté soit faite sur moi. Il y a déjà trois ans que mon âme si ardente, si remplie d'illusions (puisque les espérances du bonheur ne sont pas, dit-on, autre chose) se ploie à ne plus rien vouloir pour elle-même ; non parce que je vaux mieux que toi, qui peut valoir mieux que toi ! mais parce que j'éprouve une lassitude de désirer l'impossible, et que je remets à une autre vie tout ce que celle-ci me refuse. Voilà pour la situation de mon cœur, sauf quelques orages muets que j'apaise avec des larmes et des larmes et des prières. Je n'ai du reste personne à envier, car je vois beaucoup souffrir, et celui ou celle que nous trouvons favorisé par le sort, a été malheureux ou le deviendra.

Mais sois tranquille déjà pour cet hiver. Depuis le dix de ce mois, le théâtre est rouvert et les appointements de Valmore datent de ce jour. La saison n'offre que des chances d'argent au directeur que l'on a enfin rendu aux artistes ruinés, et nous sommes, du moins pour plusieurs mois, à l'abri du besoin et du froid. Dieu m'a fait l'aumône en père, mon amie. Je n'ai plus, de cette longue épreuve amère, qu'un souvenir plein de reconnaissance pour les mille ressources imprévues qui nous ont aidés à en sortir. La providence est admirable ! Les deux ans de la pension de mon fils sont acquittés. Son professeur, qui attache un prix si modique à l'éducation parfaite et aux soins paternels qu'il lui

donne, en est content et m'écrit tout ce qu'il y a au monde de rassurant relativement à l'avenir.

XLV

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 6 décembre 1834.

Vous êtes meilleure que moi, chère Mélanie, puisque vous me pardonnez mon silence qui m'a fait comme un tendre remords. Vos doux et beaux vers ont touché ma tristesse d'une reconnaissance bien sincère, et Mme Niboyet m'en a fait une surprise charmante en me les envoyant tout imprimés sans m'en avoir parlé d'avance. J'ai maintenant oublié les mille entraves qui m'ont empêchée de céder à l'élan de mon cœur qui voulait vous en rendre grâce ; ces entraves étaient sans doute bien impérieuses alors, mais je ne me souviens plus aujourd'hui que de votre élégie et du chagrin de n'y avoir pas encore répondu. Au reste, tout ce qu'une situation menaçante et misérable peut avoir d'étouffant, je l'ai ressenti depuis mon arrivée à Lyon. Nos peines d'intérêt, sans pouvoir se réparer jamais, sont fort adoucies depuis un mois, c'est une satisfaction pour vous de l'apprendre, j'en suis sûre, et je paye avec cette nouvelle votre excellent cœur de tout le bien qu'il me souhaite.

J'étais persuadée aussi du soin élégant que vous apporteriez au volume de vos poésies.

Le spécimen me paraît charmant et mériterait tous les souscripteurs que nous cherchons, j'en suis toujours à huit, je crois, pour mon compte. Je ne connais et ne vois personne dans cette ville, dont je ne peux vous donner aucune idée réelle. *Il (A. Dumas)* en était lui-même dans un froid étonnement durant les trois jours qu'il a passés à Lyon. Ses grandes ailes ne savaient où se poser dans l'humidité de cette presqu'île où tout est encombré de boue et de marchandise. Oui, Mélanie, il m'a parlé de vous, toujours en mots voilés, mais tendres et bienveillants. Vous y pensez toujours, n'est-ce pas ?... Vous avez trop souffert pour l'oublier. Chère femme ! que vous êtes femme ! *Il* paraît tout rempli de l'amour des voyages. Il a l'air, en effet, d'avoir en tout des bottes de sept lieues. Vous savez le bien qu'il m'a fait, et toutes les raisons que j'ai de m'en louer. C'est encore une des sympathies qui reste entre vous deux, sans compter celles qui vous rapprocheront dans l'avenir, quand tout sera calme, quand tout sera.... j'allais dire oublié. Oublie-t-on ?

Si vous revoyez mon cher cousin Bra ou sa femme, serrez leurs mains pour moi. Dites que je comprends son silence. Les artistes ont-ils le temps de s'écrire ? Ils n'ont que celui de s'aimer entre eux, et de se crier : au revoir !

XLVI

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 15 avril 1835.

C'est encore moi, bonne Mélanie. Vous avez reçu peut-être déjà mon petit ange voyageur, Mme Baune, qui a voulu vous aller embrasser pour moi, pour vos tendres poésies. Aimez-la, c'est vraiment un ange. Amour, dévouement, courage, tout est là... près de la maison de son mari, à la porte, et sur son grabat, quand elle peut! Je l'y ai vue depuis un an, je l'avoue!

Et voilà un jeune homme qui brûle d'écrire, qui vient de faire un drame joué ici. Valmore me demande pour lui le bonheur de vous connaître, de vous le présenter comme un pur enthousiaste de tous les arts. Recevez-le avec votre gracieux accueil. Il veut connaître des hommes de lettres, il veut voir le talent de près. Je vous l'adresse. Soyez bonne pour moi dans votre accueil pour lui. Je suis trop malade pour vous écrire plus. J'ai besoin de savoir si vous l'êtes moins, vous! qui avez tant souffert. J'ai aussi le désir d'apprendre si vous êtes rentrée dans vos envois de volumes. Je crois pourtant que Mme Niboyet doit être à Paris.

Ai-je besoin de vous recommander de m'inscrire pour Mlle Mercœur partout où

vous mettez votre nom? Mais écrivez-moi ce que vous aurez fait, afin que je vous envoie l'argent. — C'est donc vrai! elle n'est plus!... Quelle douleur irréparable pour les *riches* qui la savaient si pauvre et qui disaient l'aimer! et qui lui faisaient lire ses vers à lui enflammer la poitrine. — Lire des vers... Ah! mon Dieu. Une fois je l'ai entendue, j'ai pleuré de tristesse de lui entendre lire ses vers. — Qui est-ce qui la comprenait dans tout cela? Moi, qui pleurais de son avenir. Sa mort m'a fait un mal affreux. (C)

Ecrivez-moi, si vous pouvez écrire à ceux qui vous aiment avec une grande sincérité.

XLVII

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 5 mai 1835.

C'est à mon retour d'un petit voyage que j'ai trouvé votre lettre, ma chère Mélanie. Je n'ai pas vu les jeunes artistes que vous recommandiez à mon zèle. Mais comme votre lettre était ouverte, mon mari, sur sa lecture, a parlé d'eux dès le jour même aux directeurs et a jeté ses instances dans la balance de leurs intérêts. Comme leurs intérêts (aux directeurs) s'accordaient parfaitement avec le désir de ces jeunes hommes, ils les ont

accueillis comme tout le public avec beaucoup d'empressement, et ils ont été couverts d'applaudissements dans trois ou quatre soirées dont ils ont fait le charme et la *recette*. Valmore est de plus l'ami du gérant du *Papillon*, auquel il a chaudement recommandé ces trois talents. Mais l'article était fait d'avance sur le plaisir très réel qu'ont fait ces trois charmantes voix. Les journaux du théâtre s'en sont donc emparé comme de l'évènement en saillie du moment, et ces trois MM. doivent être satisfaits de la justice qu'on leur a rendue dans ce pays assez froid d'ailleurs pour tous les arts et ceux qui les professent. C'est un comptoir que cette ville, dont l'atmosphère par dessus le marché tue, à force de les détendre ou de les irriter, toutes les organisations nerveuses. Je suis fort malade.

Mme Niboyet, dont vous ne me parlez pas, ni de la lettre dont je crois l'avoir chargée pour vous, a dû vous dire que ma position ne ressemble plus à rien. Est-ce là vivre ? Je ne suis revenue d'un petit voyage que pour retomber malade.

Vous m'avez donné *encore* votre livre. J'en suis triste et contente, parce que je l'aime et que je suis toujours pauvre pour acheter ce que j'aime. Celui-là ne sortira plus de mes mains. Merci, chère Mélanie ! Vous êtes très bonne, et je le sais trop pour ne pas vous souhaiter bien heureuse ! Mais quoi ! Vous

ne l'êtes pas, vous ne le serez pas. L'amour a été tué chez vous par l'amour. Oh ! c'est triste et inguérissable !

Ce que vous aimez le plus au monde est, dit-on, à Aix. Dans l'intérêt de sa gloire, il s'est retiré un moment de la foule pour aller écrire une belle pièce de plus. Je n'ose vous en parler que parce que je sais que vous y pensez toujours, et que ce n'est pas éveiller une douleur, mais y répondre. Tout à l'heure encore mes yeux se sont mouillés de vos vers : *Une Promenade à Mouss*. Ce sera donc toujours ainsi le même cri dans les vôtres : *J'aimais*, on m'a aimée ; *j'aime*, on ne m'aime plus. Voilà pour remplir une vie si active, mon Dieu ! si ardente, si longue, séparée du bonheur. Je vous plains beaucoup.

Avez-vous mis mon nom comme une triste fleur à la tombe promise d'Elisa, chère fille ! Je vous enverrai l'argent. Répondez-moi là-dessus.

XLVIII

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, le 7 juin 1835.

Que penses-tu, Caroline, de ce repos apparent dans mon inquiétude sur toi ? Tu sais pourtant mieux que personne, ma tendre *Alceste*, qu'il n'y a guère de repos pour les

affections vives. La mienne pour toi est assurément de ce nombre et pourtant que de jours s'écoulent sans que je t'en donne le moindre signe.

Le 14 juin.

Je laisse subsister ce paragraphe d'une troisième lettre interrompue par ma troisième maladie depuis six semaines, chère amie. Tu ne souriras pas à cette triste excuse, mais tu sauras que c'est la seule excuse qui ait pu arrêter l'élan qui me porte vers tes souffrances à toi, qui me font bien du mal. Ta dernière lettre en était si remplie, que je ne peux en détourner ma mémoire, d'autant que je vois bien, Caroline, qu'il y a écrit sur ton cœur comme sur beaucoup de cœurs de femmes : « *ici plus d'espérançe.* » Ma dernière douloureuse et rapide maladie dont je suis encore si faible est un coup de soleil. Ma tête est devenue prodigieuse avec une lourdeur et des souffrances inexprimables. Je jetais des cris involontaires et tout mon corps m'élançait comme des blessures. C'est fini une fois encore depuis avant-hier. J'attends de nouveaux tourments, puisque nous vivons à ce compte.

Je n'ai pu vendre encore qu'un lit de tous mes meubles laissés à Paris. Si tu nous voyais ici, toujours dans notre grenier, depuis la faillite dévorante! Cent vingt marches à escalader, comme c'est encourageant pour sortir.

Va, Caroline, nous sortons par lambeaux de ce monde, et nous n'avons jamais raconté nos dernières larmes à ceux qui pleurent comme nous. Le bûcher sur lequel je t'ai vue t'étendre qui ne s'effacera jamais de ma mémoire à force que tu y étais triste et belle, ah! Caroline! c'est là qu'il fallait mourir, toutes deux peut-être, pour n'emporter que la poésie des douleurs qu'il nous était imposé de subir plus tard. Que de pressentiments dans tes cris sublimes et dans mes sanglots en te regardant!

XLIX

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 20 novembre 1835.

Votre silence est bien long et m'inquiète, bonne Mélanie. Il faut me rassurer sur une lettre confiée à un voyageur dont je n'ai plus entendu parler. Je crois pourtant à sa loyale exactitude. Ma lettre à vous contenait celle que vous désiriez pour *lui*, et une souscription pour un de vos volumes : (*Mme Clara Francia Mollard*). Avez-vous reçu tout? Un mot, chère, et sur votre santé qui peut avoir été cruellement troublée d'un bruit effrayant démenti par bonheur, mais qui a dû vous frapper à l'âme. J'écris ce mot à la hâte et je vous embrasse.

Je ne conçois rien à ces biographies que l'on veut faire comme des contrats, et vous? Moi, personne ne me connaît, que peut-on dire sur moi ? Cela me semble bien inutile dans des temps si graves.

Mon mari vient de se lier encore pour 1836 à Lyon. Il ne nous manque que d'y voir régner le choléra. Ah! mon Dieu! Soyez mieux suivant vos vœux que votre affectionnée et sincère

MARCELINE VALMORE.

L

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, le 21 décembre (1835).

J'ai vu M. Dumas lui-même hier, Mélanie. Il descendait de l'Italie, en santé parfaite. Il nous a donné tout ce jour de repos passé dans notre modeste grenier. J'étouffe de joie d'avoir à vous dire qu'il fera votre biographie. Un vœu de votre cœur malade sera donc rempli! J'ai mieux parlé que ma froide lettre. Faites-la lui remettre toutefois tandis que sa promesse est encore sur ses lèvres. Voici l'adresse : Passage Saulnier, n° 12, chez M. Fontaine. (D)

Dites-moi si vous en êtes aussi heureuse que moi... Non ! vous pleurez, vous ! Je vous en conjure de ne parler de la mienne

à personne. Qu'ai-je de biographie, moi qui vis dans une armoire.

Ma chère et bien bonne amie, soyez heureuse et bénie en 1836 !

LI

A SON FILS

Lyon, le 6 février 1836.

M. Maffey t'attend pour te faire traduire de belles stances en italien, qu'un de ses compatriotes lui a envoyées pour moi. J'ai Silvio Pellico, italien et français, magnifiquement relié. J'ai le beau, l'adorable livre de M. Victor Hugo, cette immense poésie qui vient du ciel ou qui y va et sa *Notre-Dame de Paris*, chef-d'œuvre d'*architecture,* si j'ose dire cela de cette œuvre où brûle tant d'âme, de génie et de larmes. J'ai l'*Imitation de Jésus*, ornée, comme si elle en avait besoin, et le beau livre des *Saintes*, plein d'images et de pages irrésistibles. Tu verras tout cela, mon cher enfant! Oui, mon ami, ces cent écus sont tout ce que j'ai retiré de notre nouveau dèsastre. Je t'expliquerai tout ce que la mauvaise foi *a tiré à vue* sur notre loyauté. Mais

« En gémissant d'être colombe,
« Je rends grâces aux dieux de n'être pas vautour. »

Ces beaux vers sont d'un homme d'église.

Pourquoi vas-tu au temple ? Est-ce par entraînement et conviction ?

LII

A MÉLANIE WALDOR

Lyon, mars (1836).

Je ne peux mieux vous prouver, bonne Mélanie, tout le prix que j'attache à votre amitié et la foi que j'ai en elle, qu'en vous donnant le bonheur de connaître M. Jules Favre, l'éloquent et pur défenseur de nos malheureux accusés d'*avril*. Cette jeune gloire du barreau Lyonnais, dont la voix a ému les tristes échos du Luxembourg, s'en va où vont *toutes choses*, toutes les belles choses, Mélanie, à *Paris*, au foyer des gloires durables. Recevez bien la sienne, et montrez-lui les vôtres qu'il ne connaît encore que de loin et par l'amour qu'il leur porte. Vous avez, avec votre cœur parfait, l'heureux moyen d'être utile à ceux qui aiment les lettres, les arts, et les cherchent. Faites donc voir à ce nouvel habitant de votre monde tout ce qu'après vous y est à aimer, beau et bon à connaître, et faites pour lui comme vous feriez pour moi si j'allais vous demander tout ce que vous pouvez en bienveillance de l'âme.

J'ai vu M. Janez, tout ému encore de votre bonté. Il m'a remis le charmant livre, et, à part ce qu'il renferme de votre talent

de *mère*, devinez ce qui m'a fait venir les larmes aux yeux?.... Vous ne *bégayez* pas votre affection pour moi, merci, Mélanie! Un jour peut-être, je vous prouverai la mienne.

Je remets à M. Jules Favre une lettre pour *lui*. Ce serait bien plutôt à vous de la lui présenter. Quel monde renversé! — Moi, je n'en entends plus parler, mais c'est tout simple. Ce M. Montferrand a fait une impiété. Il m'écrit, me demande et j'envoie une fleur pour ce livre destiné à la pauvre mère d'Elisa. Il en détourne l'emploi et jette ce triste don dans un journal *à lui*. C'est du beau.

Vous mettrez des gants pareils aux miens, Mélanie, et cette ceinture sous votre excellent cœur qui a fait le *Roi de Thulé*, premier bonjour de votre âme à la mienne, qui vous est sincèrement dévouée pour toujours.

Faites connaître David à M. Jules Favre.

LIII

A MÉLANIE WALDOR

(Lyon), 1er avril 1836.

Je vous ai écrit par M. Jules Favre, Mélanie. Ma lettre était une prière et un remerciement. L'avez-vous reçue? Il me semble que non, puisque je n'ai pas entendu parler de vous.

Le remerciement, c'était du livre, si doux à mes enfants, si touchant pour leur mère qui sait par son expérience tout ce qu'elles ont dû coûter à votre courage, toutes ces pages écrites à travers une santé faible et de graves préoccupations, portant leur cachet de résignation qui me les rend si chères. Nos enfants ignorent encore que nous les faisons quelquefois danser en leur cachant des larmes... C'est ainsi de même de beaucoup de mères qui n'écrivent pas!

La prière, c'était d'accueillir avec toute la grâce de vos beaux et bons yeux ce jeune avocat dont le talent grandissait trop depuis trois ans pour rester à étouffer ici. C'est le défenseur de nos *insurgés d'avril*. N'avez-vous pas entendu sa voix, libre, sensible et forte, du fond du Luxembourg dont elle a tant ému les affreuses murailles? L'avez-vous vu enfin? Vous a-t-il donné ma lettre et un ruban? Je ne l'ai vu, moi, que deux fois, mais je connais des pauvres qui le pleurent, et des prisonniers qu'il a rendus à leurs mères.

Je ne vous parle pas des tristesses secondaires que m'ont causées des trafics de librairie. Oh! c'est mal. Mais cela s'oublie au moins au bout de peu d'heures. Ce bon M. Dumont est, je crois, plus vrai. Mais je n'ai pas le goût de parler de moi.

Écoutez. Voici une lettre de M. Antony Raynal. Vous y verrez toute l'ingénuité de

sa passion heureuse et malheureuse pour écrire. Je dis malheureuse, parce qu'il est parfois malade et fatigué. Pensez à sa lettre et à sa proposition toute sincère et gardez-lui le secret, que vous puissiez ou non vous en charger. Ses livres ont eu le succès qu'il en espère. Ce petit travail ne vous coûterait pas plus que ceux où votre cœur n'est pour rien, ainsi j'ai pensé que vous en feriez peut-être un acte de vertu, car vous êtes mère, excellente mère, et pas plus riche que moi, je le crains! Vous êtes au centre de ces choses où je suis si bête, même quand j'en suis tout près, voyez donc si vous avez le moyen et le vouloir de ce petit gain *si pur* qui restera entre vous et Dieu. Et puis, M. Claudius — nouvellement marié — n'oubliera pas, levant une belle robe pour sa jeune et douce femme, d'en faire couper une pour vous l'envoyer. Je dirai *noblement oui* pour vous.

Adieu, je vous aime, je voudrais que vous fussiez heureuse, contente du moins. Moi, j'ai mon cher fils près de moi, il est grand et bon! Répondez-moi, gardez-moi votre amitié.

LIV

A SON FILS

Lyon, le 19 mai 1836.

Je pressentais en t'écrivant, mon cher fils, que ma santé allait s'abattre, et c'était

vrai. Je suis dans une grande faiblesse des efforts inouïs que j'ai faits durant la maladie de notre bonne petite Inès. Les nuits, les veilles, mais plus que tout l'effroi d'un mal si long et si grave, ont renouvelé en moi la fièvre et l'irritabilité nerveuse qui me fait bondir le cœur au milieu d'un calme apparent. Je suis cependant bien heureuse de voir cette petite fille en pleine convalescence réparer toutes ses forces et jouir de sa vie avec une gaîté qu'elle n'avait jamais eue. Mais de telles secousses ne se réparent pas vite sur moi, car je les éprouve jusqu'au fond de moi-même. Je vous aime tant, mes chers enfants!

Je t'embrasse pour le bulletin que j'ai reçu. Tout ira bien. Dieu t'a jeté dans mon sein pour ma consolation à toutes douleurs, car tu es bon. Je ne t'en demanderai jamais davantage, le reste viendra en surplus.

S'il te faut de l'argent pour ta communion, informe-t'en et dis-le moi, je te l'enverrai. Tu m'en écriras les détails et le jour, afin que j'aille me mettre à genoux dans quelque chapelle où il n'y aura que Dieu et mon cœur de mère.

Au revoir! Je te regarde dans mon cœur.

LV

A SON FILS *

Lyon, le 6 juin 1836,

Si le cœur s'envoyait, mon cher enfant, autrement que dans des lettres, tu n'aurais pas attendu si longtemps celle-ci en réponse à la tienne. Ma santé est détestable et quand j'en ai deux ou trois jours de suite, elle s'use en travaux intérieurs pour ton père qui a eu besoin de moi. Nous sommes à vrai dire tous plus ou moins malades par l'inexplicable atmosphère qui nous envoie l'hiver après le plus pâle des printemps !

Pourquoi, mon cher fils, ne m'écris-tu pas davantage de ton côté ? J'espère que ce n'est pas ta santé qui me rend ce bonheur plus rare qu'à l'ordinaire, et nous sommes bien convenus que tu n'attendais pas mes réponses pour me parler, m'envoyer tes *bonjour !* qui jettent toujours de la joie et du soleil sur tous nos jours de pluie et de mélancolie. Je t'ai dit : « Ne compte pas mes lettres pour savoir que j'ai toujours besoin des tiennes. » Toi, tu es plus fort ; tu peux me dire plus souvent ce que je pense toujours.

Que vas-tu dire quand tu sauras que j'ai obtenu pour toi une ceinture au Gymnase par la protection d'un petit militaire, fils d'une de mes amies de *Flandre*. L'amitié !

c'est comme du soleil, on retrouve ses rayons partout. J'accueille et je reçois ce pauvre enfant déjà soldat avec la tendresse que je demande à Dieu pour toi des mères qui se trouvent sur ton passage. Il me semble ainsi, mon bon Hippolyte, qu'en lui donnant tout ce qui est en mon pouvoir pour l'égayer de sa mère, je te l'offre par la main d'un autre, et cela me fait pleurer de tendresse et de tristesse. Que veux-tu ? On sent son âme par la douleur plus que par la joie en ce monde, c'est notre lien profond avec Jésus-Christ. C'est ce qui me rend impossible de comprendre un autre Dieu que cet homme en croix et bénissant encore. C'est mon cœur qui a versé dans le tien cette foi sacrée et indestructible, enferme-la pour tout ton avenir, cher! Je ne t'aurai rien donné de si précieux.

LVI

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, 1er juillet 1836.

Il faut bien t'aimer pour oser t'écrire, Caroline, après plusieurs mois coulés sans t'avoir répondu. C'est de cette façon que les amitiés du monde s'éteignent. Celle que j'ai pour toi est de tous les temps

et se renouera partout, malgré les longs silences qui en interrompent l'expression écrite. J'ai ton souvenir dans le cœur depuis tant d'années, qu'il se mêle à tout ce qui m'arrive, et que je te dis : *bonjour*, Caroline ! au milieu quelquefois de bien des préoccupations qui paraissent t'être étrangères, et comme si je t'avais vue hier. Cela fait, mon bon ange, que sans avoir peur d'être oubliée jamais de toi, je m'offre quand je peux devant tes yeux doux et reprochants. Je te laisse dire d'abord tout ce que tu as dans l'âme contre ce silence en apparence si froid, et je te raconte que, comme toi, je marche souvent à genoux sous mon sort dans ce monde qui nous a été rude! malgré quelques illuminations qui n'ont fait que rendre plus sombre le fond immobile du tableau.

Tu m'écrivais, convalescente d'une affreuse maladie, ta lettre m'avait beaucoup troublée. Je baissais ma tête sous des souvenirs bien amers pour nous deux, quand j'ai été frappée moi-même d'un effroi terrible pour ma chère petite Inès. Elle a lutté un mois contre la plus grave des maladies de son âge, une croissance extraordinaire et une fièvre muqueuse dont plusieurs petits enfants mouraient en même temps à sa pension et dans ma maison même. C'était horrible, Caroline. Tu penses bien, chère, qu'après l'avoir sauvée par

mes soins, mes prières à Dieu, mes veilles si tristes avec ce cher ange en délire, j'ai partagé la faiblesse de sa convalescence, car j'étais à demi tuée de frayeur et de fatigues. Ajoute que j'ai (été) une partie de l'hiver la garde-malade de mon bon Valmore qui souffrait pour la première fois de sa vie et que je portais dans mes bras, de son lit auprès du feu, comme un enfant aussi, mais souffrant d'atroces douleurs que l'on croit et être rhumatisme. Voilà mon hiver, aussi triste que ta lettre qui me demandait deux heures d'épanchement d'âme que je ne pouvais m'accorder à moi-même. J'étais ivre de lassitude et de chagrin.

Réponds-moi, mon amie, je t'en prie, dis-moi tout ce que tu peux dire de ton sort qui m'intéressera toujours ! Le nôtre ne tient qu'à un fil à Lyon où la comédie est entièrement sacrifiée aux immenses frais de l'opéra et de la danse. Cette saison nous fait trembler. Je n'ose me plaindre. La plainte ne fait qu'aigrir ou attrister les esprits imployables dans leurs aversions, et je vois qu'il y a de l'aversion, *comme artiste*, contre Paris que je n'espère plus revoir, sinon en passant pour de nouveaux *pèlerinages*.

LVII

A PAULINE DUCHAMBGE

Lyon, 17 octobre 1836.

Je vais te confesser une faiblesse, c'est que, pour la première fois de ma vie, un succès de femme vient de m'attrister. J'ai repoussé le journal qui loue, vrai ou non, le talent de cette femme. Elle t'a fait du mal, c'est plus que m'en avoir fait. Mlle Loysa Puget, voilà son nom qui m'a serré le cœur d'une façon si nouvelle. Valmore a compris cela, et tu peux n'en pas rougir pour moi. Valmore aussi m'attriste sérieusement. Il fixe l'avenir avec effroi. Nous n'y voyons plus à six mois de distance. C'est horrible. Je ne peux aller à Paris dans l'état de santé où je suis et sans l'argent du voyage, car je partirais dans huit jours pour déchirer ce voile qui devient étouffant. Pas d'espoir à Bordeaux, ni à Marseille, ni à Montpellier. Nulle part, nulle part. Que faut-il inventer ? Une maison d'éducation à Paris ou auprès ? Mais il faut de l'argent. Une place dans quelque administration, mais qui nous la donnera ? Pour moi, je suis décidée à me retirer dans un village de la Normandie avec mes filles, mais Valmore et son fils, que vont-ils devenir ? Je te demande cela, à toi ! qui n'as plus d'horizon

que moi-même. Je deviens honteuse de me plaindre si souvent quand je devrais ne m'essayer qu'à te consoler, Pauline !

Valmore a rêvé, *en rêvant Naples*, de solliciter l'Odèon, s'il se rouvre. Mais où frapper ? Ce serait comme administrateur qu'il voudrait ce théâtre, et je t'avoue que j'aimerais mieux présentement pour lui cette carrière que celle d'acteur, car son genre est perdu en province. Inspire-moi donc qui pourrait me servir ? Peux-tu voir M. Bayard qui ne me répond pas, après nous avoir comblé de promesses et tiré Valmore à quatre chevaux vers Paris ?

D'abord réponds-moi sur toi-même, *sur nous deux*, à part de toute cette agitation de vie *réelle*. La nôtre se passe et s'use entre ciel et terre, Pauline ; je ne peux croire que ce soit long pour moi, car je tombe souvent en défaillance et mon cœur m'étouffe !

A revoir encore pourtant, ma chère et seule moitié ! Je t'aime les larmes aux yeux.

LVIII

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, le 24 octobre 1836.

Ton écriture m'a fait du bien, Caroline, car ce long silence n'était pas fait pour me calmer sur ta santé que je savais si défaite : merci donc, mon bon ange, d'avoir vaincu

pour moi cette langueur attachée encore pour longtemps à toutes les actions de ta chère vie. Si j'avais encore la force de me soulever contre le sort, ce serait en te voyant, toi, ma brillante idole, que je n'ai pas approchée dans *ces temps de gloire* sans un tremblement d'admiration, car tu me paparaissais toute étoilée, Caroline, ce serait, dis-je, en te voyant abattue et tes belles ailes tombées sur toi-même. Oh ! génie ! qu'êtes-vous donc sur la terre ! Que de fois mes yeux se couvrent de larmes en plongeant jusqu'au fond des douleurs qui ont déchiré ton âme ! J'irai te voir, plus tôt peut-être que je ne peux le dire. Nous parlerons doucement, n'est-ce pas, chère, de ces blessures que l'amitié seule peut toucher, même sans l'espoir de les guérir. C'est Dieu qui fera ce miracle, car il sera un jour touché de nos résignations. Quoi ! voilà ta fille en Angleterre ! Courageuse femme, comme ton pauvre cœur de mère a dû s'ouvrir dans ce nouveau sacrifice ! Je comprends tout, va ! J'ai le vertige aussi de toutes ces terreurs profondes, mais elles me font croire au ciel plus encore que le bonheur, toujours fuyant comme de l'eau. Oui, nous passons à travers cette route pour lutter et souffrir, et l'on nous regarde d'en haut marcher sous toutes nos flèches. Tout sera bien, Caroline, sois sûre, nous bénirons nos peines.

Mon cher mari ne reste pas à Lyon l'an prochain. Si tout demeure dans ce vague atterrant pour nous, j'irai moi-même chercher pour lui quelque engagement, quelque moyen d'occuper son intelligence et son talent. On a toujours du courage et de la santé pour servir son mari et ses enfants. Valmore est tout à fait réveillé de ses beaux rêves d'artiste. En province, vois-tu, tout ce prestige est anéanti : la danse et le vaudeville, des chevaux sur les théâtres, et une petite comédie accessoire. Il faut donc tourner ses regards vers une autre carrière. Il veut aussi nous emmener dans quelque cour étrangère ou essayer une direction théâtrale à Paris; l'Odéon, qu'il connaît bien, lui paraîtrait un port de salut. J'irai voir, Caroline, si tant de promesses, tant d'offres de protection et d'appui ne seront pas encore un mirage pour ta pauvre Marceline. Et j'irai chez toi, bonne et vraie ! Je te dirai tout cela, mes peines, mes espérances ou mes déceptions nouvelles. En ce moment je ne peux rien t'écrire, sinon que je t'aime et te remercie de m'aimer. Cette maladie si longue et cette convalescence pire encore me laissent une grande faiblesse. Ma petite fille est bien rétablie. Pour moi, il semble qu'un ressort se soit brisé dans ma vie. Ah ! que je suis lasse !

Ma lettre n'était point partie, quand on m'a apporté la nouvelle que l'Odéon se rouvre, et que cette espérance nous échappe. On

dit que Dumas s'est mêlé de faire donner ce privilège ; lui qui nous aime, il nous a donc oubliés ?

C'est à la volonté de Dieu, pour moi, je n'y vois plus clair.

LIX

A SON FILS

Lyon, le 9 décembre 1836.

... Il y a ici un prédicateur qui fait grande émotion. Ton petit papa l'a entendu et s'afflige de ce qu'il ne fait pas usage de sa belle et grande voix pour prêcher la charité, ô charité ! qui fait les doux entretiens et les relations innocentes ! Apprends bien ce mot dans toutes les langues, mon ange, et écris-le moi, je t'en prie. Je ne le sais bien que dans la langue de l'âme. Pourquoi sommes-nous pauvres, et pourquoi y a-t-il des pauvres !

LX

A PAULINE DUCHAMBGE

Lyon, le 24 décembre 1836.

Tu es triste ! ne sois pas triste, mon bon ange, ou du moins lève-toi sous ce fardeau de douleurs que je comprends, *que je partage*. Toutes les humiliations tombées sur

la terre à l'adresse de la femme, je les ai reçues. Mes genoux ployent encore, et ma tête est souvent courbée comme la tienne sous des larmes *encore* bien amères ! Mais, Pauline, écoute : il y a pourtant en nous quelque chose d'indépendant de toutes ces blessures. D'abord le pardon. C'est d'un soulagement immense pour un cœur qui éclate d'amertume, et puis l'*éternelle* espérance qui vole incessamment du ciel à nous, de nous au ciel. Prends-toi en pitié, toi la pitié même pour tout ce qui vit, pour tout ce qui souffre, et pour tout ce qui a mal fait. Descends en toi avec une joie innocente, et rafraîchis tes regards, si beaux pour les miens, Pauline, au milieu de toutes tes indulgences, de toutes tes charités, de tous tes dévouements. Je crois que, sous quelques rapports, tu m'as rendue meilleure par la tendresse infatigable de notre amitié. Laisse-moi penser que je te soufflerai un peu de ma foi vive et du courage qui m'aide à vivre avec une apparence de contentement. Pardonne-toi quelquefois, puisque Dieu t'a devancée. Laisse aller le cours inévitable de l'*inconstance*. C'est horrible, mais c'est au fond de l'amour comme la mort est au fond de la vie; pour renaître encore et ailleurs ces deux belles choses ne nous sont montrées que pour nous dire : *voilà ce que vous aurez !* Ici je vais te parler *positif*, si c'est possible. Mme Dupasquier t'a envoyé à ma prière

l'adresse de M. Sauzet, *qu'elle m'aime point du tout*. Tu t'es trompée de nom, tu ne connais pas l'autre. Ne t'étonne pas d'avoir senti un peu de *courroux* de la part réclamée par Mme D. dans ton action d'ange sauveur. Mais qu'est-ce que cela te fait à la réflexion ? Est-ce que tout ne remonte pas vers Dieu ? Je voudrais l'entraîner, *elle*, dans toutes sortes de bonnes actions. Il y aura tant d'abandon et de misère dans son avenir qu'elle me devient chère à force de malheur. Oh ! si tu pouvais lui ôter, à ce malheur, ce qu'il aura d'abject ! ce serait à consoler tes tendres larmes, et tes larmes me font bien du mal !

Ce que nous allons devenir est toujours impossible à deviner. Je n'ose plus quelquefois me coucher, car j'ai peur de la pensée sans travail. Le jour, je la tue ou je l'étourdis à force de soins de ménage, d'enfants, d'écritures et de rangement dans notre étroite maison. La nuit, tu sais qu'on ne fuit plus. Je suis triste alors et livrée à tous les battements violents du cœur. Je ne reçois rien, je ne sais rien. Je n'espère guère et je redoute cette époque ruineuse du 1er janvier. C'est un abîme pour nous qui défaît toutes mes ruses pour tromper ma misère. Et puis, devines-tu Lyon dans l'eau et la neige ! Lyon sans travail, et trente mille ouvriers sans pain et sans feu, à qui l'on envoie avec grands cris de trompette 50,000 francs d'aumône, du

haut du trône, c'est-à-dire du haut de leur providence, à ces pauvres ! — Hélas ! ce n'est pas deux francs versés sur leur hideuse misère. Aussi la mendicité monte jusque sous nos toits sombres. Et il faut donner, Pauline, donner ou mourir de pitié. — Va, je souffre de bien des choses ensemble, et comme toi, *chère*, je ne dis rien du soulèvement qu'il y a en moi contre ta *vision* que j'aimais. Ah ! c'est indigne, c'est donc toi toute seule qui a fait cela beau et *bon!* Ah ! Pauline ! C'est un coup pour moi-même. J'ai tant besoin de te savoir moins malheureuse. Et comment fais-tu d'une autre part dans ton intérieur si coûteux, et ta sœur !... Ecris-moi, plains-toi contre mon cœur, dans tes lettres, car je ne peux aller te voir, je n'ai pas d'argent. Je n'en veux demander à personne. Mme... veut que j'aille chez elle... Tout cela me gêne et m'entrave. J'irai à Paris pour courir et je veux ma triste liberté. Mme Nairac me boude de la refuser aussi. Personne ne comprend la sauvagerie de *mon sort*. C'est notre sort qui habille notre caractère de toutes sortes de nuances bizarres. Je voudrais à Paris ne demeurer que dans le cheval d'Henry quatre et courir à la volonté de mon cœur.

Est-ce possible ce que tu me dis de M. de Vigny et de ce qu'il pense de ces vers *tout flamands*. Je ne sais comme je suis faite, mais ces surprises me font pleurer et penser

à ce que je ne voudrais pas. La *seule* âme que j'eusse demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne. Quel horrible serrement de cœur à porter jusqu'à la mort ! — Tu sais cela, toi ?

LXI

A MADEMOISELLE MARS

(Lyon), 4 février 1837

Je n'aurais pas voulu que le retour de Valmore à Paris dépendît jamais d'une cause affligeante pour personne; vous avez toujours jugé la probité de mon cœur par le vôtre, n'est-ce pas ? Vous comprendrez que j'aie hésité à rappeler votre amitié pour moi, quand vous souffrez dans ce sentiment pour l'homme dont le malheur semblerait hâter la fin du nôtre, et l'effroi de vous blesser dans une de vos peines m'a fait prendre d'abord la résolution du silence. Mais tout le monde me blâme, parce que je me comprends toute seule. On croit que c'est bien facile d'écrire, dans de certaines circonstances, à ceux qu'on a le plus aimés. Je vous fais juge du contraire. Si je vous demande, comme amie, de servir le rappel de mon mari à la Comédie Française, je sens que votre empressement à contribuer au remplacement, même partiel, de M. Jouslin sera comme une espèce de reproche con-

tre vous-même et l'affection dont vous venez d'honorer son infortune. Si je vous le demande comme mère, je sais que je vous déchire le cœur et je suis très à plaindre de vaincre, en vous écrivant, ce que l'on appelle mon entêtement, à ne pas vous mêler dans cette affaire. Valmore me décide pourtant tout d'un coup en me disant que vous pourriez être blessée d'apprendre par d'autres que par moi les démarches que l'on fait en sa faveur, et je vous en instruis, sans pouvoir vous demander de les appuyer. Je n'ai besoin que de mon souvenir qui vous aime toujours avec la même tendresse et la même adoration, pour être sûre que vous n'y serez pas contraire.

LXII

A MÉLANIE VALDOR

Lyon, le 9 mars 1837.

Avez-vous souffert du fléau, ma chère Mélanie ? Avez-vous vu souffrir quelqu'un d'aimé ? Je vous plains, car vous avez tout au moins été bien triste au milieu de cette vaste infirmerie qui s'étend jusqu'à nous. Tout Lyon est courbé sous des ailes sombres. Les théâtres ont été fermés, les collèges aussi. Mon fils a été renvoyé avant-hier soir du sien, car l'épidémie vient aussi d'é-

clater à Grenoble. Ce cher fils est arrivé bien portant et joyeux comme un écolier qui ouvre sa cage, n'importe à quel prix. Mon Dieu ! que son âge est beau, et qu'il fait du bien à ceux qui sont à côté ! Il m'a relevée de terre où j'étais tombée après avoir guéri toute ma chère famille. Quelle année ! trente mille ouvriers sans pain, errant dans le givre et la boue, le soir, le visage caché d'un lambeau et *chantant* la faim !... Je ne peux pas vous dire ce qui m'arrache l'âme, — jugez. Non, non, jamais Paris n'a de ces aspects, de ces attitudes, de ces longs désastres tout nus. — Ah ! *les puissants n'oseraient* pas laisser arriver la faim si au fond de tant de familles ouvrières. — Allez ! le peuple de Lyon, que l'on peint orageux et mauvais, est un peuple sublime ! un peuple croyant. C'est vraiment ici, et seulement *ici*, qu'une pauvre madone, surmontant un rocher, arrête trente mille lions qui ont faim, froid, et haine dans le cœur... et ils chantent comme des enfants *soumis*. C'est là le miracle. — Moi, je deviendrai folle ou sainte dans cette ville. — Et ils n'ont pas peur du feu pourtant, ceux-là, mais ils ont peur de la Vierge de Fourvières. — Mélanie, on n'ose plus manger, ni avoir chaud, contre de telles infortunes. On a versé quelques secours — quelques seaux d'eau dans la mer. — Ce n'était pourtant pas pour cela que je voulais vous écrire, — mais j'ai le cœur ouvert, et puis,

je connais le vôtre ; je vois vos grands yeux regarder ces choses et je leur rends la justice de les voir en pleurs.

Mon Dieu ! je demande pardon à M. Raynal de l'avoir oublié et mis au bout de ce terrible cortège. Tout riche qu'il est, il est bon, et c'est aussi un souffrant, car il est toujours malade et dévoré de l'amour littéraire. C'est avec cette lettre, je crois, qu'il vous envoie un livre, ou des livres, qu'il avait l'espoir de vous offrir lui-même, mais la grippe a barré sa route. Soyez *vous* pour ce jeune auteur qui vous aime et qui l'a si bien *chanté* . Si vous pouvez être encore un doux appui pour ces *petits enfants*, soyez-le.

Nous avons eu l'espoir de retourner à Paris, il s'est défait, renoué et défait encore. Dans quarante jours nous quittons Lyon et nous ne savons ni pour où, ni pourquoi. — Je vous épargne les détails d'une position semblable. Ne l'apprenez jamais. Et puis, moi aussi, j'ai foi dans la Vierge de Fourvières, ou du ciel. Je fais nombre dans ses pauvres enfants que j'ai tant aimés. Certes, je ne suis pas heureuse, mais j'ai un espoir immense et tous mes enfants bien portants, jusqu'à cette petite guérie, plus vive présentement et plus énergique que les autres.

LXIII

A CAROLINE BRANCHU

Lyon, le 20 mars 1837.

Ici tout chancelle. On m'a dit hier que ces deux derniers mois ne seraient pas payés. L'épidémie, la misère profonde du peuple, ont par le fait ruiné le malheureux directeur. Ecoute, chère, et si tu peux, réponds-moi sans retard. Dis si tu as bien songé aux embarras que ton cœur veut braver pour moi, et si ce n'est pas aux dépens de ta santé, si faible en ce moment, que tu recevrais *tout-à-l'heure* moi et mes deux petites filles que j'emmène afin d'éviter à mon mari la surveillance minutieuse qu'exige leur âge. Je m'arrache à mon fils qui est venu nous voir et que nous renverrons à Grenoble le jour où je partirai, moi, pour Paris avec ses sœurs. Ta chère fille à toi sera-t-elle encore à Paris vers le cinq ou 8 avril? La reverrai-je? Je le voudrais bien. Je l'aime et c'est un grand serrement de cœur pour moi de penser qu'elle n'est pas heureuse. Eh! quoi! après avoir donné asile à nos meubles, elle offre encore de le donner à nous-mêmes! Tu sais bien ce qu'il y a dans mon cœur pour répondre à tout cela? J'irai, je calculerai avec toi tous les moyens à prendre pour sortir de cette époque difficile dont tous mes amis ne comprennent pas comme toi la gra-

vité. Toi, tu es comme le génie de *toutes* les douleurs, tu les recèles dans toi, et moi aussi. Que ta charité serait mise au vif ici, où trente mille ouvriers honnêtes, pieux, meurent de misère, de froid, et cherchent, *jour par jour*, du pain jusqu'aux derniers étages de nos maisons, qui ressemblent à de sombres tours gothiques. Quel spectacle depuis deux mois ! Je n'ai plus la force ni les moyens de consoler cette pauvreté qui augmente et *fait frémir*, entends-tu ? malgré leurs vertus sublimes, car il y en a de sublimes dans ce peuple. Quelques-uns tombent morts de faim dans les rues. Ceci est vrai comme toi. — Dieu le veut-il ? Réponds-moi une ligne.

Mon mari qui t'aime de toujours incline jusqu'à tes genoux toutes ses fiertés d'homme. Fiertés douloureuses, mon pauvre ange, et soumises en ce monde à d'étranges épreuves. Mais cette Semaine Sainte rouvre le livre des grandes et salutaires leçons, et toutes les croix tombent au pied d'une seule qui ne tombera jamais.

LXIV

A SON MARI

Paris, 10 avril 1837.

Hier dimanche, mon cher enfant, j'ai reçu à la fois ta première lettre et celle de ton fils, qui sont venues vers moi de compagnie.

Charmante combinaison de quelque esprit qui surveille notre séparation. Comment ne sentirais-je pas en moi-même une impérissable confiance en Dieu quand il me soutient de tous côtés dans ces violentes secousses qui, sans cela, me détacheraient le cœur, car je ne t'ai pas encore dit qu'en me sentant emportée loin de toi, de mon cher garçon que je ne reverrai bien plus tard que toi, cher Valmore ! j'ai cru qu'on m'arrachait la tête. Voit-on jamais jusqu'au fond ? Ce serait triste et l'on ne se quitterait pas.

Une lettre de M. Jars, reçue avant-hier, m'a prévenue que j'étais attendue hier à dix heures du matin au ministère du commerce. Je m'y suis rendue et M. Martin du N. (Nord) m'a fait l'acccueil le plus encourageant. Il y a de la bonté dans la figure de ce *juge d'avril*, — horreur de souvenir !.. Il m'a raconté tout ce qu'il avait fait et raconté à M. Jars, et se frappait le front pour chercher à *réduire* l'inexplicable M. Vedel. Enfin, il m'a recommandé d'attendre l'issue d'un dernier entretien qui a dû avoir lieu ce matin, pour faire aucune autre nouvelle démarche dans ton intérêt, voulant auparavant frapper directement à cette porte d'entrée. Il me paraît, au reste, persuadé (peut être à tort, comme M. Jars), que ce M. Vedel ne sera pas là dans six mois. Je n'ai pas perdu une si bonne occasion pour parler de Lyon, de ses horribles malheurs

et des pauvres prisonniers de Doullens. Il m'a répondu qu'il fallait s'occuper de moi dans le seul jour qui lui restait peut-être à être ministre : « après-demain m'a-t-il dit, je ne serai vraisemblablement rien. »

Je crois pouvoir t'assurer que ce serait une satisfaction très grande pour M. Jars s'il pouvait réussir à nous voir heureux. A travers ses formes froides, je vois une persévérance qui ne peut venir que du cœur.

J'ai bien du mal à m'isoler avec le tien et toi, au milieu du tapage où j'écris. Ondine chante faux de compagnie avec la fille de Mme Branchu qui chante aussi faux qu'elle sur un piano plus faux encore. Branchu donne une leçon de solfège à Inés, et deux chats me sautent constamment sur la tête. Je ne sais où je suis, mais il fait si sévèrement froid que je ne peux me retirer dans ma petite chambre. Fais la part de tout cela, mon cher enfant, et juge du moins du besoin que j'ai de m'entretenir avec toi, puisque je brave tous ces marteaux.

LXV

A SON MARI

Charleval, 19 juin 1837.

Arrivée hier matin à sept heures, cher ami, par un froid presque piquant, et toute la journée en courses par prés et ruisseaux, fabriques et rouages, je ne t'écris que ce matin, jour mémorable du baptême. Je ne

peux te dire ce que j'éprouve de regret tendre de ne t'avoir pas auprès de moi dans l'enchantement de verdure, d'eau bouillonnante et de frais souvenir de St-Remi que je retrouve ici à chaque pas. Il me semble que Caroline n'aurait qu'à étendre les bras pour ressaisir la santé qui court dans l'air et qui se lit sur tous les visages. Ses bons yeux que j'ai vus si tristes dans nos adieux de tout à l'heure brillaient de tout leur éclat, et les tiens, mon bon ange, ne se rassasieraient pas du charmant spectacle qui appelle les miens de tous les côtés. Je vous envoie des tendresses trempées de rosée et de parfums des bois. Je suis comme ivre de ces bonheurs sans nom, mais comme j'étais navrée en te quittant, je pleure à travers ces bonheurs là, parce que rien n'est complet, même au sein de l'excellente famille qui m'étouffe de caresses. Je pars mercredi, jour de tes adieux à Caroline, et je te plains, car ils vont peser sur ton cœur. On s'attache plus encore qu'on ne croit, et cela m'a fait aussi comprendre que la bonté est une chaîne qui devient bien solide sans avoir l'air d'y toucher.

LXVI

A CAROLINE BRANCHU

Paris, 27 décembre (1837).

Que fais-tu donc, mon doux sauveur ? Comment me laisses-tu sans aucune nou-

velle de toi ? Oublies-tu que faire le bien impose bien des obligations et que tu ne peux plus nous traiter sans tendresse à présent que tu nous a reçus dans tes bras, comme la charité, quand nous étions au bord de l'abîme. Ne sais-tu pas qu'un tel souvenir se réveille à tous moments dans le cœur avec une grande puissance, Caroline, et un besoin plus vif de te revoir, ou de sentir tes mains nous chercher dans dans cette foule froide où nous voilà. Est-ce que tu ne veux plus m'attirer à toi dans les premiers jours tolérables qui vont venir, dis ? Moi, ce vœu me tourmente comme un pèlerinage sacré. J'irai te voir pour devenir paisible en dedans de moi-même et pour vivre d'amitié pure au milieu des déceptions de l'âme.

Le tourbillon *noir* où j'ai tourné depuis mon retour, surtout depuis ton départ, a lié toutes mes démarches et toutes mes volontés. Mais il y a en moi quelque chose d'immuable, c'est mon affection passionnée ponr toi et la reconnaissance qui s'y est jointe. Prends pitié de ces deux choses que je te prouve si mal jusqu'ici, et n'ajoute rien au désespoir de mon impuissance à te prouver que tu n'a pas un cœur plus fidèle et plus tendre, à toi !

Ton grand Dumas vient d'avoir un succès immense dans *Caligula*. J'ai eu ce moment de vraie joie depuis ton départ. Sa pièce est Rome entière avec sa République déchirée

en lambeaux par la courtisane Messaline.

Mme Duchambge vient de dédier un charmant album à Nourrit absent, avec trois romances de moi. Il y manque ta voix d'en haut.

Je t'aime !

LXVII

A MADEMOISELLE MARS

(Milan,) 19 juillet (1838). (E)

Nous arrivons à Milan il y a deux heures, et j'ai tant de soleil dans les yeux que je vois des rayons en vous écrivant.

Il a été impossible de trouver place pour cette troupe entière et nous par-dessus le marché, et nous avons été forcés de rester à Lyon quatre jours tout entiers. Jugez d'un tel supplice !

Arrivés à Turin après le plus beau voyage du monde, nous avons encore attendu deux jours à l'hôtel *de la pension suisse* où je vous conseille de vous faire conduire, *Contrada Carlo Alberto*. Tout y est convenable, propre, silencieux et raisonnable de prix. On s'y fait apporter le bain. — On vous y attend. Que parlez-vous de prôneurs de moins, mon Dieu ! *Votre arrivée court déjà l'Italie*. Le directeur nous dit que vous ne recevrez sa lettre que le 23. Ne pensez point aux Matelots. Vous serez par ses soins

dans un bon et décent hôtel point bruyant, ni ruineux, mais il n'y a pas un trou particulier *à louer* dans cette ville étrange et admirable. Nous sommes, vous le verrez, dans un corridor, sans armoire, mais où nos trois lits sont très bons.

Apportez tout en fait de mode et d'ajustement.

Les coiffeurs sont iutelligents, élégants même, mais les objets de toilette sont chers. La vie seule y est traitée fort modestement. Ayez le soin le plus strict de ne rien mettre au roulage : tout arriverait quatre fois trop tard même par le roulage accéléré. On se charge ici d'empêcher que nulle part vos malles ne soient ouvertes avant votre entrée à Milan. J'irai demain moi-même au surplus chez le consul à qui je suis fort recommandée. Mais sans moi, la chose se ferait également.

Tartuffe seul se jouera à la Louis XIV, le *Misanthrope* gardera les costumes Louis XV.

Vous pensez que Valmore n'a pas dit un mot de vos concessions consenties ; dès Lyon, il avait arrangé les choses comme M. Maillard vous les a transmises.

Vous ne trouveriez pas à louer à prix d'or chez un particulier, et je vous répète qu'il est ici de très beaux et bons hôtels pas trop chers.

Valmore sait d'avance quel est votre

répertoire. Venez donc le plus tôt possible.

Je ne sais moi-même ce que je vous écris, parce que l'on attend ma lettre pour qu'elle parte aujourd'hui, et que la poste est très loin. Ici pas de petite poste. Nous serons tous autour de vous. Si vous saviez tout ce que l'on dit de vous dans chaque ville où nous arrêtons, vous jugeriez du bonheur qui m'a suivie pendant le chemin !

Vous aurez de la poussière, mais un chemin dans les Alpes facile comme le boulevart de Paris. Mais que de beautés inconnues. J'ai failli me jeter hors de la diligence pour me mettre à genoux devant Dieu qui a fait tout cela, sans vous compter, vous, un de ses plus parfaits ouvrages.

Prenez de légers manteaux pour la nuit du Mont-Cenis, où le vent se ressent du froid des neiges qui s'y trouvent. Je ne suis pas fatiguée, tant le soleil vous soutient haut. L'Italie est pleine de brises inconnues en France durant les grandes chaleurs.

Nous vous attendons avec tous les sentiments intimes que vous nous connaissez et l'émotion que donne ici la nouvelle de votre arrivée. Le directeur ne s'en tient pas d'orgueil. La salle n'est pas très grande, mais d'une coupe harmonieuse. Ah ! mon Dieu ! j'oublie sans doute quelque chose... mais il est plus que temps, après vous avoir embrassée de toute mon âme, de me signer, votre fidèle MARCELINE VALMORE.

LXVIII

A PAULINE DUCHAMBGE, A PARIS

Milan, 30 juillet 1838.

J'ai tenté Dieu, Pauline ! A force de lui demander l'éloignement de ce qui me faisait mal à Paris, Dieu m'a jetée loin de tout ce qui m'y attachait. Depuis trois semaines que je t'ai quittée, je roule dans un tourbillon de poussière et de soleil. J'ai les yeux pleins d'églises et de montagnes, et l'âme si saisie de ce brusque changement de choses, que c'est à tout moment que je me demande si je rêve.

Je t'ai écrit de Lyon. D'ici je ne l'ai pas fait encore, sinon en moi-même, car je suis d'une tristesse sans nom de ne plus t'avoir dans l'air que je respire. Ma santé, qui s'est soutenue à Lyon, s'est altérée en partant. On m'a volé cent francs dans la maison où nous avons été reçus; je sais qui, mais je n'ai pas dû le dire. Si pauvres et si dépouillés, c'est une pitié.

Milan est livré au vestige de la spéculation, à l'occasion du couronnement. Une seule chambre coûte 500 francs pour l'époque, dans les quartiers les plus déserts. Une fenêtre sur la place du Dôme est louée mille écus pour dix-sept jours. J'ai arrêté un petit

logement bien situé, passablement garni, sur le Cours, pour Mlle Mars, au prix de quinze cents francs, et l'on n'a voulu me louer qu'à la condition de le prendre pour deux mois, ce qui fait sept cent cinquante francs par mois. L'hôtel est deux fois plus ruineux encore, et l'ambassadeur de France, M. de SaintAulaire, a pour dix-sept jours un grand salon, une chambre à coucher, une à manger et deux de domestique, qu'il paye dix mille francs. Je suis au désespoir, et nous ne gagnerons pas assez pour payer nos lits. Mlle Mars, j'en ai bien peur, sera fort mécontente, mais notre exemple la convaincra. C'est Mlle Grevedon et son Mentor à Milan, qui ont trouvé et pris au vol cet appartement dans le plus beau quartier de Milan et chez un ami particulier. Donne ce détail à Julienne, je t'en prie, et, si *tu peux*, donne-le également à Dumas, afin qu'*elle* et lui se consolent de n'être pas venus dans cette époque dévorante. Mon cher Valmore couche dans un corridor, et nous dans une chambre sans meubles, sans rideaux, nos malles par terre, à moitié brisées aux douanes. Valmore est d'autant plus anéanti de ce concours de malheurs que le théâtre reste désert, car jusqu'à l'époque de l'arrivée du roi et des étrangers, tous les Milanais sont à la campagne, tandis que l'on fait peindre et décorer leurs maisons de ville. Au milieu de ces choses je couve un désespoir dont toi

seule connais toute l'étendue, et je suis folle à l'intérieur de moi-même, en tâchant de faire bon accueil au malheur. M. Vedel est un homme affreux.

Si Dumas ne réussit à rien dans ses espérances pour son avenir, tout le nôtre est anéanti. Le gouffre qui nous attend est sans fond. Je ne sais si le climat de Milan est toujours ce qu'il nous semble, mais nous ne pouvons nous soutenir, dévorés de sommeil, sans dormir. Où est-tu ? Mon Dieu, que fais-tu toi-même dans cette triste vie où je ne puis retrouver ta main qu'elle ne m'échappe encore !

Nous avons pris un maître d'italien et je vais tâcher d'en trouver un de piano pour les chères petites, afin qu'elles ne perdent pas tous les jours qui s'envolent, pour moi, vides de travail sérieux. Je meurs des fatigues de mon sort sans rien gagner pour l'avenir. Ecoute, Pauline, je sens en moi-même qu'il y a là-dedans plus que du hasard : il y a volonté de la providence qui me châtie, et M. Vedel et d'autres ne sont que les instruments aveugles de cette justice sévère. Mais pourquoi mes enfants innocents ? pourquoi Valmore ? pourquoi mon cher et soumis Hippolyte resté là-bas, tout seul, comme un orphelin ? Pardonne-moi de jeter sur ton cœur si triste tout ce qui remplit le mien ; mais toi, tu m'aimes, Pauline, et ce n'est plus même ta raison qui accueille

et pèse mes larmes : c'est ton âme, la vraie sœur de la mienne.

Je t'envoie, comme un sourire, mon premier chant d'Italie. Leurs voiles, leurs balcons, leurs fleurs m'ont soufflé cela, et c'est à toi que je les dédie. Venir en Italie pour guérir un cœur blessé à mort d'..., c'est étrange et fatal.

Répète bien à mon cher Hippolyte ce que je suis obligée de te dire et de faire moi-même : c'est que s'il n'affranchit pas ses lettres jusqu'à la frontière, je ne peux et vous ne pouvez les recevoir. Je suis sûre que c'est à cela que je dois attribuer de n'avoir pas encore reçu de lettres de lui, de toi, de France. — Tous les accents qui m'entourent me semblent des cris sauvages. Je m'imagine qu'ils jouent la comédie. La *divina lingua* est une des plus rudes choses de ce monde. On ne comprend pas les nègres en arrivant aux colonies, mais leur voix ressemble à une haleine d'oiseau. — J'ai entendu à Turin seulement une céleste voix d'église: Dieu respirait en elle. Je suis toujours prosternée à présent, et Dumas a bien pris en moi cette réponse : « J'irai sur mes genoux. » Je joins ici la fleur du Mont-Cenis et une herbe cueillie au dôme merveilleux de Milan. Je t'ai pleurée au pied de ces cinq mille statues. Pourquoi ne peux-tu les venir regarder avec nous. Ce voyage en lui-même n'est rien pour la fatigue, mais il fait de

l'éloignement et des jours entre nous. — Dis à ta bonne Gérardine que nous l'aimons bien pour le paradis de propreté élégante qu'elle te renouvelle tous les jours. Ici, quel mélange d'impure saleté et de merveille des arts !

Au revoir ! Je prie à chaque madone pour toi, comme Carlin pour Clément.

Ce climat est exactement celui (qui) m'a tuée à Lyon, étouffant comme l'Afrique et le lendemain, froid et aigre. Je ne peux me décider à fermer ma lettre, comme si j'allais cesser de te voir. Prends soin de toi pour moi !

LXIX

A CAROLINE BRANCHU

Milan, le 6 août 1838.

Tu ne l'auras pas cru, ma chère Caroline, et moi, je ne le crois pas encore. Il s'est passé en nous un tel déchirement, après avoir signé notre départ de Paris pour nous exiler par voie et par chemin en Italie, que Valmore a failli en être frappé d'un coup de sang. Nous nous regardions comme privés de la parole, et en cinquante heures nous avons fait nos malles, nos visites d'adieu, placé nos meubles, arrangé l'avenir de mon cher fils, que nous quittions avec désespoir, et

puis, Caroline, nous sommes tombés dans la diligence, mon pauvre Valmore, moi et mes deux filles, harassés de lassitude et d'étonnement, d'un étonnement, je te l'avoue, qui ressemblait beaucoup à de l'effroi. Mais l'autre effroi de nous retrouver encore sans place nous a étourdis sur les dangers d'un tel voyage et nous nous sommes jetés à la providence, puisque M. Vedel l'a ainsi ordonné dans son impassible autorité. Je te dis devant Dieu que cet homme manque d'âme et de bonne foi. Il a trahi sa parole d'honneur qu'il disait valoir plus qu'un écrit. Mais ce n'est pas de lui dont je veux te parler.

Je suis bien sûre que notre bonne et sincère Berteau m'aura remplacée, comme elle me l'a promis, en t'écrivant cette espèce d'enlèvement en ballon. Elle a vu par ses yeux, mon cher ange Caroline, le bouleversement où m'a jetée cette résolution désespérée de Valmore, à la nouvelle que, *dans huit jours*, l'Odéon fermait, et qu'il était sur la rue. Ah ! vois-tu ! il faut passer de telles circonstances pour en comprendre l'amertume. Mlle Mars s'est mise en quatre pour faire entrer mon mari aux Français comme régisseur, comme acteur, n'importe : tout a été inutile. Une porte de bronze, dont M. Vedel tient la clé, s'est fermée sur Valmore... Mais, mon Dieu, je te répète toujours la même chose, sachant bien pourtant que la

plainte ne change rien aux choses et que le sort du plus honnête homme tient à l'insolent pouvoir de la médiocrité souvent.

Nous voici à Milan, où Mlle Mars va venir jouer un mois. Les fêtes du couronnement, qui s'y préparent, mettent tout hors de prix. Une chambre, un trou, se loue cinq et six cents francs par mois, une fenêtre sur la rue mille écus pour dix-sept jours. Juge comme nous sommes logés au milieu de ces ruineuses circonstances. Mon mari a beau gagner sept mille francs, nos voyages et ce séjour ici feront que nous retournerons en France, plus ruinés encore qu'en partant. D'ici et dans deux mois nous partons pour Rome, où nous resterons deux mois et d'où je te rapporterai un beau chapelet. La madone de Paméla ne m'a pas quittée depuis mon départ. C'est un beau et terrible voyage, va ! De Rome, nous passerons trois mois à Naples, d'où nous partirons pour Gênes, et de là nous reviendrons à Milan pour rentrer en France, à moins qu'un évènement ne change la marche de nos plans, et que mon mari ne soit rappelé à Paris par nos amis qui s'occupent encore de nous. Moi, tu vois bien, Caroline, j'ai suivi le torrent et mon devoir. Je ne peux dire non, quand Valmore a décidé, et puisqu'il n'a pu supporter l'idée de rester une seconde fois sans place, j'ai suivi tristement sa nouvelle destinée. Ainsi, au moment où tu nous tendais les bras avec

le sentiment divin qui nous a reçus tous, il y a quinze mois, quand ton cœur, plein de joie et d'une pitié tendre, battait à l'idée de nous voir arriver chez toi, nous étions éperdus des préparatifs de notre éloignement ! Tout cela est bien triste et bien fatal. Cette dernière expérience de Paris vient de me le rendre si redoutable que, si je suivais ma volonté et que je fusse seule, je n'hésiterais pas une heure à t'aller rejoindre. Mais depuis bien des années, ma bonne et chère, je me sens entraînée par une puissance qu'il faut que j'aime et que je suive en aveugle. Il y a là-dedans, vois-tu, de la destinée, je pleure et j'obéis.

Il faut, mon bon ange, quand tu me répondras, que tu aies le soin d'affranchir tes lettres jusqu'à la frontière, comme je le fais moi-même, sinon je serais privée de la consolation de tes nouvelles. Nous verrons Nourrit avant quatre mois. Ma fille a écrit à la tienne si fort à la hâte qu'elle n'aura rien compris à sa lettre. A présent que je suis un peu moins troublée, je vais lui expliquer comme à toi ce qui nous a fait quitter Paris. Le correspondant des théâtres n'a laissé à mon mari que quelques heures pour se décider à ce parti extrême.

J'aurais bien préféré que ce coup de vent nous eut emportés à Londres. La certitude de l'y trouver eut été un motif de courage, et puis ma fille et moi comprenons l'anglais.

Nous sommes ici comme au milieu des sauvages, et je me sauve, dans les belles églises, de l'ardente chaleur du ciel et des froides maisons dans lesquelles notre exil passe tristement. J'ai la tête fatiguée de tous ces événements et je suis encore ivre d'un pareil cauchemar. Valmore se conduit avec courage et caractère, mais je vois combien il souffre de cette dernière déception. Tiens, Caroline, nous avons, toi et moi, des cœurs qui servent de but aux flèches des méchants, et nous ne pouvons même nous consoler ensemble de nos blessures... Au revoir, ma sincère, vois à quel prix j'ai été parjure à mon serment d'aller te voir, et ne m'en aime que plus, puisque j'ai tant souffert.

Je t'envoie un trèfle cueilli à la porte de Milan dans une triste solitude.

LXX

A MADEMOISELLE MARS

Milan, le 8 août 1838.

Votre chère lettre m'est arrivée hier soir, et je hasarde d'y répondre, malgré l'idée qu'elle ne vous parviendra pas. Si vous passez le Simplon, on assure que vous ne pouvez prendre par Lyon. Je vais m'occuper tout à l'heure de ce qui concerne votre

lit. Si ce billet, écrit à la hâte, vous tombe dans les mains, qu'il vous rassure au moins sur le vol qui m'est personnel. C'est ma faute. J'ai cru à la probité vantée de la servante de la maison, et je n'ai pas enfermé mon argent. Il a disparu, et je n'ai pas voulu perdre cette malheureuse. Les grandes routes sont sûres, parce que l'on n'y donne sa confiance à personne. A cet égard, dites, je vous prie, et *écrivez* que *tout* ce que vous avez de précieux est confié à une occasion sûre, une maison de commerce qui s'en est chargée. Moi, j'ai dit la même chose partout pour vous; que toutes les personnes qui vous entourent répandent la même chose. Tout le monde assure qu'il n'y a pas le moindre risque par le Simplon, et le chemin est plus direct.

M[lle] Sophie est rétablie entièrement. Vous savez que la joie est un bon médecin, et votre arrivée imprévue lui en cause une très vive. Pour moi et nous, c'est exactement la seule que je pourrai ressentir à Milan. — Surtout il me fâche beaucoup que le théâtre, la salle du moins, soit sombre comme une église, et les loges pour s'habiller, atroces. On vous en formera une artificielle et plus grande, voisine de la scène.

Je savais avant mon départ la vente de votre maison, mais à des conditions difficiles. Il me paraît qu'elles sont remplies, et vous pouvez juger que j'en ressens du bien-

être, car je n'étais plus tranquille de vous sentir dans votre petit palais.

Sûrement que tout ce qui est de Milan voudra s'y trouver pour les fêtes et que M. Nota y reviendra. Mais il sera bien remplacé, en cas d'absence, par M. Artaria, d'un caractère obligeant et sûr. Votre hôte est aussi renommé pour un très honnête homme, et français, ce qui est fort agréable pour les détails de l'appartement. Il est grandi de l'honneur de vous posséder et fait, *pour Milan*, du grandiose dans ses petites chambres. Il n'y a de majestueux ici que les églises, le grand et admirable hôpital, le *saisissant* arc de triomphe et quelques maisons riches dont nous ne voyons que les dehors et les beaux balcons. — Un lit à l'hôtel, dans un coin, se paye trente francs par nuit. Tout est blanchi à neuf, blanchi, tendu et peint fraîchement. Les étrangers commencent à abonder, et les riches équipages à revenir de la campagne. A dater du jour où nous vous espérerons, nous irons à toutes les arrivées connues des voitures pour vous attendre et vous guider. Je ne peux deviner par votre lettre si vous avez reçu ma seconde, et celle-ci est encore bien lancée au hasard; mais j'aimerais mieux vous en écrire ainsi cinquante que d'en négliger une. Il ne me sera jamais donné de vous prouver à quel point je vous aime, je l'essayerai du moins toujours.

Que vous avez été bonne pour mon pauvre Hippolyte ! et que sa première lettre, reçue par votre soin, m'a fait de bien dans l'inquiétude où me laissait son silence ! Et M. Dumas qui ne perd aucune occasion de justifier mon affection, je suis désolée qu'il ne vienne pas; mais s'il est en Suisse, vous sentant à Milan, il n'y pourra tenir. Seulement, où coucherait-il, sinon dans l'une de nos humbles chambres, offerte seulement de si bon cœur qu'elle lui en paraîtrait jolie.

Ah ! que je vous attends et que je vous chéris !

LXXI

A SON FILS

Milan, le 12 septembre 1838.

... Il tombe depuis trois jours des torrents d'eau de ce ciel que tu te figures si ardent et si bleu. Pour te faire une idée juste de ce climat mobile et d'une action mauvaise sur les nerfs, rappelle-toi Lyon, qu'il me retrace plus que je ne voudrais, mais dans cela des rues larges, des maisons basses et en granit; la plus belle cathédrale des rêves d'Adrienne et des églises du IVe siècle, encombrées de richesses et de tombes; quelques jolies femmes bien fières, bien froides; quelques hommes grands et droits comme des

peupliers, s'élevant au-dessus d'une population rampante de nains, de bossus, d'êtres difformes et traînants, tu auras une idée de Milan, tout rempli d'un parfum de résine et de tabac, de fromage et de jambon, qui porte au cœur, par les rues et jusque dans les loges des théâtres. Je n'ai vu que par récit les fêtes du couronnement, la pluie et la foule m'en ont éloignée. L'amnistie de tous les exilés politiques et la restitution de leurs biens a causé une immense sensation de joie. Dis ce peu que je t'écris à ma chère Adrienne, que je vais entretenir d'autre chose. Sans négliger tes devoirs, quand tu pourras voir Mme Duchambge, vas-y, et chez le pauvre Hilaire. Je te récrirai bientôt. Ceci n'est qu'un tendre embrassement de hasard dont je n'ai pas voulu priver ma tristesse. J'ai du courage pourtant, mon fils, car ceci est l'accomplissement d'un devoir dont je prie Dieu de diriger la récompense sur toi et sur tes sœurs, qui t'embrassent, comme ta mère.

18 septembre.

Mon bon ange, nous n'avons plus d'incertitude sur le désastre dont nous étions menacés. Tout est déclaré maintenant. Le directeur se retire avant le payement du second mois, et nous voilà libres... sur une route aride, sans argent, sans appui que la providence ! Prie-la pour ta pauvre famille.

Je ne sais le parti qui va suivre. Mon cœur m'emporte vers toi, et si ton père n'est pas *forcé*, par un sentiment de compassion, de se joindre à cette malheureuse troupe pour tenter le hasard dans quelque ville d'Italie, nous te rejoindrons bientôt !... Comprends ce mot, Hippolyte ! Mlle Mars porte elle-même cette lettre à Paris ; l'autre occasion a manqué. Tu iras la voir si tu peux, car elle est bonne et a ressenti bien des chagrins à Milan par la perte d'un fidèle domestique et de tout l'argent de ses représentations. Les couronnes qu'elle a reçues ne la consolent pas.

Tes sœurs sont à leur leçon. Ton père court pour cette horrible affaire. Nous sommes à la fois consternés et pleins de fièvre. Sois tranquille pourtant sur notre courage. Dieu ne nous abandonne pas. Qu'il veille sur toi, ma chère espérance.

LXXII

A PAULINE DUCHAMBGE

Milan, le 19 septembre 1838,

Il n'y a plus de parole à dire, mon cher ange. Le désastre ne nous menace plus, il est arrivé. Tu vas savoir tous les détails matériels par Mlle Mars, qui en a souffert aussi.

Qu'ai-je besoin d'ajouter pour te déchirer le cœur ? A peine savons-nous comment nous allons regagner Lyon, et si Valmore, par délicatesse, ne sera pas forcé de rester encore en Italie pour suivre ces malheureux comédiens qui ne peuvent en sortir. C'est là une idée à me faire entrer en désespoir, car si l'effroi nous attend en France à l'entrée d'un hiver, sans asile et sans place, juge de ce qui s'offre à nous dans ce pays perdu, sinon la mendicité dans son horreur. J'étouffe.

Pourtant un rayon de joie immense m'a réchauffé le cœur après la nouvelle de cette faillite, mon fils et toi !... Retourner à toi, le ressaisir dans nos bras plus faibles que jamais de tant d'efforts, vois-tu, Pauline, cette pensée m'a surmontée et j'en ai défailli. Ondine, Valmore et Inès en bondissent d'impatience ; moi, je ne sais quoi d'accablant m'ôte la parole, car cet effroi de rester, d'aller à Nice avec ces infortunés, se réveille à chaque instant en moi comme un tocsin. Ah ! la misère en France est moins misère encore qu'en Italie. Non, tu n'as pas idée de ce que nous en connaissons, c'est impossible de froide tristesse et de dégoût.

Je t'écris pour remettre à Mlle Mars quelque chose de moi pour toi. Mais tu recevras une lettre, j'espère, avant celle-ci, plus claire sur notre marche, car la sienne va éprouver du retard. Elle va voir Venise et

s'arrêtera peut-être quatre jours à Lyon; avant cela Dieu nous aura peut-être éclairés et retirés nous-mêmes de cette épreuve si dure, où j'ai marché soumise, tu le sais, dans l'idée secrète que c'est une expiation. Toi, tu m'auras plainte et devinée. Toi, tu as pleuré de mes larmes : je n'ai pas à haïr l'humanité, puisque tu m'aimes, toi !

Ainsi au revoir... peut-être avec ce papier qui te porte un feuillage séché comme moi, une feuille du platane qui m'a servi de rideau à ma chambre (F), et une fleur prise au Mont-Cenis. Je les embrasse en te nommant. Qu'elles te portent bonheur ! C'est du ciel que cela vient, comme toi et notre affection !

Ondine pleure de joie de *partir* d'ici.

LXXIII

A PAULINE DUCHAMBGE

Milan, le 20 septembre 1838.

Je crois que je vais te revoir. Ah ! Pauline ! je crois que je vais te revoir ! Il se passe en moi comme un transport... mais je tâche de l'étouffer en même temps, car j'ai tant peur que ce soit une fausse joie que je m'efforce de ne croire à rien, pour ne pas retomber dans le désespoir. Tout est rompu ; nous sommes libres, abandonnés par des infâmes

et sans argent. Mais je crains même que quelque évènement n'entrave encore cette sainte et pauvre liberté. — N'importe! je t'écris et je te réponds... Je m'envole malgré moi hors de ce précipice pour ressaisir Hippolyte et toi. Hippolyte n'a pas été te revoir, il faut pardonner. Il est au Marais, accablé de travail pour son examen. Il ne va nulle part. Il est triste, pauvre enfant, et vague et timide comme son père!

Non, je n'ai pas chaud. Non. J'étouffe et je meurs de froid dans mes quatre murs humides d'où l'eau coule sur le pavé, pareil à celui des auberges de village, et pas de cheminée pour voir un rayon, et des torrents de pluie depuis quinze jours, Nous sommes tous malades, fiévreux, pris par la gorge.

Ta lettre a tout éclairé pour moi. Ton amitié seule a sur moi la puissance de l'amour. Pauvre enfant! tu es une portion de ma vie à présent, et moi aussi je ne crois qu'en toi, Pauline! J'ai deviné, j'ai vu ton cœur quand il a sonné et reparu... Cela est étrange, triste et doux pourtant; c'est le cœur qui ramène ainsi!

Mars est partie hier matin, par une pluie inondante; mais elle aussi étouffait dans Milan, où elle a perdu son pauvre domestique, violet, devenu fou, puis mort... J'ai pleuré cet homme. C'était touchant et horrible. Elle perd à peu près tout l'argent

qu'on lui doit. Va la voir si elle arrive avant nous à Paris... avant nous, comprends-tu? Nous allons donc te revoir!

Valmore est levé dès sept heures; il fait ses malles. Un conducteur est venu pour arranger le voyage; les enfants pleurent et rient en même temps et travaillent aux emballages. Il faut avoir bien souffert déjà et te bien aimer pour comprendre ce qui me serre et me brûle le cœur, et la joie de mes filles et celle de Valmore, malgré ses prévisions sombres en rentrant à Paris. Qu'y faire, en effet, nus et dépouillés de tout par ce séjour et ce voyage? Si Dumas ne peut rien, et Valmore ne trouve pas une humble place, nous sortons d'un gouffre pour un autre... Mais en France, mais où est mon fils, où tu es, et après cela toutes les autres petites chaînes qui forment la vie!

Dumas déjà m'avait parlé de ce que tu m'apprends, et, sous le voile qu'il croyait étendre, j'ai deviné que son cœur battait. Et l'autre? pauvre et emportée, et l'avenir? Je le vois malheureux ou coupable encore. Mais tout cela passe à travers une idée fixe: retourner à toi, — à d'autres souffrances peut-être, au même abandon sans doute, et je sens que je le désire. Non! il n'y a pas sur un même être tant de genres de douleurs rassemblées. Mais c'est bien le moment de se plaindre quand je sens, à tout prendre, que ma plume tremble de la joie que je te

cause et de celle que je te donne. Nous avons rassemblé de quoi aller jusqu'à Paris. Nous n'y serons, si rien ne nous arrête en route, que vers le 8 ou 12 octobre. J'irai vers toi, ou je t'écrirai en arrivant. Prends courage et espoir. — Oh ! si mon sort changeait, le tien aussi deviendrait supportable, d'un côté du moins. Mais pleurer ensemble est une douceur, vois-tu, sans laquelle tout est impossible.

Ce que tu me dis de ton projet m'a fait un serrement de cœur affreux. Toi, dépendre ! et dépendre à ce titre ? J'ai mal à la tête de cette idée. Nous en parlerons. Ondine veut t'écrire une seule ligne.

Valmore, qui t'aime bien à travers ses grincements de dents contre la destinée, te parle ou plutôt t'aime, par moi, hélas, qu'il aime aussi beaucoup. Il a horriblement souffert, mais il ne se consolera jamais de ne nous avoir pas fait voir Rome (G). Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome ? la trace rêvée, *qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi*, je ne demanderais à Rome que cette vision (H) : — je ne l'aurai pas.

Allons, allons, je te quitte ; c'est pour partir que je te quitte, c'est du moins pour nous y préparer. Mars te porte une feuille du platane qui me servait de rideau, — mais je serai, avant cette pauvre feuille, sur ton

cœur où je suis bien sûre que tu l'appuieras un moment. Je t'aime ! Oui.

LXXIV

A SON MARI

(Paris), le 21 avril 1839.

N'as-tu pas été bien malade de cette torture ? Cette idée ajoutée à la mienne, je suis comme ivre, et je crois t'avoir dit hier que je pensais à chaque instant au « *Dernier jour d'un condamné.* »

Je demande à Dieu du soleil pour toi, de la santé pour toi. J'espère que ce sacrifice compte devant sa justice, et, s'il a presque épuisé nos forces, il éveillera peut-être sa bonté. Mon cher ami ! mon bon mari, que je t'aime ! et qu'il me semble te l'avoir prouvé jusque dans les efforts que je viens de faire pour te cacher les souffranees infinies de ce sacrifice commencé depuis trois mois ! Nous l'accomplissons à deux , mon cher enfant. Que cette pensée au moins te soutienne. Tu as besoin de tes forces phy siques, pauvre ouvrier à la journée, moi j'en aurai aussi par l'idée d'avoir rempli un devoir et par l'espérance qu'ils sont toujours récompensés. Tu voyages dans ce moment. Je voudrais te faire un journal de

tous les miens, mais bah! qu'importent les détails! Tu as l'âme, et tu sais à peu près ce que je suis devenue, brisée de larmes. Nous nous sommes tous couchés à neuf heures, nos pauvres enfants étaient sauvages de tristesse.

Line était beaucoup mieux aujourd'hui. Je te tiendrai bien exactement au courant de cette chère enfant trop mystique et trop cachée. Il lui faudrait... hélas! je ne sais quel bonheur, puisque notre amour n'est pas assez encore. Je vais demain les rejoindre avec Hippolyte et je reviendrai le soir. Tout ce mouvement dans la position de mon âme n'est que de la condescendance, et toi seul peux apprécier ce qu'elle me coûte. Après un tel ébranlement, le seul bonheur que je pourrais goûter, ce serait une entière liberté. Elle n'est nulle part, mon bon ange, et tu vas en faire la triste épreuve toi-même! Je te plains dans tout ce qui peut ajouter à notre commune douleur et je t'embrasse tendrement cent fois pour t'exhorter à tous les genres de résignation, parce que je t'aime.

Le 22.

Dans mon rare sommeil de cette nuit solitaire, j'ai du moins eu le bonheur de rêver de toi, mon ami ; c'est un grand bienfait même pour la journée. Tu faisais toi-même d'excellent café, et mes tendres supersti-

tions pourraient se réjouir, si je n'étais trop à terre, car tout ce qui t'entourait n'était que bons présages. Tu as du moins le soleil, notre ami. Ton fils, qui l'adore comme il t'adore, guette à chaque instant ce consolateur des malheureux.

LXXV

A SON MARI

Paris, le 25 avril 1839.

Je te sens arrivé. J'assiste, du fond de mon isolement, à ton réveil sans moi. Je sais que c'est bien triste, va! Je sais tout. Je te plains, je pleure et je t'aime de tout. C'est pourquoi présentement je te crie : Courage, espoir! Mes mains ne t'ont pas quitté, seulement je ne sais pas tous les détails dans lesquels tu tournes. J'ai peur, en voyant ce temps tigre et humide ensemble, que tu ne sois pris d'un enrouement comme Mars, qui ne pouvait me parler avant-hier, et qui jouait le soir, ce qui la tenait dans un agacement nerveux dont j'étais seule touchée autour d'elle. Il pleuvait à verse. Je n'ai pu aller de là chez Dumas parce qu'une dame m'a jetée chez M. Jars, où mon bon Hippolyte est venu me chercher à dix heures. Le ministère ne se nomme pas. Le roi abdique jour par jour, par le fait. Rien n'éclate. Tout

est incertain comme notre sort... Ah ! voilà ta première lettre ! quel bonheur ! Oh ! mon pauvre enfant, un peu de toi-même.

Dieu ! s'ils te regrettent et te désirent, les pauvres enfants! N'as-tu pas vu leurs cœurs? N'as-tu pas au moins l'immense consolation d'être aimé, dans tes épreuves rigides ? On n'est jamais faible avec cette conviction. Je ne te fais qu'une prière : soigne-toi pour nous; sois heureux si tu veux que je respire et que je supporte.

26 matin.

Je t'embrasse au nom de Molière à qui je viens de rêver tout à l'heure. Il était avec nous deux, à dîner doucement dans une jolie petite maison à toi. Tu étais content, et moi, je te laisse à penser ! Il m'a demandé une de mes bagues et m'a baisée au front, en s'en allant travailler. Je le priais de s'associer avec Dumas et de fonder un théâtre ; sachant ton amour pour lui, j'étais sûre que tu y serais heureux. Il nous souriait et ne nous objectait que ses grands travaux.

Je voudrais t'envoyer ce rêve aussi paisible qu'il était. Le temps paraît moins mauvais. Je vais m'aventurer à la campagne. D'ailleurs tout m'est si indifférent à l'extérieur. Non, mon cher ami, le bonheur ne peut pénétrer cet amas d'amertume qui m'oppresse le cœur en ton absence.

LXXVI

A SON MARI

(Paris), le 30 avril (1839), au soir.

Ta première lettre, datée de ta chambre, m'a rendue bien triste, mon ami. Sans attacher une haute valeur à des succès de théâtre, je ne peux t'approuver de négliger ainsi les tiens, et je trouve que l'on vient d'abuser indignement de la facilité à t'effacer sans cesse devant tes droits. Après quoi, j'en arrive bien vite à t'approuver de tout mon cœur de prendre, à cet égard, le parti de l'insouciance, comme tu l'as fait, puisque la chose a tourné ainsi et n'est plus réparable. Nous oublierons un jour tous ces mécomptes, dans une position libre et en dehors du public. Jette toute ta pensée dans la mienne et n'oublie jamais, au milieu de toutes les froideurs qui t'atteindront, que deux mains fidèles et dévouées sont tendues vers toi, mon bon ange.

Il est doux et cruel de penser que tu arrives à Lyon pour rendre un si triste hommage à celui que nous avons tant pleuré (1). N'ôtons rien à l'admiration que nous devons tous à sa femme infortunée. Je n'ai pas l'ombre d'une de ses vertus, ô mon cher ami ; je t'en prie, ne sois pas aveugle

sur ta pauvre Marceline, je croirais que tu n'aimes en moi qu'un beau rêve de ton imagination. Je suis si peu courageuse que je n'ai pas encore osé aller voir Duverger.

LXXVII

A SAINTE-BEUVE

2 mai 1839.

Je vous dis adieu, Monsieur, bien triste de n'avoir pas pu le faire ce matin. Mais c'est au revoir, n'est-ce pas ? et j'espère que, d'ici à votre retour, Dieu remplira nos vœux à tous en vous faisant heureux.

HYACINTHE VALMORE,

Elle semble avoir écrit au nom de tous, et vous envoyer notre pensée. Nos cœurs battent de vous sentir une fois encore errant. Mais quel voyage ! Dites à mon mari que j'ai de la force plus que (je) ne croyais en avoir et que je me soutiens dans le buisson d'épines où il m'a laissée. Il est bien vrai que j'ai gardé les enfants, et ce doux bruit, c'est du courage. S'il ne peut supporter son isolement, dites-lui que je le conjure de m'appeler dès après mon voyage d'Orléans; et puis, cherchez-moi partout si vous avez besoin d'une amie vraie autant que vous êtes bon.

Une fleur de Naples, s'il vous plaît.

M. Lepeytre m'a envoyé, de Marseille à Lyon, *Joseph Delorme*, à son entrée au monde. Ce livre l'avait rendu fou, et je l'ai encore avec l'hommage de sa tendre amitié. Il faisait alors l'amour à sa femme qu'il adore encore. C'est un petit ménage de poëte, un vrai nid plein d'harmonie et d'enfants.

LXXVIII

A SON MARI

Orléans, lundi 6 mai 1839.

M. de Sainte-Beuve, qui passe à Lyon avant cette lettre, te dira qu'il est venu m'en demander pour toi. J'ai envoyé chez lui un petit paquet (tes pantoufles oubliées), en te priant de les faire faire de suite. J'ai joint à ce paquet une petite lettre pour toi, une autre pour M. Lepeytre, et il a été impossible à Hippolyte de trouver trace de M. de Sainte-Beuve, à l'adresse nouvelle qu'il nous avait donnée. Le pauvre enfant s'est écrasé à y retourner deux fois et puis au Montparnasse, le tout inutilement. Le voyageur était parti. Ton fils est allé voir Singier qui venait déjà de recevoir ton discours par un journal. Cette tâche a dû coûter beaucoup à ton cœur, c'est vrai, mais c'est bien à toi de l'avoir remplie. La blessure, que cet homme

innocent nous a faite, s'est rouverte à ta lettre comme pour souffrir avec toi, mon bon Prosper. Cette triste solennité devait-elle donc ajouter à la douleur de ton retour là-bas ? Je n'ai pu me mouvoir tout ce jour-là. Faut-il qu'une mélancolie aussi sombre s'attache à l'une des plus douces créatures de ce monde ! Vraiment le courage de supporter la vie est un témoignage d'amour qui est quelquefois immense. Une des tortures qui doit être horrible au fond de toutes celles de sa pauvre femme, c'est de se dire : « Il ne m'aimait donc pas ! » Encore s'il l'avait tuée avec lui ! Ç'eût été plus impie, dira-t-on, à cause des enfants, mais, mon Dieu ! les enfants s'élèvent et se consolent. La femme… Ah ! cette femme, vois-tu, c'est le martyr le plus touchant de ce monde à présent. Aussi, *tout paraît beau près d'une si affreuse destinée.*

LXXIX

A SON MARI

Orléans, le 8 mai 1839.

Je te jure que j'ignorais la résolution d'Hippolyte autant qu'il l'ignorait lui-même, sinon je t'en aurais parlé sans aucun déguisement. Il était au contraire *dégoûté* du dessin, entre nous soit dit, parce que Line

avait pris ce parti. Leurs deux vanités se choquent, et les premiers éloges donnés à la fille avaient consterné l'enthousiasme du garçon. J'ai vu et appris cela dans un entretien tout simple avec ton fils, beaucoup plus naïf que notre charmante Line. C'est à cause de cela qu'il avait, un moment, prêté attention à mon désir et aux conseils de M. de L., pour l'imprimerie où il aurait trouvé en effet un gain plus prompt et plus assuré. Il m'a assuré très franchement que, s'il entrait là, il ne serait jamais qu'un ouvrier médiocre, n'y voyant aucune gloire à acquérir; il s'y contenterait tout bonnement à y gagner *du pain*, tandis que la peinture parlait à son imagination et à son âme, et que, s'il pouvait espérer d'y avoir autant de *succès que sa sœur*, il la préférerait à tout. Alors je l'ai laissé maître de ce choix, comme tu m'avais dit de le faire à la première idée *arrêtée* qu'il émettrait, et sans espoir de voir ce cher et mobile enfant s'y tenir enfin pour toujours ; je ploie comme toi, comme tous les parents qui regardent avec amour et frayeur les premiers élans de cet âge, à la fois si bon et si cruel ! Nous allons voir. Prends patience, il est chez M. Renou jusqu'à ce que Dumas le place avec fruit chez un bon peintre.

Sois tranquille sur Inès, son avenir est tracé. L'amour et la force du travail, l'esprit d'ordre et de rangement en feront une

femme essentielle. Elle donnera des leçons de piano, et tiendra sa maison, ou la nôtre, avec des qualités essentielles au bonheur intime. Notre adorable Line souffrira par la perfection même de son intelligence, mais sa grâce lui fera tant d'amis ! sa pudeur, un rempart si puissant contre le danger des passions qui l'agitent déjà ! Sois tranquille aussi, c'est un ange. Ne nous aveuglons pas sur ce que nous possédons d'éléments de bonheur. Nous sommes levés en ce moment devant le sort qui nous *interroge;* tu viens de lui répondre par tant de courage, que j'ai bien le droit d'en être fière, et toi aussi ! Le sacrifice a été digne de *celui* qui nous l'a demandé. A présent, marchons sans nous abattre, puisque chaque pas que nous faisons tend à nous réunir.

M. Edgar Quinet m'a fait la même impression qu'à toi, pourtant il est fort estimé de ses amis.

LXXX

A SON MARI

Orléans, le 14 mai 1839.

Hippolyte continue d'aller chez M. Renou, rue St-André-des-Arts. Je croyais que tu y étais allé avec lui, lors de son entrée dans cet atelier. Aussitôt mon retour, je com-

mencerai à m'occuper de découvrir un maître de peinture bien à ton goût. Ah ! Scheffer !... Je te tiendrai au courant des démarches pour ce cher enfant et de leur résultat.

Il y a de certains entourages qui corrompent toute l'harmonie de l'âme. Les peuples sans lois inviolables dépendent ainsi, sans doute, du tempérament de leurs chefs. Oh ! que je te remercie d'aimer le caractère de Marguerite, tel que je l'ai essayé avec mes pauvres pinceaux. Si une telle âme était reine du monde, que de sang et de misère de moins ! Auprès de ce doux éloge qui m'est si cher, de toi, sur un livre qui n'aura pas d'autre succès, tu réveilles un sentiment d'une douleur profonde, en me demandant si je ne suis pas fâchée d'être mariée à toi... Tiens, Valmore, tu me fais bondir hors de moi-même, en me supposant une si petite et si vaine et si basse créature. Me supposer une idée ambitieuse, un regret d'avarice ou d'envie pour les plaisirs du monde, c'est me déchirer le cœur qui n'est rempli que de toi et du désir de te rendre heureux. Je te suivrais avec joie au fond d'une prison ou d'une nation étrangère, tu le sais, et ces pensers, pour mon malheur, ne t'assaillent jamais qu'après la lecture de mauvais barbouillages dont j'ai honte, en les comparant aux belles choses écrites que tu m'as donné le goût de lire. Après quoi je te dirai simplement, vraiment et devant Dieu, qu'il n'existe pas

un homme sur terre auquel je voulusse appartenir par le lien qui nous unit. Tous leurs caractères ne m'inspireraient que de l'effroi. Ne te l'ai-je pas dit assez pour t'en convaincre ! Mais, hélas ! c'est donc vrai : « On ne voit pas les cœurs. »

Voici un mot sur toi que m'écrit Pauline : « *Mme Nourrit, digne d'une pitié profonde et de la vénération que l'on doit aux saintes, m'a parlé de Valmore avec une affection qui lui ferait du bien, s'il l'entendait. Quel malheur que ce cher farouche ne veuille pas croire à tout ce qu'il vaut ! il en serait plus heureux, et toi aussi qui l'aimes tant !* »

Line n'a pas osé m'apporter ton discours sur Nourrit, qui l'a fait beaucoup pleurer.

LXXXI

A SON MARI

(Paris), le 16 mai 1839.

Je rentre au bercail et toute seule, mon bon ange. Ma tête vacille encore de cette nuit de voiture et de pluie. Je suis arrivée à six heures : pas un omnibus, pas un fiacre, heureuse, après une longue attente au bureau, de trouver un cabriolet. Hippolyte dormait à grands bras. Je t'avoue que c'est

pour lui principalement que je raccourais. Les bruits d'émeute me tenaient dans une telle agitation que toutes les instances de Caroline, les querelles de M. de La Touche, rien n'a pu ébranler mon idée fixe, et me voilà. On ne sait où de telles choses peuvent s'arrêter, et je te demande quelle sécurité l'on goûte dans une partie de plaisir, quand le cœur vous bat et vous attire où vous rêvez le danger pour un être précieux ! Il n'y a eu là qu'un polonais à figure un peu cosaque, qui m'a dit : « Oui, madame, allez ! votre place n'est plus ici. » Et celui-là m'a retenu mon départ sur le champ. A peine arrivée, et le café pris avec ton cher fils, je me suis jetée au lit où j'ai passé deux heures à dormir, et je me réveille pour t'écrire si l'on m'en laisse *déjà* le temps.

Je trouve ta bonne lettre pour me rendre cette solitude un peu moins douloureuse. Oh ! que c'est bizarre et triste pour moi d'être ainsi désappuyée de ta présence ! Pauvre ami ! Que je t'aime et que je te te plains du sort auquel ton courage te condamne. Je te vois livré à tant de désagrément, que je suis de plus en plus consternée. Celui de quitter ton logement en est un qui me tourmente beaucoup, voici déjà bien des épines dans ta plaie ! Hélas ! tu dis ce que je pense. Tout ceci vient d'une volonté plus forte que la nôtre... Si notre soumission pouvait la désarmer un jour !

Je suis sûre que cette émeute t'aura beaucoup inquiété : elle paraît comprimée tout-à-fait. Charles et Anaclet, qui ont été s'étaler aux premiers rangs, m'ont raconté des choses affreuses et que l'on n'a pas dit dans les journaux. On porte à deux cents au moins les tués de cette fatale secousse. On a tiré sur Charles, et un jeune homme paisible a été tué près de lui. Hippolyte était alors à la campagne (dimanche) et n'a pas eu même la triste tentation d'aller voir ce grand drame qui n'a abouti à rien.

Le dîner flamand s'est passé de moi. On ne m'a rien fait dire que par Hilaire, j'ai trouvé cela par trop flamand et, déjà éloignée par la crainte d'y rencontrer Bra, je n'ai pas eu l'air de savoir la réunion. Bra n'y assistait pas : il est en tournée ; mais M. Duthillœul s'y trouvait invité, et il n'est pas venu me voir. Onésime Leroy est accouru le surlendemain, je n'y étais pas. On a demandé à Hilaire pourquoi je n'y étais pas allée avec lui, il a répondu que j'étais sous le poids de ton départ et trop triste pour ce banquet.

LXXXII

A SON MARI

(Paris), le 21 mai 1839, 11 h. du matin.

Oh ! bon jour, mon ami. Que fais-tu par ce beau temps qui rit au pauvre ? Si nous

n'étions que pauvres et que nous fussions ensemble, ce doux soleil si clair, si ranimant qu'on dirait le bon Dieu, ne me tirerait pas les larmes qui me remplissent souvent les yeux tournés vers toi. Avant-hier, M. Di Pietro m'a remis ta lettre, en rentrant dans Paris. J'ai su un gré bien vif à ce cher M., de son instinct de cœur. Je t'assure que cela fait paraître les gens bien bons, quand on sent qu'ils sortent d'avec ce qu'on aime ! Il m'a paru tout charmé de toi et de ta voix qu'il trouve *belle* ; moi ausi, quand tu en parcours tous les tons.

M. de Latour est venu deux heures dans notre nid au soleil. Tout est bien chancelant *sous* le sien où je ne voudrais pas être. Sa visite m'avait empêchée de me rendre à un rendez-vous bien grave. Hier, je l'ai subi comme une station au Calvaire ; j'ai vu Mme Adolphe Nourrit qui l'avait demandé à Pauline. Je ne tiendrai pas ton âme sur un tel récit. Une telle chose, mon cher enfant, c'est le ciel et la terre tout ensemble : le ciel, dans ce qu'il a de plus saint ; la terre, dans ce qu'elle a de plus triste. Je ne pouvais me tenir, ni en y allant, ni en revenant ; t'écrire hier m'eût été impossible... Tout ce qu'elle m'a dit de toi et pour toi n'est pas à te rendre. Tu ne sais pas, à notre insu, comme nous en étions aimés. Elle se persuade que, si

nous avions été à Naples, ce malheur ne serait pas arrivé, parce qu'il nous aurait ouvert son âme. A elle, il n'osait pas ! Hélas ! comme elle l'aime. Il me semble bien qu'elle se meurt, ce qu'elle n'ose pas souhaiter, mais on voit bien qu'elle n'est plus du monde : tout est dit pour elle. — Je n'ai pas lu encore ta nuit d'Young sur ce cher *absent*. Line a enfermé cette belle lamentation dans son secrétaire, dont elle emporte la clé, tu sais pourquoi, pauvre petit ange mystérieux ! Mais j'ai écrit pour les faire revenir demain. Je comprends qu'elles s'ennuient, et cette idée me gêne pour respirer dans ce semblant de liberté que j'ai sans elles.

LXXXIII

A SON MARI

Paris, le 24 mai 1839

J'allais répondre à ton numéro 10, mon bon ange, quand le 11me m'arrive. Juge que de consolations à la fois, mais que j'en ai besoin. Je n'ai pas d'autre appui moral que ta tendresse. La droiture de ton âme relève toutes mes tristesses, et, loin l'un de l'autre, nous sommes bien malheureux. Le journal joint à ta dernière lettre est d'une justice qui me fait un bien profond. Ce n'est pas

pour ta simplicité rare que je ressens ce bien-être auquel tu ne penses pas toi-mème, mais, avec ta modestie outrée, ces opinions écrites te révèleront peut-être ce que tu es en effet aux yeux des gens qui pensent et font seuls les réputations durables.

Croirais-tu que depuis le retour de nos chères filles, hier matin 23, j'ai retourné et tenu dans mes mains, serré contre moi ton discours sur Nourrit, que Pauline dit si beau, sans oser le lire. Ma visite à sa femme a tant brisé mes forces que je retarde une secousse nouvelle. J'ai souffert beaucoup de l'estomac, contracté par cette vue... Ah! mon bon ange, c'est au-dessus de toute plainte, de toute parole humaine. Vraiment l'âme se prosterne et se replie, faite qu'elle est pour la douleur! Quelles sont les vues d'en haut sur de si faibles et si énergiques créatures! Car nous souffrons avec une horrible énergie. Pitié! n'est-ce pas, mon ami, pitié pour tout ce qui souffre?

Un nouveau jeune galérien m'a envoyé par un bon curé un cahier de poésies pleines de larmes. Il a 20 ans, il est là depuis deux ans, et pour trois encore! Le curé dit que c'est une espèce d'ange, fort aimé, du reste, de son directeur. Nous allons faire un effort pour accourcir sa captivité et l'expatrier avec un but et des protections. Il y a des vers beaux comme ceux d'Hégésippe Moreau. Ce monde fait peur, vrai, j'ai peur!

Je trouve, mon cher ami, que c'est trop de m'envoyer 200 fr. par mois, d'après cette expérience que tu fais toi-même du gouffre inévitable des dépenses de la vie la plus humble, mais enfin si tu peux parvenir en effet à m'envoyer ces deux cents francs, je te conjure de ne pas te troubler ni te torturer dans des calculs inutiles. Eh ! quoi ! ta conscience n'est-elle pas le sanctuaire le plus pur où nous puissions nous réfugier durant cet orage qui dure et durera peut-être encore plus d'un an ? Présentement que je suis de retour, je vais établir mes comptes. M. Dumont est toujours le même pour nous, il veut à toute force que je prenne de l'argent. J'agirai avec une prudence nécessaire même à ma santé, sois en sûr, et ne vendrai que ce qui sera à peu près fini. Il m'a dit que la vente était suspendue partout, mais qu'il n'était pas inquiet de *Violette*, qu'il trouve bien. Cela m'a rassurée, car je tremblais que tu ne fusses aveuglé par ta tendresse pour moi. Oh ! que ce que tu me dis me paye au centuple les veilles que ce livre m'a coûtées. Tu sais quel étonnement pour moi s'il s'y trouve en effet quelques pages *gracieuses* ; j'en subissais la publication, je te jure, comme un acte de pénitence et d'humilité. M. Dumont demande quel délai souhaite M. Midan. Ce pauvre M. Dumont perd sept mille francs par des faillites depuis cet hiver.

LXXXIV

A CAROLINE BRANCHU

Paris, le 29 mai 1839.

... Moi, je suis revenue à la fois pour travailler ferme, malgré mon *ardent* besoin de repos et de solitude. Tu ne sais pas l'ombre de ce qu'il m'en a coûté pour quitter Orléans et ce que je donnerais pour y retourner jusqu'à ma réunion avec mon mari. Je t'ordonne de croire cela, te le disant devant Dieu. Mais il faut que je sois près de mon fils, il faut que je trouve cinq cents francs pour rendre le jeune Italien, dont je t'ai parlé, à sa famille. Tout le monde l'abandonne et il n'y a que moi, ma stérile, mais invariable volonté de lui venir en aide, et cela sera. J'ai le cœur plus entêté que la raison. Ne me donnes-tu pas toujours l'exemple de la charité ! Je ferai ce que tu ferais en ma place, ce que je demanderais à la mère de Jésus-Christ de faire pour mon fils, s'il était en Italie sans moi, sans amis, et dans l'abandon.

Envoie-moi par occasion ce que l'on t'a envoyé de Lyon, concernant notre Adolphe pleuré. J'ai déjà réuni bien des feuilles de cette triste et dernière couronne.

LXXXV

A SON MARI

Paris, le 3 juin 1839.

Ton fils est admis dans l'école de Paul Delaroche. Ah! viens, mon cher ange, que je serre tes mains dans les miennes et que je voie le bien que te fait cet évènement. Nous mûrissions ce plan à l'insu d'Hippolyte, pour qu'il ne se ralentît pas chez M. Renou; enfin Pauline a reçu beaucoup d'espoir de Mme Delaroche, dont elle a fait l'éducation musicale, et hier matin, à un rendez-vous accordé à ton fils par M. Delaroche, je l'ai envoyé muni d'une lettre qui le lui présentait au nom de son vieux ami Desbordes. Mon cœur et mon âme étaient dans la lettre. M. Delaroche a reçu l'enfant à bras ouverts, le considérant dès à présent, a-t-il dit, comme de sa famille. Il ne payera que les frais d'atelier et rien comme élève, déposant (comme tous) trois francs par mois pour aller un jour à Rome, où son vœu est d'envoyer ses élèves, ce qu'il a déjà fait de plusieurs. Ce sera donc par mois une douzaine de francs. L'atelier est au faubourg Saint-Germain, surveillé en second par un homme plein de talent, de zèle et de bonnes mœurs. Il faut travailler comme des nègres et se conduire en honnête homme. Le maître est droit et sévère, ce dont je bénis

Dieu ! Hippolyte est aux anges. Demain, je le dégage de M. Renou, en payant son dernier mois, et après-demain, le petit Valmore, avec l'ordre de son nouveau maître, ira s'installer au Musée des Antiques, pour travailler d'après la bosse et porter tous les samedis ses dessins à examiner au maître, jusqu'à ce qu'il puisse commencer à peindre. Ah ! ceci te dilatera le cœur, et je ne voudrais le sentir battre que d'émotions douces, mon cher ami !

LXXXVI

A SON MARI

Paris, le 14 juin 1839.

M. Delaroche a dit à ton cher garçon qu'il y a entre eux comme un lien de parenté, que s'il lui donne du talent, ce sera pour acquitter sa dette envers son meilleur ami, qui lui a le premier fait tenir un crayon (J).

L'intelligence d'Hippolyte s'éclaire. Il lit Mignet et le comprend bien. Je l'ai entendu parler avec Malhortie qui vient de temps à autre. Hippolyte pense juste. Il ne connaît pas lui-même la portée de son esprit, et se rabaisse jusqu'au découragement. Comme c'est ton fils ! Il est auprès de ses raisonnements élevés, si enfant et si gamin avec ses sœurs, qu'il n'a pas 12 ans.

LXXXVII

A SON MARI

(Paris), le 23 juin 1839.

Je suis comme toi, cher ami, je ne te dis jamais tout ce que j'ai à te dire dans une lettre, et ma dernière pourtant était bien grosse. Tout s'est expliqué sur le retard d'une des tiennes. Je les ai toutes reçues, et le calme, dont j'ai tant besoin depuis ton absence, est rentré en moi. Dieu ! quel tumulte s'opère dans l'âme, quand la distance donne tant de prise à l'imagination sur ce que nous aimons le plus au monde ! Oui, le sort nous a fait bien du mal en nous séparant, mais je me sens aussi pénétrée de l'espoir que ce n'est qu'une grande et sévère épreuve, après quoi je serai réunie à toi, Valmore, pour qui je donnerais vingt fois ma vie. Si ce serment, vrai devant Dieu, ne suffit pas à la tendre exigence de ton affection pour moi, je suis alors bien malheureuse, et si tu vas chercher dans le peu de talent, dont j'abhorre l'usage à présent, des recherches pour égarer ta raison, où sera le refuge où j'abriterai mon cœur. Il est à toi tout entier. La poésie n'est donc qu'un monstre, si elle altère ma seule félicité, notre union.

Je t'ai dit cent fois, je te répète ici, que j'ai fait beaucoup d'élégies et de romances de *commande* sur des sujets donnés, dont quelques-unes n'étaient pas destinées à voir le jour. Notre misère en a ordonné autrement. *Bien des pleurs* et des plaintes de Pauline se sont traduits dans ces vers que tu aimes, et dont elle (est) en effet le premier auteur. Après quoi notre vie a été si grave, si isolée, si indépendante et si à la hâte tout ensemble, que je n'ai pas, je te l'avoue, donné une attention bien profonde à la confection de ces livres que notre sort nous a fait une obligation de vendre. Toute ton indulgence sur le talent, que je dédaignerais complètement sans le prix que ton goût y attache, ne me console pas d'une arrière-pensée pénible qu'il aura fait naître en moi. Molière avait raison, Rousseau disait vrai, et Mlle Lenormand était donc aussi éclairée, en me disant d'un ton d'oracle : « N'écrivez jamais. » Tu vois donc que j'ai raison, mon bon ange, en n'éprouvant pas l'ombre de contentement d'avoir employé à barbouiller du papier au lieu de coudre nos chemises, que j'ai pourtant tâché de tenir bien en ordre, tu le sais, toi, cher camarade d'une vie qui n'a été à charge à personne. Honneur donc seulement à ton courage et à ta loyauté ; elle aura, Dieu me le dit, sa récompense.

Je suis heureuse d'apprendre que *Mlle de Belle-Ile* a pris sa revanche au Gymnase. Tu vois, ce bon peuple ! C'est là où se trouvent l'huile pure et la vraie lumière. Comment veux-tu qu'on ne l'aime pas ?

LXXXVIII

A SON MARI

Paris, le 29 juin 1839.

Je suis tout à fait de ton avis pour l'Odéon, l'espoir n'est pas là avec des éléments si faibles. Mlle Mars dit que la Comédie-Française va y jouer un mois, six semaines. Il y a bouleversement prochain dans les théâtres. La Renaissance va à la Bourse, les Bouffes retournent à Ventadour, et l'Opéra-Comique à Favart. Mme Damoreau se retire. Hélas ! Mars n'y pense pas. Quel exemple de courage pourtant, donné par la plus jeune et la plus frivole des deux ! Odry se retire aussi, et je t'assure que c'est presque un évènement. Ses dernières créations l'ont fait adorer ; il guérit des hypocondriaques.

J'ai trouvé Mars hérissée d'un nouveau commerce établi par la cupidité ou la méchanceté. On cherche des autographes, on en fabrique même, et on les vend, ou bien on les envoie à des amis, en y attachant

une forte rétribution. C'est ce qui lui arrive. On a été chez Dumas avec un de ces nouveaux billets de banque, et l'on en veut deux cents francs. Cette lettre de Mlle Mars est censée écrite du temps de la République, et c'est une lettre de tendresse. Dumas était fort embarrassé. Comme il ne voulait, ni ne pouvait en donner deux cents francs, et que c'est de plus un infâme impôt qui se renouvelle souvent, on a envoyé copie de la lettre à Mlle Mars, qui n'en a pas la moindre idée. Juge de ces horreurs. Quand je pense que j'ai eu un cousin qui faisait nos écritures à nous tromper nous-mêmes, les cheveux me dressent. Toutefois Mlle Mars dit qu'elle jetterait plutôt les 200 francs par la fenêtre, que de les donner à ces misérables. Elle est venue nous chercher tous pour passer la journée jeudi, malgré la pluie. Aujourd'hui je fais du feu ; tu n'as pas idée de cet hiver imprévu qui nous engourdit comme les mouches aux vitres. Quand tu te plains de 26 degrès de chaleur, nous reprenons ici des vêtements et des rhumes.

La recette ne fait rien à la chose, ni ton enrouement non plus. L'intelligence d'un rôle n'est pas dans la voix, et celui qui est là dans l'ombre, avec du silence autour de lui, est souvent plus ému, plus attentif qu'au milieu de la foule. C'est à la répétition que Paganini m'a fait le plus

d'impression. Talma se révélait d'une manière plus intime quelquefois dans un raccord à bout de chandelle. Je tiens donc pour juste et pour vrai ce que l'on dit de toi dans *Louis XI*. Dis-moi si cet enrouement dure encore.

LXXXIX

A SON MARI

Paris, le 2 juillet 1839.

Tu n'aurais pu te défendre de rire tout à l'heure. Hilaire a fait arranger ma guitare, *sur son bonheur* dont je t'ai parlé, et me l'a rapportée, tandis que j'étais sortie. Pour la première fois depuis trois ans, j'ai rejoué de ce pauvre instrument dédaigné, et les enfants se sont mis à danser jusqu'à nuit close, se cognant aux tables, aux chaises, au lit; Hippolyte avec ta longue blouse et ses cheveux en marchand de salade, faisant le daim, et ses sœurs les Esmeralda des rues. Ils ont fini par tomber l'un sur l'autre, et maintenant les voilà au lit. Mon Dieu! que je voudrais te les envoyer de temps en temps! et m'envoyer moi-même, car je t'avoue que Paris m'en a tant fait que je m'en irais avec joie en lui souhaitant bien du plaisir. Tu ne sais pas, mon ami, que je me couche à huit heures et

demie quelquefois. Ce soir, il en est neuf, et je vais imiter les enfants. Hippolyte veut pourtant faire des vers, mais le temps est trop accablant. Moi, je t'embrasse dans mon tendre engourdissement. L'orage ne quitte pas le ciel, et nous sommes asphyxiés à moitié. Cher Prosper! au moins respire librement et doucement dans la certitude de ma tendresse inaltérable, à l'épreuve de tout. Je t'appartiens corps et âme, et ne demande à Dieu que ton bonheur pour pouvoir être heureuse.

XC

A SON MARI

(Paris), le 10 juillet 1839.

Que je t'aime de te voir coudre ta toque, mon cher ami! Quelle singulière biographie on ferait de nous, à nous voir dans tous nos courages *pauvres!* Tu sais aussi de quoi j'ai l'air, le matin, en réparant dans mon lit les désastres survenus aux parures d'Hippolyte? Juge donc si je peux songer au cher voyage de Douay, dans l'obligation de renouveler tout le vêtement de notre bon garçon. Je t'assure, entre nous, qu'après un mûr examen de mes ressources, Mme Paule ne sera ici que le prétexte et que je ne peux sérieusement

penser à ce plaisir superflu si près du bonheur indispensable à tous deux de nous revoir, garde-donc ton humble trésor. D'ailleurs Gayant est *couché* ce soir même. La fête dure trois jours, et commence le 7 juillet, nous sommes mercredi le 10. Il a bien fallu écrire mes regrets véritables, en cachant un peu la cause de ce désappointement. Je te dirai de plus que Line, étant à grands cris demandée avec moi, n'y mettait qu'une obéissance très bonne, mais froide, car je lui ai pas caché les arrière-pensées d'avenir de Mme S***, qui ne sont nullement dans ses inclinations à elle. Cela jetait sur ce voyage, tout de cœur de mon côté, quelque chose qui n'allait pas à mes effusions. Hélas ! que d'épines partout pour les caractères les plus droits. Crois-moi quand je te dis que pour le moment Line n'a rien dans le cœur. Son premier rêve très pur, mais très mordant n'ayant pas été partagé, elle s'est volontairement et silencieusement rejetée dans la petite ambition de la science. Dieu a voulu, pour le bonheur de sa vie entière peut-être, que son âme ou son imagination se soit prise au plus honnête jeune homme du monde, qui n'a vu, ni voulu profiter de ce petit triomphe. Elle en a souffert, mais que de maux épargnés ! Où l'aurait menée un séducteur adroit ? Je t'assure que j'embrasse de bien bon cœur, au contraire, l'innocent garçon

qu'elle ne traite plus maintenant que comme un camarade sans conséquence. Elle est très gaie, boit, mange et dort fort bien, seulement sa passion d'étude ne fait que croître.

Hier, je t'ai quitté pour aller avec Inès et Line chez M. Elshoecht qui fait leur délicieux médaillon, en attendant mon buste. De là, j'ai fait visite à Singier, et rentrée à cinq heures, j'ai trouvé à la maison, dormant profondément, Caroline, couchée sur deux chaises, à l'orientale. — Comme je n'ai pu achever ma lettre, parce qu'elle a couché avec moi, je te l'envoie aujourd'hui, incomplète de détails sur mon uniforme ennui. Cette bonne Caroline me jette dans un embarras à ne pas le décrire; elle vient, ne comptant que *sur moi*, pour emprunter cent écus. Je te jure que tous les traits de folie qui passent à nos amis sont désespérants, je me ferai mettre à Sainte-Pélagie pour en finir. Elle part ce soir et me charge de ses pouvoirs pour tâcher de trouver cette somme... où ? Elle ne veut en rien dire à Berteau, ni à sa fille, pas même son voyage, de sorte que je suis tout uniment dans un étau, et la reconnaissance me fait un devoir du silence. Je l'ai mise seulement tout-à-fait au courant de ma position, le résultat a été seulement : « tu l'emprunteras. » — « A qui ? » — « N'importe à qui ? » — Il y a des circonstances où il faut se brouiller pour sortir d'un précipice.

Le procès est jugé d'hier, on n'en sait pas le résultat (K). S'il est funeste, il pourra y avoir quelque bruit. Je me suis abstenue de lire tous ces débats, par un excès de raison. Je me sens défaillir quand je pense qu'il peut y avoir des victimes. Si cela était, je fuirais Paris. Oh ! vois-tu, cela est affreux sur le cœur.

Mme Nourrit est accouchée heureusement... Ce sont les prières de son pauvre mari qui viennent d'opérer ce prodige. Elle est pourtant bien malade à présent.

XCII

A SON MARI

(Paris), le 14 juillet 1839

Ne sois pas inquiet sur nous. Ce triste procès n'a pas troublé la tranquillité de nos quartiers silencieux. Toutes les émotions sont venues du dehors, et le calme le plus profond règne aujourd'hui par tout Paris. Je crains seulement que l'on n'ait altéré les récits des évènements et que tu n'en aies conçu de la crainte pour nous. Hippolyte ne m'a pas quittée, parce que je le lui ai demandé en grâce, et Charles est venu dîner avec nous, hier samedi, jusqu'à onze heures. Le bruit de la grâce, répandu par tout, remet de l'ordre dans les

têtes exaspérées. La famille du jeune condamné a, dit-on, été reçue avec bonté par le roi.

Ce matin, nous avons rendu notre visite à l'atelier d'Elshoecht, et le dimanche était comme toujours, paré, ennuyeux à tomber ! et d'une chaleur étouffante. Je suis, mon ami,trop parfaitement semblable à toi, dans ma position morale, pour ne pas plaindre de toute la force de mon âme le découragement que tu me confies. Je ne peux aller nulle part sans m'y sentir de trop, et c'est le sentiment le plus triste du monde.

Tout cela tient à nos incertitudes. Il faut pourtant se roidir pour ne pas tomber, puisque nous n'avons pas en ce moment d'autre devoir. Dieu nous récompensera de l'avoir rempli ; il ne nous met pas sur la terre pour être toujours heureux ou pour les grandes luttes. Ces moments de calme plat demandent un autre genre de courage. Mon cher mari, voyons ! unissons-nous pour nous l'inspirer mutuellement. Je te promets, je te jure que j'y travaille et que j'use de tous les moyens innocents de consolations qui me sont permis. — Ecris des mémoires, tes séjours de ville en ville, je t'assure que ce sera bien et utile pour te distraire. Moi, je commencerais ce travail, si j'en avais le temps.

XCII

A SON MARI

(Paris), le 18 juillet 1839, mardi.

Sait-tu que j'ai vu Notre-Dame ? en plein soleil, comme le dôme de Milan. Ses portails me semblent admirables. L'énorme dedans serait d'une majesté profonde, si l'on n'avait jugé à propos de peindre ce colosse en jaune tendre, comme les gants absurdes de toute la jeune France à longue barbe ; et puis, qu'elle est pauvre de tous les sérieux ornements du dôme, cette église ! Toutefois la façade m'a fait beaucoup d'émotion, et la profondeur du monument m'a fait comprendre comment les ailes de Victor Hugo s'étaient élevées si haut et si loin ! M. Pomet déclarait l'autre soir ce livre pitoyable, mesquin, absurde, stupide. Je n'ai rien dit du tout. Charles nous a tous conduits à Notre-Dame, en plein soleil, et nous avons fait manger aux enfants des cerises et des gâteaux de Nanterre. J'étais fort triste d'être là sans toi !

Je suis en ce moment dévorée d'un besoin de probité qu'il faut que je te soumette. Cousin a témoigné un vif regret de n'avoir pas un seul tableau de mon oncle, et il a eu la délicatesse de ne jamais me rap-

peler qu'il a prêté cinq cents francs à son pauvre ami. Le *Pauvre Pierre* pourrait un peu le dédommager, sinon de la somme, au moins de sa privation d'un petit tableau longtemps promis. Devine-moi et réponds-moi. Je ne ferai jamais rien en ce genre, sans y être autorisée par toi. Je donnerai une larme au *Pauvre Pierre,* mais elle serait pure : elle acquitterait mon oncle.

XCIII

A SON MARI

Paris, le 21 juillet, dimanche (1839).

D'abord et avant tout, mon bon Prosper, j'ai vu Saturne et la Lune, hier soir à neuf heures, par un très beau temps. C'est une circonstance marquante dans ma vie et dans laquelle le chagrin de ton absence m'a le plus affectée. Non, je ne me consolerai pas d'avoir assisté sans toi à cette découverte magnifique. Hippolyte en tremblait sur ses genoux ; moi, dans l'âme, comme en t'en parlant. Je reviendrai sur cette double merveille. Ton fils t'en parlera dans le regret aussi de n'avoir pu partager avec toi ce ravissement qui s'emporte dans la vie.

Nous avons revu « *Mlle de Belle-Ile* » pour Mme Paule. Ce jour là, Mlle Mars avait bu de l'ambroisie sans doute : elle avait vingt ans

et toutes ses lumières pour couronne. Je t'assure que je ne l'ai jamais vue telle, et nous sommes allés tous, avec Charles même, dans sa loge où l'adorait M. de Mornay. Le parfait contraste, M. Vedel, était là. Croirais-tu qu'il m'a demandé avec *empressement* comment tu te portais. Je l'ai regardé avec beaucoup d'étonnement. Mais pourquoi sommes-nous toujours étonnés ? Ce monde incomplet et cruel ne nous a donc pas encore fait assez de mal pour le comprendre ? N'être éclairés que par secousse, c'est ne pas l'être utilement. On se blesse à tout ensuite en croyant être au courant de tout. Tu m'as appris à regarder de près... hélas ! ce n'est pas si beau ! Tu avais pourtant bien des illusions aussi, toi, si bon et si vrai !

XCIV

A SON MARI

(Paris), le mardi 6 août 1839.

Tu vas être bien surpris : j'ai accompagné deux fois Mme Paule à l'Opéra-Comique. C'est une affaire de pure politesse pour Grignon, qui m'a envoyé un billet, et pour sa femme qui m'en a apporté un au-

tre. Comme l'on m'a demandé si j'avais vu jouer le « *Planteur* », je n'ai pu me soustraire à l'occasion de le subir, et hier le « *Domino noir* ». J'étais, ces deux fois, si lasse de cœur et isolée au milieu de ce théâtre que je n'aime pas, qu'il m'est impossible de juger si tout cela est bon ou mauvais. J'ai seulement entendu avec douleur que la voix de Mme Damoreau s'amoindrit, et que le seul acteur *vrai* de ce théâtre est M. Roger, élève de Martin, trop petit par malheur. Ah ! mon cher Prosper, me voilà donc aux derniers degrés du spleen, puisque le spectacle me repousse. Autrefois je n'avais que l'horreur de la course, mais une fois arrivée, je regardais et j'écoutais comme tout le monde; présentement je t'éprouve et je te plains, en songeant que tous les soirs tu combats ton aversion, pour soutenir ta famille absente. Le mot absence devait donc aussi se mettre au premier rang de nos infortunes ? je t'avoue, mon bon ange, qu'il est pour moi d'une amertume croissante. Pourtant je vais te voir dans un mois, mais ce sera pour revenir durant la saison sans soleil ! et je m'aperçois en pleurant que c'est moi qui te décourage. Je t'en demande pardon! Embrasse-moi, je suis faible.

XCV

A SON MARI

(Paris), le 8 août (1839) midi

Pauline sort d'ici accablée de douleur. Mme Nourrit est depuis trois jours dans sa dernière lutte. Tout cela est d'une tristese lugubre à ne jamais s'effacer du souvenir.

Mlle Mars sort d'ici, plus belle, plus fraîche et plus brillante que je ne l'ai jamais vue. Elle m'a confié de bien singuliers traits de Dumas; il se perd avec son gros complice. Mars y est pour 1,500 francs qu'elle se résout à perdre. Il est pâle et tout changé; quant à sa vampire, elle devient monumentale.

Le 9 août.

C'est à Pantin que nous avons été dîner, et nous l'avons bien senti ! C'est Lyon tout entier répandu sur la route. Suis-je bête !

Nous sommes partis et revenus avec M. de Lamennais, qui nous a ramenés jusqu'à la porte. C'est M. Dessaix depuis les pieds jusqu'à la tête, plus petit et plus âgé, mais c'est à jurer qu'on l'entend. Je te laisse à juger si l'on a parlé progrès, religion, liberté, avenir humanitaire ! Pour moi, j'ai bouleversé M. de La Mennais avec mon récit de Saturne, qu'il brûle de voir à pré-

sent, il a toute la grâce d'un enfant. Celui-là encore, tu l'aimerais beaucoup, si pauvre, si curé de campagne, avec ses gros bas bleus et ses pantalons trop courts. Il a peur lui-même du cahot où nous allons entrer. Tu sais que la Russie conspire pour les Napoléon. Pour moi je n'ai aucun goût que pour te revoir, à l'abri des passions des hommes. Il y en a de bien méchants, je commence enfin à le croire.

XCVI

A CAROLINE BRANCHU

(Sans date)

Je t'écris écrasée de fatigue d'âme. Mme Nourrit repose à côté de l'époux qu'elle a tant aimé. Hier, j'ai passé une heure sur cette tombe qui venait de les réunir. Mme Duchambge est à moitié morte de ce dernier coup. Je t'épargne les derniers détails de cette lutte terrible, tu en serais malade comme moi.

J'ai remis à Jacques Arago ta notice sur ta maison. Mais il part pour l'Angleterre et ne sait où donner de la tête. De plus, on ne peut guère obtenir la moindre annonce sans payer un franc la ligne, ce que je voudrais bien t'épargner. Je vais voir

au « Journal du commerce » par un Lyonnais qui en approche. J'irai demain lundi.

Tout ce que tu me dis des tortures de ton âme, je le comprends et j'en pleure. Il y a des abîmes où l'on se débat longtemps, mais tes croyances élevées viendront encore à ton secours.

Rappelle cette énergie sublime qui te soumettait tout un peuple et te donnait un empereur pour ami. Ne laisse pas prendre sur toi un empire sans borne, et sois clémente pour les torts de l'humanité. Tu trouveras ainsi du calme dans tes orages, où nos pauvres nacelles ne manqueront jamais à ton signal.

XCVII

A SON MARI

(Paris), samedi 17 août 1839.

M. de Sainte-Beuve est arrivé avant-hier et il est accouru de suite nous embrasser de ta part. Il se porte à ne pas le reconnaître, tant le soleil de l'Italie lui a fait de bien. Il a été plein d'affection et de vraie joie de nous revoir.

Une chose commencée qui me retiendra forcément à présent, mon bon ange, c'est l'affaire du jeune forçat. J'ai couru partout seule, ne voulant appeler personne à mon

secours, dans l'effroi des lenteurs, et j'ai été admise dans les sombres bureaux de manière à me donner de l'espoir malgré l'immense sévérité de M. Des Closeaux, maître des requêtes ; mais il était l'ami intime de Nourrit et de sa femme. C'est au nom de ces deux anges que j'ai demandé et obtenu audience. On est si fort quand on va demander grâce ! on traverserait l'eau et le feu. Mais en me promettant d'écrire dès demain à Brest pour demander le rapport, il ne m'a permis de retourner que d'aujourd'hui en quinze, ce qui me porte à la fin du mois d'août. Si je remets cette affaire en d'autres mains, je crains que personne n'y mette le même zèle, et tout en pleurant de ce retard, je m'y décide, ô mon cher ami ! j'aurai mieux mérité de te revoir ! Pourtant j'ai beaucoup souffert depuis ton départ.

XCVIII

A SON MARI

Paris, le 19 août 1839

Comme je te l'avais dit, les noms des deux anges Nourrit m'ont ouvert une porte bien sombre, mais un obstacle retarde la bonne volonté du maître des requêtes, c'est qu'il faut écrire à Brest et demander le dos-

sier du jeune homme, qui ne s'est pas trouvé à la chancellerie. M. Des Closeaux a calculé quinze jours pour cette réponse et ne m'a donné mon laissez-passer que pour le 1er septembre. Je suis rentrée confondue, bien que relevée d'espoir pour le pauvre repentant. D'un autre côté, ayant réglé la servante et tous mes comptes du mois, je ne suis plus en mesure pour partir et laisser à Hippolyte ce qu'il lui faut durant mon absence, ainsi que le voyage d'Inès, l'atelier de Line, les vêtements de ton fils, etc. M. Dumont devait tout arranger par une avance de trois cents francs, et je l'attends de jour en jour, mais Dumas veut faire un voyage avec compagnie ruineuse, et M. Dumont y pourvoira. Arago, plein de zèle et d'espoir, m'avait presque assuré une réimpression des « *Poésies* » Bouland et de l' « *Atelier d'un peintre* », mais les jours marchent, et je ne vois rien venir. Je les remplis par le travail, mon cher enfant; tu sais que je suis le tailleur de ton fils, la couturière et parfois la modiste des trois femmes du logis. On peut travailler plus utilement, mais guère plus. Tu peux croire, au reste, que c'est au travail seul que je dois le courage de supporter notre séparation : elle me navre d'un abandon qui ne peut se peindre. J'ai passé par de tristes jours et de tristes nuits depuis ton départ. Cette vie en attendant est décourageante ou hale-

tante. Excepté le soleil, rien ne m'a porté de consolations depuis ton départ, mais je le pressentais bien. Nous pouvons moins que jamais vivre loin l'un de l'autre. Je ne m'accoutume à personne, même à ceux qui méritent de l'estime. Le travail est mon mon meilleur ami après toi. Je ne compare à rien l'appui moral de nos enfants.

Je ne sais quel fonds je peux faire sur les promesses d'Arago, mais un autre libraire désire nouer avec nous pour la réimpression des volumes épuisés. La providence nous sourit à travers bien des nuages. Sois aussi confiant que moi, mon bon ange, et quand je ressaisirai en toi mon seul espoir et ma seule ambition, que ce soit des deux côtés avec la ferme volonté de ne plus nous séparer. Je t'embrasse et je t'aime !

XCIX

A SON MARI

Paris le 26 août 1839.

Voici ma vie. Avant-hier je me suis laissée conduire chez Mme Récamier, qui m'attendait, par M. de Sainte-Beuve, toujours le même, c'est-à-dire : *enfant, aigle* et *papillon*. J'ai vu M. de Châteaubriand. J'ai travaillé ardemment à faire augmenter la pension d'Hilaire et lui faire vendre

son tableau. J'ai vu là M. Lenormand qui est venu pour m'y voir parce qu'il m'aime. C'est lui qui a contribué au ministère à me faire accorder l'indemnité. M. de Sainte-Beuve est revenu dîner avec nous trois, gai comme un pinson.

J'attends Charpentier qui doit m'apporter de l'argent. Il veut, pour les étrennes, faire un volume illustré, je crois, avec un choix dans les poésies imprimées. Je viens de recevoir un message apporté par un membre de l'Association littéraire de Lille. M. Le Glay en est le président et m'invite, au nom de ses concitoyens, à la séance solennelle de fin septembre. Il m'ouvre sa maison avec tant de franchise et de bonté, que je me rappelle encore plus avoir trouvé en lui M. Dessaix physique et moral. — Qui sait encore s'il ne pourrait pas nous attacher à ce rivage-là. J'ai répondu sans m'engager, de manière à le persuader.

C

A ONDINE

(Paris, le 26 août 1839.

Tes lettres m'ont donné un grand calme, mon cher enfant. L'idée que tu es heureuse suffit bien pour me consoler de nos troubles passés. A quel prix n'achèterais-je

pas ton bonheur ? Ne te ressouviens de rien que dans l'intérêt de ton avenir, petit ange. Tu n'auras jamais de félicité qu'en portant à *ta Vierge* un cœur pur comme il l'est encore. C'est le ciel de ce monde. Le mien palpite du besoin d'aller voir ton père. Il n'a pas eu besoin de me dire ses tristesses pour me les apprendre, va ! je les ai senties et partagées. Tu sais ce qui m'arrête en ce moment. Si l'abbé Vernier était à Paris, je lui laisserais à suivre cette grâce que j'espère, mais il est encore en vacance. J'ai porté moi-même ton rameau d'or à Notre-Dame. Puisse-t-elle te prouver la ferveur de mes prières pour toi ! et j'en ai plus que jamais l'espérance. Tu me connais mieux, sans pouvoir encore comprendre à quel point je t'aime. Tu sauras un jour, mon pauvre ange, que les gravités d'une tendresse en attestent la sainteté. Et puis, cela ne m'empêche pas, tu le sais, de rire quand tu ris. Mon âme danse de te voir danser. Juge si j'aime Léonie et ta bonne marraine, de ta félicité présente. Elle porte un baume si puissant aux ennuis amers de ton excellent père, et tu sais bien que je lui donnerais mon sang avec joie.

CI

A SON MARI

Paris, le 30 août 1839.

J'ai revu M. de Sainte-Beuve, affectueux et serviable. Comme Charpentier n'est point venu encore, il s'est chargé d'y passer aujourd'hui lui-même et de me rapporter demain sa réponse pour de l'argent. Un libraire lui a aussi témoigné le désir d'avoir un volume de moi, et tout sans doute va se dénouer en même temps, sinon je serai forcée, malgré que j'en pleure, d'attendre tes deux cents francs pour me mettre en voyage, puisque je n'ai aucune autre ressource jusqu'à l'époque de ma pension. Subissons avec fermeté, mon bon amour, ces entraves amères ; leurs piqûres me sont trop sensibles pour ne pas croire qu'elles nous achétent de beaux jours.

Mme Récamier, que j'ai revue hier (L), et M. de Châteaubriand m'ont prise en affection plus vive. Elle est entrée avec moi dans tout ton sort et veut s'en occuper ainsi que des enfants, plus tard. Elle m'a donné un beau livre pour Inès, et brûle de voir Line. Hippolyte est sorti de chez elle, ivre de joie, car il a obtenu la permission d'y retourner dans mon absence, et il a entendu la

lecture solennelle des Mémoires de M. de Châteaubriand. Je n'ai rien ressenti non plus depuis longtemps, qui m'arrachât si doucement à mes peines. J'ai rappris une heure la puissance du génie. M. de Chateaubriand s'écoutait avec une rigueur intègre. Son lecteur était clair et sec, mais le style! mais ces ailes de l'aigle qui battaient dans l'air !

Ce soir, M. de Partarieu, qui vient de sortir, revient me prendre. Il a voulu être présenté par moi chez Mlle Mars, qui s'y prête de très bonne grâce. Elle espère d'ailleurs qu'il fera peur aux voleurs : un pareil ami est en effet d'un prix immense.

Demain j'irai chez le maître des requêtes, pour le jeune forçat. Je ne peux te dire la crainte que j'ai de ne pas réussir, mais je n'abandonne pas cette tâche, vois-tu, sans l'avoir remplie.

J'ai relu toutes les larmes de *Magdeleine,* je t'avoue que j'en suis pénétrée. Il y a là dedans une hauteur de poésie, une couleur sainte et éloquente, mais surtout une charité divine qui console de toutes les tristesses. O mon bon ange! que je te remercie de m'avoir fait tant aimer les belles choses en les appréciant toi-même. Sans toi, je serais restée une jeune faiseuse de chansons, assourdie de sa propre voix, mais tu m'a appris à écouter : c'est le plus doux des bonheurs.

CII

A SON MARI

Paris, le 26 octobre 1839.

Avons-nous trop présumé de nos forces, mon ami ! Ne trouverons-nous pas, dans le parti pris irrévocablement de nous réunir, cette patience sainte, ce vouloir énergique de faire face pour cinq mois encore à notre malheur ? Je me le demande à moi-même, et je suis effrayée de l'épuisement de mon courage. J'ai moins de soutien en moi-même qu'avant de partir pour Lyon. Tout semble m'avoir quittée dans le monde. Le travail m'est impossible et odieux, l'idée de sortir me fait mal. J'ai perdu la mesure de tout. Si je ne rougissais d'une injustice, j'accuserais tout d'une part dans ce que nous souffrons ; j'oublierais que les autres ont leurs peines et j'altérerais le seul sentiment qui calme tous les autres dans leurs blessures : la justice, qui peut bien s'appeler la charité. Peut-on être juste et ne pas plaindre tout ce qui respire ? De là souvent ces élans d'imprudente pitié qui m'ont fait croire à de fausses larmes. J'aime mieux en avoir été victime que de sentir mon cœur se briser, et toi ?

CIII

A SON MARI

(Paris,) le 31 octobre 1839.

Je suis étouffée d'inquiétude, mon cher ami. Voici trois lettres que je reçois et sur lesquelles je me jette comme sur toi-même, et jamais ce n'est de toi. Que t'est-il arrivé ? Je ne veux me tranquilliser un quart d'heure, ni dormir. Quoi ! personne n'a pu te remplacer si ta main blessée t'a empêché de m'écrire. Il y a des instants où je suis sur le point de retourner à Lyon. Quelques jours encore de ce supplice, et je pars.

J'ai vu M. Dumas. Il dit le drame de Mme Sand retiré, faute d'acteurs et actrice. M. Lockroy est supprimé.

Il me semble que je parle hébreux, en te parlant d'autre chose que de mon inquiétude. Je suis malade et consternée. Caroline est venue hier, pendant que je pataugeais pour l'infortuné de Brest. Je n'ai pour lui que l'espoir d'une commutation de peine. Le maître des requêtes, à travers ses rigidités, m'a promis de travailler à l'amener dans la maison de détention à Passy ou Poissy. Hélas, bien triste grâce ! pour conduire à la grâce entière. Moi, je suis aussi bien enchaînée, et j'attends une lettre de toi, comme il attend sa grâce.

CIV

A SON MARI

Paris, le 8 novembre 1839.

Hier, j'ai reçu ta quatrième lettre. Oh! ne sois pas triste avec l'idée que je t'aime. Songe que plus tu fuiras le monde, plus tu en auras peur. Ne prends rien dans l'excès, s'il t'est possible. Dieu ne nous hait pas plus que d'autres, il m'aime par toi, je le sens à la consolation douce et profonde qui m'arrive avec tes lettres, et l'idée que je suis beaucoup pour te consoler de mon côté. Ne fuis donc pas des rapports bienveillants qui rompent la monotomie des chagrins. Songe, mon bon Prosper, que ce goût d'un entier retirement est une maladie de l'âme qu'il faut s'ordonner de combattre pour ceux même à qui l'on est si cher! Je vois Mme Duchambge, dévorée maintenant de ce dégoût amer qui suit les grandes déceptions. Mme Branchu se laisse choir tout à plat dans cette chambre noire. Moi, s'il faut te l'avouer, je suis prise depuis les pieds jusqu'à la tête par cette lassitude morale. Je ne peux combattre que dans ta chère idée, et j'y parviens parce que je t'aime dans toute la profondeur de ma vie. Je te ferais du mal en m'anéantissant, et je me relève dans cet effroi.

CV

A SON MARI

Paris, (le 25 novembre 1839).

Ta lettre 10e m'a navré le cœur de tristesse profonde, cher et bon ange. Que tu es triste toi-même ! Il m'est impossible de penser que je n'en suis pas un peu la cause involontaire, et cette idée me met plus d'abattement dans l'âme. Je ne sais pas, je le vois, te convaincre du profond et tendre dévouement que j'ai en moi, et de l'ardent besoin de ton bonheur qui serait le mobile de toutes les actions de ma vie, si je savais comment diriger ces actions vers le but utile qui nous échappe toujours. Pense bien à une chose qui t'aidera à te combattre toi-même au fond de l'ennui où tu te renfermes, c'est que tu tiens ma santé dans tes mains. Quand la tienne s'altère, je prends la fièvre, et si ton âme s'abat, la mienne tombe plus bas encore. Nous avons tant souffert l'un près de l'autre que nous sommes devenus comme jumeaux, il me faut ta tranquillité pour calmer mon agitation. Quand je te sens content ou courageux, tout va dans l'univers. — Mais je hais tous les genres de bonheurs, de distraction, dès que je te sens mal placé et

triste. Je me suis ressouvenue avant-hier, avec étonnement, de t'avoir dit (il y a vingt ans !) que j'aurais de la clémence pour tous les coupables, même pour celui qui t'aurait frappé... Ou je suis devenue moins bonne, ou mes sentiments pour toi me sont bien mieux révélés dans toute leur profondeur, mon pauvre enfant ! avant d'étouffer de douleur, mon désespoir aurait, je crois, une terrible énergie. Je me donnais alors une vertu que je n'ai pas !

CVI

A SON MARI

Paris, le 19 décembre 1839.

J'ai souffert tous ces temps d'un isolement de cœur et d'une tristesse invincibles. Quand j'étais superstitieuse, je prenais cela pour un pressentiment. Je suis moins faible aujourd'hui, c'est la fatigue d'avoir beaucoup marché. Pourtant j'ai vu M. Victor Hugo, qui m'a reçue à cœur découvert. Il remercie beaucoup Collombet ; d'abord, dis-le à Boitel, pour ce bon latiniste. M. Hugo demeure attaché à l'idée de te ramener à Paris. Il t'aime et t'honore, et fera tout dans des circonstances indiquées pour te servir. Il m'a dit : « Madame, je vous donne mon nom, s'il peut appuyer une seule de vos

démarches. Je le donne à l'estime que je professe pour Valmore; quelque usage que vous en fassiez , je signe. Allez-voir M. Duchâtel, ministre de l'intérieur, et s'il en est besoin, appelez-moi, j'irai avec vous. » Je suis sortie, pénétrée de cette chaleur bienveillante, et j'en userai. Oh ! bon soir à toi , cher ! tout espoir n'est pas anéanti. Enfin, tu n'as pas signé !

CVII

A SON MARI

(Paris,) le 31 décembre 1839.

Mon dernier jour de l'année, je te le donne, cher ami. Qu'il en soit de même de tous ceux qui suivront afin que je les emploie selon le vœu le plus ardent de mon cœur : mes autres vœux, tu les connais. Pour du bonheur, je suis sûre de toujours t'en donner, mais du calme, c'est autre chose, et c'est avant tout ce que tu voudrais. Tu te fatigues à vouloir du repos, mais je pleure souvent de n'en trouver nulle part. Mais le soleil me raccomode de tout, c'est comme le serrement de ta main, tu sais qu'il m'a remise de la terreur du Simplon : j'avoue qu'elle a été immense.

Tu es donc accablé comme moi de ports de lettres par les gens qui cherchent aussi du mieux dans leur position ? Les assassins !

J'en reçois de partout, signées de noms inconnus. Une petite bête d'écolier, qui m'envoie par la poste d'Alençon, un papier double de musique plié en quatre, une grande lettre, le tout sous enveloppe : 3 fr. Je peux en compter depuis mon retour pour plus de cinquante francs : « *A Mme de Valmore, dans son hôtel de la chaussée d'Antin*; c'est à me donner des coups de sang. Quand je partirai pour Lyon, je dirai que je m'en vais en Arabie, car les faiseurs de quatrains sont des tigres.

CVIII

A SON MARI

(Paris), le 5 janvier 1840, au soir

Tes jours de trouble sont-ils écoulés, mon bon Prosper ! Je n'ai pensé qu'à toi au milieu de mes flots à moi. Pourtant le premier jour s'est passé paisible. M. de Sainte-Beuve est venu dîner tranquillement; il t'aime et te regrettait beaucoup. Depuis lors, j'ai couru par un temps admirable que je te souhaitais de tout mon cœur. Oh ! mon cher mari ! j'ai eu quelques instants de vertige de ne pas être à tes côtés pour le lever de cette année nouvelle, c'est la première qui s'ouvre pour nous loin l'un de l'autre, et je n'y pense qu'avec une faiblesse

de cœur qui me rend toutes mes larmes. C'est au point que je regarde avec étonnement tous ces gens qui ne s'étonnent pas de cette séparation de désespérés. Toi ne revenant pas, je t'avoue qu'il est grand temps que je quitte Paris, car il me prend, au milieu d'une mélancolie muette et comme résignée, des mouvements d'indignation qui tiennent à la démence. Grand Dieu! que nous aurons souffert!

CIX

A SON MARI

(Paris), le 12 janvier 1840.

J'ai besoin d'être auprès de toi, le sais-tu? le comprends-tu? Je ne me supporte plus nulle part, et mon âme est déjà enfuie de partout où je force mon corps d'aller pour obéir à ce tas de convenances dont tu connais le vide et les fatigues. Je n'en peux plus de ce mois assommant. Je m'arrête quelquefois dans la rue ou dans un escalier, pour pleurer de te sentir si loin et lié comme je le suis encore. Il faut que cette lutte finisse... *Patience, remonte aux cieux!* Quand je sais que je vais te retrouver en rentrant, tu sais si j'affronte les ennnuis, les fatigues, les contraintes de toutes sortes qui me griffent à présent sans la moindre consolation. Ces tyranniques

puérilités m'assomment, cher enfant, je les trouve dérisoires d'aller avec nos malheurs. Esclave de tous ces indifférents, je finirais par les haïr, vois-tu, d'être nonchalamment entre nous deux avec leurs cartes de visites et leurs lettres qui me font ressembler à un écrivain public. Le reste du temps, je me croise les bras devant la nullité de mes idées engourdies. Je ne peux ni commencer, ni poursuivre un travail utile. C'est mon état moral que je te décris. Coudre, écrire, courir, pleurer du cœur, me rappeler avec effroi que je ne remplis pas la moitié de ces exigences qui entrent de tous côtés dans ma vie, voilà comme je passe mes jours. Je te raconterai plus tard, si je m'en ressouviens, les milliers de hannetons qui se sont jetés sur mon chemin. En attendant, plains-moi de ne rencontrer, ni le matin, ni le soir, tes mains, ton cœur, tes yeux pour me soutenir et me répondre ! Nous avons fait un acte d'héroïsme en nous quittant, je l'éprouve au fond d'un abattement bien douloureux !

CX

A SON MARI

Paris, le 9 février 1840,

Calme ton âme, cher ami. Tu te plains d'être sans énergie, et tu en as quatre mille

fois trop. C'est aussi là, crois-moi, ce qui énerve quelques-unes de tes résolutions. Tu combats en songe, et de simples réalités te dégoûtent. Tu es, je te le jure, plus haut que ce triste monde que tu veux trop parfait. Hélas, moi, vois-tu, ce n'est que dans mes enfants que je voudrais cette perfection pure, à la volonté de Dieu tout le reste. Toi, tu es ce que j'aime et ce que j'estime le plus du ciel et de la terre.

Prends l'espoir de marcher bientôt côte à côte avec un brave homme qui te connaît trop pour ne pas te bien employer. Trop de monde à présent le veut pour que ce ne soit pas. Si l'on insiste pour ton dédit, Augier le donnera. — Si, au bout d'un an ou deux, tu trouvais un mieux en dehors du théâtre, tu le prendras, mais ce n'est pas en *province* que ce mieux se trouverait. Si tu reviens, pour nos dettes qui te torturent, nous emprunterons, à rendre tous les trois mois, une somme totale pour balayer en masse tout ce que tu sais que nous devons. Nous irons alors bien doucement et nous vivrons d'économies strictes jusqu'à ce que nous soyons bien acquittés. Tu n'as pas plus d'honneur des dettes que moi. — Une fois bien décidé à quitter le théâtre, tu vendrais ce qui t'y sert, et nous prendrons droit de bourgeoisie à Paris. Je ne sais quels rayons de feu et d'espoir se mêlent à mes fatigues. Il y a des voix dans l'air

qui me crient : courage. Et où veux-tu que j'en prenne si ce n'est pour te voir heureux ? Tout semble s'acheminer en ce moment. Notre étoile se rallume. Ce pauvre Poligny en est la preuve ; je n'avais réussi à rien depuis bien longtemps. Laisse aller maintenant la barque, en levant les avirons sur ta tête, laisse-toi glisser vers nous et reprends terre avec confiance, si Singier entre là.

CXI

A SON MARI

(Paris,) le 19 février 1840 au soir.

Victor est venu me refaire ses adieux ; il viendra cet été nous voir à Lyon. M. de Sainte-Beuve et M. de Pontavice sont aussi grimpés sous notre toit où je crois toujours qu'on n'aura plus le courage de remonter M. de Ballanche y est venu lui-même hier, au nom de Mme Récamier malade, quel doux vieillard !

Le 21 au matin.

Je me promettais en vain de terminer ma lettre hier. Une dame qui m'a vue en Belgique est entrée tout droit, moi en chemise, pour avoir une lettre pour Mlle Mars, pour... mon Dieu, je ne sais quoi.

Toutes ces gracieuses curieuses me mettent en fureur, et tu sauterais sur le toit de mes incidents. C'est un génie cruel, sois en sûr, qui me martyrise de ces coups d'épingles. Au milieu de mon accablement, c'est triste. Je me préparais après mes courses à me rendre *en masse*, Hippolyte, Inès, Line et moi chez M. Emile Souvestre, pour dîner avec sa famille qu'il nous avait amenée, il y a quinze jours. Enfin nous y sommes arrivés par la grâce de Dieu, et reposés tout le soir. C'est Grignon, qui s'est fait brun et spirituel. Il est bon et beau et simple comme un paysan. Tout ce qu'il nous a fait de politesse et d'amitié n'est pas à rendre, il m'eût fallu un courage très grand pour me dérober à tant d'instances. Celui-là est une consolation à tant de tracasseries. Son premier abord est très froid.

CXII

A SON MARI

(Paris), le mercredi 26 février 1840

Oh ! mon cher ami ! que j'ai besoin de t'avoir dans le vide où flottent mes idées.

Je n'ai de repos qu'en étendant mes bras vers l'invisible appui que je sens toujours et de tous côtés dans mes désespoirs. Je

t'aime tant que je voudrais voir passer en toi ces profondes convictions de *notre valeur* devant Dieu, qui ne nous laissera pas tomber. Prends mes mains, soutiens-moi des tiennes, et, une fois réunis, restons à côté l'un de l'autre, n'importe où !

Inès te jette ses bras autour de toi. Elle grandit beaucoup. Ses défauts et ses qualités sont d'une grande franchise. Hippolyte rêve de toi, d'amour et de gloire. Il a de l'esprit comme La Fontaine.

« Tout est pour lui matière à réfléchir. »

Je me donne un peu de mal en ce moment au ménage, mais si je l'eusse fait plus tôt, mon ami, nous aurions la moitié moins de dettes. J'y gagne à peu près cent francs par mois. Quel fléau que ces servantes ! Je ne m'en faisais encore qu'une faible idée. Elles dérobent sur tout. Croirais-tu que j'en pleure ! moins encore pour l'argent dont elles nous ont rendus si pauvres sans beaucoup s'enrichir, mais pour ce dégoût et l'effroi qu'elles me causent. Au reste Mlle Sophie place beaucoup à la caisse d'épargne et se fait *honorer dans sa famille par les présents pleins de goût qu'elle y envoie.*

Je sépare mes embrassements de cette phrase incidente. Ecris-moi, je t'en prie ! Joues-tu souvent ? Dessines-tu ? Te soutiens-tu ? Harel monte un drame de Victor Hugo, un autre de Balzac. Il te fait mille compliments et t'aime toujours.

NOTES DU TOME PREMIER

a. page IV. Acte de baptême de Marceline Desbordes : « L'an mil sept cent quatre vingt six, le vingt deux juin, je curé, soussigné, ai baptisé une fille, née le vingt dudit mois, cinq heures du matin, en légitime mariage du sieur Antoine Félix Joseph Desbordes, maître peintre, et de Catherine Josèphe Lucas, habitans de cette paroisse, à laquelle on a imposé le nom de Marceline Félicité Josèphe. Le parrain a été Monsieur Jacques Joseph Crunelle, avocat au parlement de la paroisse de Notre-Dame de La Chaussée à Valenciennes, et la marraine De Marie Marcelline Hochart, épouse de Maître Joucqué, avocat au Conseil d'Artois, de la paroisse de Saint-Nicaise en la cité d'Arras. Suivent les signatures. *(Archives municipales de Douai.* GG. 537, fol. 23.)

b. page V. La famille Desbordes

« Antoine Desbordes, dit une note, le grand-père de « Marceline, était un horloger de Genève ; sa femme « Marie-Barbe Quiquerez, née au Quesnoy, était Suisse « d'origine. Ils vinrent d'abord s'établir à Bruxelles. Le « mari, obéissant soit à des instincts nomades, soit à un « besoin impérieux d'indépendance, s'éloignait de sa femme « pendant des années entières, puis revenait un jour, silen- « cieux ou l'appelait près de lui ; elle, silencieuse aussi, « l'accueillait toujours avec soumission ou se rendait « à son appel. Après avoir donné à Marie-Barbe un « nouveau gage de sa singulière tendresse, il repartait. « C'est ainsi qu'elle eut de lui à Bruxelles, à Mons, à « Courtrai, trois garçons et trois filles. Félix, père de « Marceline, né à Douai, le 25 septembre 1751, fut bap- « tisé en cette ville. Ce fut le signal d'un nouveau départ.

« Une absence de onze ans sépare de nouveau les époux. « Le mari revient après ce temps auprès de sa femme, la « rend mère de Constant-Marie et... reprend le bâton de « voyage. Quand il revint « pour la dernière fois », son fils

« Félix avait vingt-cinq ans et allait se marier. Antoine « Desbordes ne voulut cependant pas retourner chez sa « femme.

« Arrivé mourant dans le Canteleu, il fit venir son fils « Félix qui, en son absence, était devenu le chef de la « famille et qui, sur son refus de rentrer chez lui, l'en- « tretenait à l'auberge du *Signe de la Croix.* Il exigea « qu'on le fît porter à l'hospice. Trois mois après, il « appela ses enfants auprès de lui.. se tourna vers Félix, « Catherine, sa bru, et le petit Constant, les bénit et « expira. Marie-Barbe garda à son mari mort le respect « qu'elle lui avait témoigné vivant, et toujours depuis « elle conduisait ses petits-enfants prier sur la tombe de « leur grand-père dans le cimetière Saint-Albin.»

Des huit enfants de Félix, quatre survécurent : Cécile, Eugénie, Félix, Marceline.

Catherine-*Cécile*-Josèphe, née le 21 décembre 1777, morte à Rouen le 18 novembre 1854. Ce fut elle qui s'occupa surtout de sa plus jeune sœur.

« Ma sœur m'aimait en mère, elle m'apprit à lire.
« Ce qu'elle y mit d'ardeur ne saurait se décrire.

Marie-Anne-*Eugénie*-Josèphe, née le 17 novembre 1780, avait épousé Drapier (Désiré): morte à Rouen le 7 septembre 1850.

Philogène-*Félix*-Henri, né le 8 juillet 1782, mort à l'Hôpital général de Douai, le 26 mai 1851.

Il dut s'engager en 1798 (?), fut fait prisonnier en Espagne et resta plusieurs années en Ecosse. Rendu à la France, il reprit du service sous la Restauration.

Il n'avait conservé du service militaire que des habitudes déplorables. « On le maudirait, dit une note, on le battrait « ce Félix d'un égoïsme insatiable, révoltant, n'était la « tendresse aveugle qu'avait pour lui sa sœur. Tant de « sacrifices ! Autant de lambeaux de ta propre chair. Toi « aussi, Marceline, tu mériterais d'être battue. Sainte « martyre! pauvre dupe, elle s'est laissé dévorer sans « crier. » Félix se piquait de littérature : il a laissé un volume. (*Souvenirs et délassements d'un prisonnier, ex-*

sous-officier de la vieille armée. Saint-Omer, 1835, in-8°).

Marceline-Félicité-Josèphe, née le 22 juin 1786.

c. page VII : « Je ne sais s'il ne t'arrivera pas de rire « tout seul, écrivait Marceline à son frère en 1851, d'une « idée qui m'est venue de faire prendre des renseigne- « ments à La Haye sur nos grands oncles Desbordes, im- « primeurs, dont l'un s'appelait Henri et l'autre, je crois, « Antoine, tous deux centenaires et millionnaires, disait- « on.... Rappelle tes souvenirs sur toute cette branche « de notre pauvre famille. Je ne me souviens au juste que « de la dernière lettre de notre grand'oncle, âgé de 124 « ans, et que j'aie entendu lire rue Notre Dame, où il « offrait de nous faire ses héritiers si l'on nous rendait « à la religion protestante. C'est papa qui lisait cela et les « caractères de la lettre me sont encore présents... toute « cette scène n'est pas sortie de ma mémoire... » Dans une note antérieure remise à Sainte-Beuve, Marceline les dénommait : Antoine et Jacques.

Résumant des travaux de la Commission de l'histoire des églises wallonnes, le *Journal des Débats*, dans le n° du 23 juillet 1894, renversait ce qu'il considérait une légende. Si nous n'avions que l'affirmation de Marceline, nous pourrions douter de la netteté de ses souvenirs, mais son oncle, Constant Desbordes, âgé de 28 ans en 1789, a confirmé le fait à M. Corne, auteur d'une Notice trop peu connue : *La vie et les œuvres de Marceline Desbordes-Valmore* (Paris, Hachette, 1876). Ce témoignage est plus sérieux.

Marceline a eu tort de dénommer les auteurs de cette lettre. Elle aurait dû les désigner sous une forme vague: imprimeurs ou anciens imprimeurs, libraires ou anciens libraires, en Hollande... La question ainsi posée est encore à résoudre.

Le grand-père de Marceline, en venant se fixer à Douai, remplaçait, pour ainsi dire, une très ancienne famille Desbordes ou De Bordes qui s'y trouvait dès le XVIe siècle. En 1550 il y a un Baudoin. Trente ans plus tard (1579), Antoine de Bordes, fugitif, est banni pour

avoir pris part à un soulèvement en faveur des Gueux. S'était-il réfugié en Hollande ? Une autre branche de la famille était restée à Douai, dans la paroisse Saint-Albin, la plus pauvre paroisse de la ville. On suit sa trace jusque dans le commencement du XVIIIe siècle, et, détail curieux, le prénom d'Antoine s'y retrouve plusieurs fois, Or, le 26 septembre 1751, le père de Marceline est inscrit au registre de baptême de la paroisse Notre-Dame, sous les noms de Félix-Antoine.

Le grand-père de Marceline se disait Suisse d'origine, d'une famille de Bordeaux qui aurait émigré en Suisse. Cela est possible. Toujours est-il que le « *Livre du Recteur de Genève* », publié en 1860, indique, page 372, Jacques Desbordes, de Bordeaux, professeur de philosophie en 1562, qui obtient son congé en 1566. De son coté, M. H. Clouzot, dans un intéressant travail : « *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort* ... (1891), nous montre des membres de la famille Desbordes de Saumur, émigrant en Hollande, en 1682, où ils retrouvèrent d'autres Desbordes, établis depuis longtemps. Nos recherches ne nous permettent pas encore de relier ces différentes familles entre elles.

d. page X. Marceline Desbordes quitta sa ville natale vers 1797, pour aller, avec sa mère, à la Guadeloupe retrouver un parent riche.

Qu'elle ait joué sur différentes scènes de province, de 1798 à 1801, cela ne doit plus faire de doute. M. A. Pougin, dans son étude si documentée : « La *Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore* », a publié une lettre de Monvel, le célèbre comédien, adressée à Mlle Desbordes, artiste au Théâtre Italien (Opéra-Comique). Or, Marceline Desbordes n'a appartenu à ce théâtre qu'en 1805.

« Ma belle dame, vous ne pouvez pas douter du plaisir « que j'aurai à vous voir. Vous m'avez négligé, vous « vons ressouvenez de moi, vous revenez et vous serez « reçue avec tout le plaisir et toute l'amitié que vous « devez inspirer. A demain dans la matinée. Je suis à vos « ordres et serai bien flatté de revoir l'aimable personne

« qui, à Tarbes, je crois, fit pour moi l'essai de son talent
« poétique.

« Amitié pour la vie, MONVEL ».

Marceline Desbordes avait été aussi à Bordeaux. Elle nous l'apprend dans le *Retour à Bordeaux.*

« Salut ! rivage aimé de ma timide enfance.
« Où de ma vie en fleur le songe a commencé !
« . . . .
« Un bel enfant dès lors troubla ma rêverie ;
« Je le baisai, distraite, et ce baiser fut doux ;
« J'en entretins longtemps ma mémoire attendrie ;
« Il me l'a bien rendu, car il est mon époux.

« Je ne pensais pas, disait-elle plus tard à M. Delhasse,
« que cet enfant turbulent, qui courait par toute la chambre,
« serait un jour mon mari. »

e. page X. Jusque là, Marceline Desbordes n'avait dû jouer au théâtre que des rôles d'enfants ou d'adolescents. Elle allait faire ses premiers débuts, ses vrais débuts sur la scène douaisienne, alors desservie par la troupe de Lille. Ils furent annoncés en ces termes par la *Feuille de Douai* (nº 210, dimanche, 30 brumaire an XI [21 novembre 1802]) ; « Aujourd'hui dimanche, pour les débuts de Mad. *Marceline Desbordes* et de M. *Masson*, une 1re représentation du *Philinte,* de Molière, comédie en cinq actes, suivie du *Roman d'une heure*, ou *la Folle gageure*, comédie. » Et Plouvain, notre chroniqueur douaisien, contemporain de Marceline, les note aussi, à la même date, dans un manuscrit sur les représentations théâtrales à Douai.

f. page XII. Délie ou plutôt Délia (mon père ne peut
« retrouver le nom de famille) était fille d'un consul de
« France à Smyrne ou à Constantinople. Elle jouait à l'O-
« déon, vers 1813, les premiers rôles. Talent passable, mais
« de grands yeux orientaux, un grand éclat, des traits
« réguliers, fort séduisante. Elle ne manquait pas d'es-
« prit, ne médisait jamais, ne cherchait point à nuire
« à ses *camarades* ; enfin elle avait un cœur excellent et

« facile; — jalouse pourtant... (*Lettre de M. Hippolyte* « *Valmore à Sainte-Beuve*).

g. page XX. Valmore (François-Prosper-Lanchantin, dit) était né à Rouen le 18 octobre 1793. Son père appartenait au théâtre. Valmore avait, à Paris, attiré l'attention de Mlle Raucourt, la célèbre tragédienne, qui voulut être son professeur et devint en même temps son amie. Les leçons profitèrent si bien que Valmore débuta au Théâtre-Français le 12 mai 1812 dans le rôle d'Arsace, de *Sémiramis* ; il donnait la réplique à Mlle Raucourt elle-même qui, raconte un journal du temps, ne joua jamais mieux *Sémiramis* : « On voyait bien que le maître cherchait à électriser son élève, etc., etc. »

Arriva le moment de la conscription. Mlle Raucourt fit l'impossible pour conserver son élève, son tendre élève, et elle y réussit grâce au général Hulin qui n'avait pas été insensible à ses charmes. Valmore ne pouvait cependant échapper à sa destinée, un cruel accident faillit lui être aussi terrible que les neiges de Russie. « C'était le 2 mai « 1813. On donnait ce jour-là au Théâtre-Français une « des pièces les plus gaies de Molière : *Amphitryon*. Val- « more y jouait le rôle de Jupiter ; à la dernière scène, « lorsqu'il apparaît dans un nuage, armé de sa foudre, « appuyé sur son aigle, la corde qui le retenait en l'air, « se brisa et précipita de 45 pieds de haut le dieu amou- « reux.

« La chute était épouvantable, le pauvre Valmore fut « emporté de la scène, brisé, moulu, et plusieurs mois se « passèrent avant que, parvenu au bout d'une douloureuse « guérison, il put remonter sur les planches. »

Cette chute rompit toute relation entre la maîtresse et l'élève.

Valmore sacrifiait aussi à la Muse, mais il s'occupait plus utilement en rassemblant des documents sur le costume. Sa collection comprenant 20 portefeuilles a été donnée par lui à la Bibliothèque de la ville de Douai.

Il est l'auteur de *La Toge de Talma*, article publié dans la *Gazette des Beaux-Arts*, n° du 1er septembre 1874.

Prosper Valmore est décédé à Clamart le 25 octobre 1881.

h. page XXI. Marceline Desbordes épousa le 4 septembre 1817, à Bruxelles, Prosper Valmore, De ce mariage naquirent quatre enfants : *Junie*, née à Bruxelles le 22 juillet 1818. « Ta Junie, écrivait Marceline à son mari, alors à « Namur, est jolie comme une rose blanche. « Junie est morte à Careghem, commune de Anderlecht, le 11 août 1818.

Hippolyte, né à Paris le 2 janvier 1820, mort dans cette ville le 9 janvier 1892. Voici ce qu'écrivait de lui M. Arthur Pougin : « Ancien employé supérieur au ministère de l'Instruction publique, esprit large et distingué, linguiste remarquable, versé dans la connaissance de la plupart des idiomes européens (entre autres le hongrois, le polonais et le hollandais), Hippolyte Valmore, trop modeste pour se mettre jamais en avant lui-même, avait un véritable culte pour la chère mémoire de sa mère. »

Ondine, dont le vrai nom était Hyacinthe, née à Lyon le 2 novembre 1821. Entra en mai 1845 comme sous-maîtresse à Chaillot, dans un pensionnat dirigé par Mme Bascans, fut nommée en 1848, dame inspectrice des institutions de jeunes filles. Elle épousa le 16 janvier 1851, M. Langlais, avocat, représentant du peuple, qui était veuf et père de deux enfants. De ce mariage naquit un fils qui ne vécut que quelques mois (19 janvier-4 mai 1852). Ondine est morte à Passy le 12 février 1853. « Elle « réunissait, dit une note de son frère, un esprit pi-« quant, une grande gaîté au charme féminin et à un « sentiment très fin de la poésie, ce qui est très rare ».

Inés, née à Bordeaux, le 29 novembre 1825, morte à Paris le 4 décembre 1846.

i. page XXXIII. Marceline Desbordes est morte à Paris, dans la nuit du 22 au 23 juillet 1859. Elle est enterrée au cimetière du Nord (Montmartre). Sa tombe, encore visitée, est située 26e division, 4e ligne, n° 12, avenue de la Cloche.

NOTES DE LA CORRESPONDANCE

A. page 51. Dulong (François-Charles), député, tué en duel par le général Bugeaud, le 31 janvier 1834. Ce duel avait été provoqué par une allusion faite, dans la séance de la Chambre du 25 janvier, au rôle de *geôlier* joué par le général, auprès de la duchesse de Berry, dans la citadelle de Blaye.

B. page 60. Voyez Sainte-Beuve : *Mme Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance.* Paris, M. Lévy 1870. Pages 125-132. Voyez aussi « Dans la rue par un jour funèbre de Lyon ». *Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore. — Paris, Lemerre* 1886, II. 221.

C. page 80. Elisa Mercœur, décédée le 7 janvier 1835. « Sa mort fut le signal d'un deuil général. On plaignit « alors la destinée de cette enfant qui pouvait dire « comme cette Atala : « J'ai passé comme la fleur, « j'ai séché comme l'herbe des champs ! » Madame « Waldor prit l'initiative d'un monument et Mme « Desbordes-Valmore ouvrit à Lyon, pour l'impres- « sion des œuvres d'Elisa, une souscription qui fut « bientôt couverte. » (Jules Claretie. *Elisa Mercœur.* 1864, p. 9.)

D, page 85. — Au milieu de cette population préoccupée « toute entière d'intérêts matériels, je savais cependant « que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon par ses « devoirs de mère et de femme, une des organisations « les plus poétiques de notre époque, Mme Marceline « Valmore, que je connaissais depuis longtemps par « ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. « La pauvre prophétesse exilée, qui, à Paris, serait « l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée que si « elle eut habité un village des Landes ou de la Bre- « tagne, et elle se gardait bien de rompre son inco-

« gnito, de peur qu'à la moindre révélation de son beau « talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit « ne s'éloignât d'elle. Aussi me reçut-elle comme un « frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à « qui elle n'osait adreser, que dans la solitude et l'iso« lement, ses sublimes prières. A force de la tourmen« ter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit « secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient « cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, « et dont elle me permit d'emporter une des plus « fraîches et des plus humides; ce qu'elle n'eût pas « fait, sans doute, si elle eût pu penser que je serais « assez indiscret pour trahir son incognito.

LA MAISON DE MA MÈRE

« Maison de la naissance, ô nid! perle du monde, »

....

« Lyon sera bien humilié lorsqu'il apprendra que le « bruit de ses trente mille métiers inspire de pareils « vers : il est vrai qu'il se consolera en pensant que « Mme Valmore n'est pas du commerce.

ALEX. DUMAS.

(*Revue de Paris*, 1837, nouv. série, t. XL, p. 35-39).

E. page 114. Les lettres LXVII-LXXIII ont été publiées dans la *Revue politique et littéraire* (*Revue bleue*), n° du 10 août 1895. — Nous donnons ici une autre lettre de Mme Desbordes-Valmore, écrite aussi de Milan à une personne inconnue. (Copie communiquée par M. Félix Delhasse).

« Milan, 31 août 1838.

« Nous avons vu l'une des plus tristes choses de ce « monde (pour moi du moins), Marie-Louise, plus âgée « que son âge, malgré sa parure élégante et son bonnet « de jasmins, l'inexplicable Marie-Louise, dont le cœur « demeure impénétré, dont la physionomie impassible « ne trahit pas une émotion. J'étais émue, moi, en « passant forcément si près d'elle, dans le corridor « étroit où sa loge touchait la nôtre, que sa robe m'ef« fleura, quand je cherchai, je l'avoue, et pour la

« première fois de ma vie, à voir en face une personne « qui cherchait à se cacher dans une loge assez humble « et sans lumière. Mais le prince de Metternich et « surtout sa livrée blanc et or l'avait trahie. Mlle Mars, « à qui je courus dire que le bras qu'elle touchait « était celui de Marie-Louise, fit tout ce qu'il est pos- « sible de faire d'efforts sans manquer aux conve- « nances pour faire retourner un peu cette femme « immobile. Elle n'en vint pas à bout. Quand je la vis « se lever pour sortir, je me trouvai comme malgré « moi sur son passage. Elle se courbait en marchant « comme pour chercher les marches de l'escalier à « peine éclairé qu'elle allait descendre. Sa robe blanche « très légère et très ample m'efffeura. Sa figure me « parut très longue et très colorée, mais douce et « calme. Il me passa quelque chose devant les yeux « dans ce moment, qui me saisit. Je vis l'Empereur « *mort* et le roi de Rome, également comme une « ombre, qui la suivaient dans ce froid corridor, et il « me fut difficile de rester jusqu'à la fin de *Jeanne de* « *Naples*, dont elle n'avait pu supporter peut-être le « terrible dénouement. J'étouffai cependant les bat- « tements de mon cœur pour connaître entièrement « Mme Marchioni qui jouait dans la pièce. »

F. page 132. Voyez « Au Soleil » (*Œuvres poétiques*, II, 63).

G. page 135. Valmore, à l'âge de seize ans, était passé par Rome, en allant à Naples.

H. page 135. Voyez *Bouquets et prières*, de Mme Desbordes-Valmore. Paris, 1843, p. 141.

« Rome, où ses jeunes pas ont erré...

I. page 140. Adolphe Nourrit, célèbre chanteur, mort à Naples, le 8 mars 1839, à l'âge de 37 ans.

J. page 156. Constant Desbordes, peintre, oncle de Marceline.

K. page 165. Procès relatif à l'insurrection des 11 et 12 mai 1839, dirigée par Armand Barbès, Bernard, Nouguès, etc., etc. La Cour des pairs rendit son arrêt, le 12 juil-

let, et la lettre de Marceline est datée du 10, mais Mme Desbordes-Valmore finissait rarement une lettre, le jour même où elle la commençait.

L. page 179. « Mme Récamier, M. de Chateaubriand, de « Ballanche, Sainte-Beuve et mon fils ! Quel beau « jour! L'Abbaye-au-Bois bourdonnait d'enfants au so- « leil, habillés defête, emportant dans leurs bras trem « blants de plaisir les prix qu'ils venaient d'obtenir à « l'école des sœurs qui se consacrent à l'enseignement » (Extrait d'un *Album* de Mme Desbordes-Valmore Bibliothèque communale de Douai, Mss. 1101, X. fol. 30.)

La Bibliothèque de la ville de Douai possède quatorze albums de poésies, toutes écrites de la main de Mme Desbordes-Valmore. A les ouvrir, à reposer son regard sur leurs pages, on se sent comme plus près du cœur du poète : une écriture presque droite, d'un caractère large et loyal, peu de ratures. Et à côté, sur les marges, dans les blancs, des fleurs cueillies ou reçues, des violettes, des pétales de roses, des pensées (des pensées surtout), fanées, décolorées, adhérant aux pages : tout un herbier de souvenirs. Çà et là encore une petite lithographie romantique, une humble aquarelle, ou même un lambeau de vêtement que portait un être cher : précieuses reliques pour Marceline.

TABLE

IMPRIMÉ

PAR

DELATTRE ET GOULOIS

DOUAI

—

1895



